NDO PIZZOFALCO
NAZIONALE
B. Prov.
XIV
119
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

21 D 13

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio V

Palchetto 3.

Num.° d' ordine 24.

I Jo

31043

J. Rev.
XIV
119

VOYAGE

DANS

L'INDE ET AU BENGALE.

645564

VOYAGE

DANS

L'INDE ET AU BENGALE,

FAIT dans les années 1789 et 1790;

CONTENANT la description des îles Séchelles et de Trinquemalay, des détails sur le caractère et les arts industrieux des peuples de l'Inde, la description de quelques pratiques religieuses des habitans du Bengale.

SUIVI d'un Voyage fait dans la mer Rouge, contenant la description de Moka, et du commerce des Arabes de l'Yémen; des détails sur leur caractère et leurs mœurs, etc. etc.

PAR L. DEGRANDPRÉ, Officier de la Marine française.

ORNÉ DE BELLES GRAVURES, ET DU PLAN DE LA CITADELLE DE CALCUTA.

TOME SECOND.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 240.

AN IX. — 1801.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

VOYAGE

DANS

L'INDE ET AU BENGALE.

Le gouverneur général de tous les établissemens anglais à l'est du cap de Bonne-Espérance, réside à Calcuta. Son palais n'est point encore bâti, il loge dans un fort bel hôtel situé sur l'esplanade vis-à-vis de la citadelle. Quelque belle que soit cette maison, cependant elle est au-dessous de ce que devrait être la résidence d'un gouverneur de cette importance. Il y a des particuliers dans la ville aussi bien logés que lui. S'il voulait y déployer un grand luxe, le local s'y refuserait. Il s'en faut beaucoup que cet édifice soit aussi somptueux que le palais du gouverneur de Pondichéry.

En entrant dans la ville, on arrive à

une immense place carrée dont le milieu renferme une grande pièce d'eau, à l'usage du public. Cet étang est entouré d'une pelouse renfermée dans un mur à hauteur d'appui, surmonté d'une claire-voie, dont chaque face a bien à-peu-près deux cent cinquante toises de longueur. Le tour de ce carré est décoré de maisons magnifiques, qui rendent Calcuta non-seulement la plus belle ville de l'Asie, mais même une des plus belles du monde. L'une des faces de cette place est remplie par un long bâtiment destiné à loger les officiers civils de la Compagnie, c'est-à-dire ceux qu'elle emploie dans ses bureaux en qualité d'écrivains. La face qui regarde la rivière, est remplie en partie par le vieux fort; c'est la première citadelle que les Anglais bâtirent au Bengale lorsqu'ils s'y établirent. C'est un mauvais carré, dont les bastions sont extrêmement petits, et dont les flancs percés pour deux

Place.

petits canons, n'en pourraient monter qu'un tout au plus. Ce petit fort sans fossé, ne sert plus comme fortification, les remparts sont convertis en jardins. On a bâti des maisons sur les bastions et dans l'intérieur, pour les employés du gouvernement. Les douanes surtout y ont leurs bureaux. L'échelle sur laquelle cette pièce fut bâtie, est tellement réduite, que la ligne de défense n'a pas plus de soixante-dix à soixante-quinze toises, et le front tout au plus cent. Quoique ce petit fort fût de beaucoup supérieur à celui que les Anglais avaient construit d'abord à Madras, il ne put cependant les mettre à l'abri de la colère du nabab N.... auquel ils faisaient la guerre : le fort fut pris, les débris de leurs forces se réfugièrent à Cadjery, où on les assiégea encore. Cependant, le vainqueur en s'emparant de leur fort à Calcuta, y fit quelques prisonniers, et les fit amonceler dans un trou hors du fort. Ceux qui étaient

au-dessus des autres en réchappèrent, les autres y furent étouffés. Pour conserver le souvenir d'une telle inhumanité, les Anglais vainqueurs à leur tour, firent élever un monument que l'on voit aujourd'hui, entre le vieux fort et l'aîle droite de la maison des employés de la Compagnie, précisément à l'endroit où se commit cette barbarie. C'est une pyramide tronquée vers le sommet, posée sur un piédestal, représentant sur les quatre faces un petit frontispice recouvrant un tableau sur lequel on a gravé, dans les langues anglaise et maure, une inscription relative au sujet.

Monumens.

Ce petit édifice est environné d'une grille pour en défendre l'approche; l'intérieur est planté de quelques arbustes: le tout ensemble n'a pas mal l'air triste et lugubre, convenable au souvenir que cela rappelle. Tout auprès du vieux fort, se voit l'hôtel des spectacles, édifice qui ne répond pas à la

2
4

beauté de la ville, et dans lequel on joue rarement, faute de sujets.

Calcuta.

On compte à Calcuta deux paroisses anglicanes, l'une desquelles est un superbe bâtiment d'architecture regulière, précédé d'un péristile dorique d'une belle proportion: la corniche et l'architrave simple décoré de ses triglyphes, sont d'un très-bon gout. En un mot, l'édifice est dans sa totalité un modèle de grâces et d'élégance.

En outre de ces deux églises, on en compte une catholique, de la mission portugaise, une du rit grec, desservie par des religieux de l'ordre de Saint-Basile, une arménienne, une synagogue, plusieurs mosquées, et une multitude de pagodes ; ainsi presque tous les cultes de la terre se trouvent rassemblés dans cette capitale.

Ville Noire.

La ville Noire est contigue et au nord de Calcuta : elle est immense, et renferme une population que l'on évaluait, lors de mon dernier voyage, à six cent

mille Indiens de tout âge et de tout sexe.

Une aussi grande ville devrait avoir une police vigilante ; cependant elle y est assez mauvaise , on y arrête bien ceux qui veulent troubler l'ordre public, mais la ville est d'une mal-propreté révoltante : les rues ont pour la plupart un petit canal de chaque côté, tant pour leur égoût que pour celui des maisons, sans cela elles seraient d'une humidité qui les rendrait inhabitables ; car dans les grandes crues, le Gange s'élève à la hauteur de beaucoup de rues, et l'on ne saurait creuser sans trouver l'eau. Ces petits canaux, profonds d'a-peu-près trois pieds au plus, larges de dix-huit pouces et dans quelques endroits deux pieds, sont des réservoirs d'immondices, qui exhalent des miasmes putrides. Tous les animaux qui meurent dans les rues ou dans les maisons, y sont jetés et y pourrissent ; plusieurs malheureux

expirent au milieu des rues, de besoin ou de maladies, ou par accident : j'en ai vu un y rester deux jours, sans que la police le fît enlever. Lorsque pareille chose arrive, les débris de ces cadavres sont jetés dans les canaux, dont ils augmentent l'infection. Les Indiens sont assez propres sur eux et chez eux ; mais en purgeant leurs maisons de ce qui peu y engendrer de la mal-propreté, ils croient avoir tout fait. Ils laissent leurs ordures à la porte ou dans la rue sans s'en inquiéter, trouvant bien à redire à l'odeur qui en résulte, mais ne faisant pas un mouvement pour les écarter. Police.

Tous ces restes d'hommes et d'animaux pourrissant au milieu des vivans, finiraient par produire la peste, si les jackals n'y mettaient bon ordre : ils parcourent quelquefois les rues par troupes pendant la nuit, hurlant effroyablement et dévorant tout ce qu'ils rencontrent. J'ai vu le cadavre d'un mal-

heureux mort à ma porte (le même dont je viens de parler), servir pendant deux nuits de pâture à ces animaux affamés. Dès la première ils emportèrent la tête. Le tronc sans membres roulant dans la poussière fut toute la journée suivante foulé aux pieds des hommes et des bêtes, sans que personne se mît en devoir de le mettre de côté. Enfin la seconde nuit, il fut dévoré ou emporté, et je fus délivré de ce spectacle dégoûtant. Ce que les jackals n'emportent pas reste pour les corbeaux et les aigles dont la ville est remplie. On les voit sur les maisons guetter tout ce qui tombe dans les rues, et se jeter sans crainte au milieu de la foule pour saisir leur proie. On se donne bien de garde de les détruire. Ils contribuent à nettoyer la ville, et sous ce rapport, sont fort utiles. Ils sont d'ordinaire très-voraces; j'ai vu dans le bazar nommé territa, un corbeau saisir un poisson dans la main d'une vieille négresse qui venait

Corbeaux.

de l'acheter, je demeurais en face de ce bazar: ce voisinage était le séjour d'une immense quantité d'aigles attirés par l'odeur qu'il exhalait. Un jour mon cuisinier traversant la cour avec une volaille rôtie, n'apporta sur la table que le plat, la volaille était dans les serres d'un aigle qui la lui déroba et l'emporta sur l'argamasse de la maison, où il la mangea à nos yeux. Cuisine.

Toutes les maisons de l'Inde sont couvertes en argamasse, c'est-à-dire, sont plates, environnées d'une balustrade: on y prend le frais le soir et le matin, plusieurs sont décorées d'un péristile au premier étage, et c'est alors dans cette espèce de galerie que l'on respire quand la grande chaleur est passée.

La chère est assez médiocre à Calcuta. Le fond de la cuisine consiste en grosse viande et un peu de volaille, mais peu ou point de gibier, du poisson, il est vrai, mais en petite quantité. Le mou-

ton joue le premier rôle sur presque toutes les tables.

Mouches. On est tourmenté pendant l'été par une nuée de mouches de toute espèce, les mosquites y sont opiniâtres, irascibles et prodigieusement altérées, on ne saurait prendre trop de précautions contre elles : il est d'usage par-tout, pour s'en garantir, de porter dans la maison des cartons autour des jambes, toutes les fois qu'on reste assis, soit à table, ou ailleurs. La plus acharnée de toutes est la grosse mouche bleue, elle se précipite sur tous les plats, infecte toutes les viandes, que pour cette raison on est obligé de tenir couvertes ; elle dispute aux convives ce qu'ils mangent, et suit les morceaux jusques dans la bouche. Elle est sur-tout très-altérée, et se jette dans les verres aussitôt qu'on y verse une liqueur quelconque, ce qui force à les recouvrir d'un petit chapiteau d'argent dont on est pourvu pour cet effet. En un mot

elle est insupportable, et réalise tout ce que Virgile nous dit des harpies : elle m'a fait vingt fois abandonner la table.

Pour chasser les mouches en général et faire plus librement circuler l'air, beaucoup de maisons ont au-dessus de la table à manger, un grand éventail pendu au plancher. Sa forme est carrée, il se balance sur un essieu adapté à sa partie supérieure ; un serviteur situé à une des extrémités de l'appartement, le met en mouvement à l'aide d'une corde qui y aboutit, de la même manière que l'on sonne une cloche. Indépendamment de celui-là, un domestique situé derrière la chaise de chaque personne, en fait mouvoir un autre, fait d'une branche de palmier vaquois. La tige sert de manche, les feuilles collées et taillées en forme ronde ou carrée lui donnent l'air d'un pavillon: à l'aide de tous ces moyens, on parvient à se procurer un peu de frais.

Houcca. C'est principalement au Bengale que le houcca est en usage, on le fume ordinairement après le repas. Chaque houcca-bredar prépare celui de son maître dans l'appartement voisin, et tous ensemble, entrant au dessert, viennent les ranger autour de la table. On n'entend, pendant une demi-heure, que le bruit par lequel ils forcent au silence, attendu qu'ils couvrent le ton ordinaire de la conversation : à peine se voit-on au travers du nuage de fumée dont se remplit l'appartement. Tout cela forme un effet assez bizarre pour le voyageur qui arrive ; et s'il n'a pas de houcca, il est réduit à un rôle assez ennuyeux. La fureur de fumer gagne jusqu'aux dames ; la grande faveur est de donner la préférence à un homme pour fumer son houcca : il est dans ce cas de la civilité de retirer le bocal dont on se sert, pour en substituer un neuf que l'on présente à la dame qui le demande et qui ne

tarde pas à le rendre : cette faveur n'est pas toujours sans conséquence ; elle signifie quelquefois beaucoup pour un ami, et souvent plus encore pour un mari. Le tabac compose la plus petite partie des ingrédiens que l'on brûle dans cet instrument; on fait usage de fruits secs, de sucre et autres choses qui, réunies à l'eau-rose dont on humecte le serpent, donnent à la fumée un goût et un parfum extrêmement suaves ; cette fumée passant au travers de l'eau pour arriver à la bouche, y acquiert un degré de fraîcheur qui achève de la rendre agréable.

Equipages.

On se fait porter au Bengale en palanquin, comme sur la côte de la presqu'île ; mais indépendamment de cette voiture, Calcuta fourmille d'équipages de toute espèce, carrosses, wiskis, phaëtons, tout cela fait le soir un vacarme égal à celui d'une grande ville d'Europe. On y voit aussi beaucoup de chevaux de main, des persans

Chevaux. de toute beauté, point d'arabes; mais une petite espèce que l'on nomme *pooni*, dont on se sert beaucoup pour les attelages de phaëton. Tous ces animaux sont défectueux, plusieurs sont vicieux et confiés à des palefreniers maures qui possèdent bien le talent de les engraisser, mais qui leur font contracter des défauts incorrigibles. Un de mes amis m'ayant permis de disposer de son écurie, ses palefreniers maures, après m'avoir suivi une fois, suivant l'usage, à la promenade, furent si dégoûtés de la course que je leur fis faire, qu'ils résolurent de n'y être pas pris une seconde fois. Je ne sais, je ne puis concevoir ce qu'ils firent aux chevaux de main : je n'ai pas la plus légère idée des moyens qu'ils employèrent, mais je sais que jamais il ne me fut possible de les faire aller plus vîte que le pas. Je voulus monter quelques jours après; à peine fus-je hors de l'écurie, que

rassemblant mon cheval, il se cabra. Je lui fis sentir les aides, il devint plus rétif encore ; je le flattai, tout fut inutile ; je mis pied à terre : j'examinai sa bride, son mors, la gourmette ; je lui tirai le tout, et le remis moi-même ; je le dessellai et resellai pour voir si l'on n'avait rien mis sous la housse ; je visitai sous la queue ; je regardai sous les fers, tout était en bon ordre et le cheval fort tranquille ; je remontai, il partit au pas sans se faire prier ; je voulus le mettre au trot, il recommença ses pointes ; alors, je le piquai sans ménagement, il pensa me tuer et n'avança pas d'un pas : c'était cependant le même que deux jours auparavant j'avais monté, et qui avait obéi à tout avec la plus grande docilité ; je le remis aux mains du maure qui le remena à la course à son écurie. Qu'on ne me demande pas de réflexions sur ce fait ; je rapporte dans la plus exacte

vérité ce que j'ai vu, et je me borne là. Pareille aventure m'est arrivée à Yanaon, avec un cheval de M. Demars.

Les Anglais ont commencé à perfectionner la race des chevaux du Bengale, ils ont croisé celle de Perse avec des étalons anglais; et pour exciter l'émulation, ils ont établi des courses comme à Epsom et à Newmarket. J'y ai vu, en 1794, un cheval apporté d'Angleterre courir avec un superbe animal persan, qui était vraiment de race. L'Anglais le battit et gagna tous les paris à deux courses consécutives, au grand plaisir de ses compatriotes, qui criaient avec des transports de joie, *old england for ever*. On observera que le cheval anglais courut huit jours après être débarqué. La fatigue d'une traversée, et le long séjour d'un vaisseau, lui laissaient encore assez de fond pour battre un cheval frais; ce qui prouve bien la supériorité à la course de ceux

Courses.

d'Angleterre sur tous les autres.

Malgré la grande quantité d'équipages dont abonde Calcuta, on ne s'en sert pas pour voyager. Presque tous les trajets se font par eau. Le Bengale est tellement coupé de canaux et de rivières, qu'on peut se rendre par-tout en bateau : pour cet effet, les gens riches se servent d'une embarcation nommée bazaras. Rien n'égale l'élégance et la commodité de ces petits bâtimens, ils contiennent des appartemens pareils à ceux d'une maison : on se fait suivre par un grand bateau dans lequel se fait la cuisine, au moyen de quoi, on voyage plus commodément que dans aucune autre partie du monde; on n'éprouve pas plus de fatigue que dans sa propre maison. Bazaras.

On construit beaucoup de vaisseaux à Calcuta : on y trouve plusieurs chantiers bien montés; mais ces bâtimens coûtent bien cher, ils sont très-solides et bâtis en bois de teke, dont la pro- Construction.

priété est de se corrompre bien moins vîte que le chêne : aussi les vaisseaux construits avec de pareils bois se conservent-ils très-long-tems, pourvu qu'on les préserve de l'échouage : car le teke est gras et sans nœuds ; il ne se pourrit point, mais il casse facilement ; il suffit d'un coup de hache dans l'extrémité d'une poutre d'un pied carré, pour la fendre jusqu'à l'autre bout. Le chêne, au contraire, est plein de nœuds qui augmentent sa résistance, mais il ne se conserve pas aussi long-tems.

Commerce. Le privilège de la Compagnie s'oppose à ce qu'aucun particulier ne puisse faire le commerce d'Asie en Europe, ou du moins avec l'Angleterre. Mais il ne s'oppose pas au commerce d'Inde en Inde : celui-là est libre et très-considérable, tant à la Chine qu'ailleurs ; aussi la rivière d'Ougli est-elle couverte de vaisseaux, qui tous augmentent la richesse et l'activité de

Calcuta. L'opulence de cette ville est vraiment extraordinaire, à peine daigne-t-on parler de monnaie d'argent. On ne compte que par *gulmohur*, pièce d'or qui vaut seize roupies, c'est-à-dire, 42 livres de notre monnaie, la piastre évaluée à 5 livres 5 sous. Les Indiens rognent les espèces comme les juifs en Europe, aussi lorsqu'on reçoit un paiement a-t-on bien soin d'avoir un *serraff;* c'est un homme qui pèse et qui évalue les pièces.

La monnaie du peuple est le cauris des Maldives. Le commerce est au Bengale dans la main des sercars qui remplacent là ce que les dobachis sont à la côte; ces sercars sont Brames. Ils ne dérogent point en se faisant négocians : on les reconnaît à un cordon de coton composé de sept fils, qu'ils portent sur leur peau en écharpe de droite à gauche ; ils sont aidés par des écrivains qui ont la prétention de former une caste à part et qui se re-

Brames.

gardent comme une subdivision de celle des Brames, inférieure à la vérité, mais supérieure à toutes les autres.

Le Bengale est la véritable patrie actuelle des Brames, leur nom se termine presque toujours en *ram* : ce titre est honorifique et répond à-peu-près au français, au *von* allemand ou au *dom* espagnol, avec cette différence qu'il suit le nom au lieu de le précéder. Mon sercar se nommait Chissou, et en ajoutant la dernière syllabe d'étiquette, son nom se prononçait Chissouram. C'était un homme extrêmement instruit, honnête, loyal et peu âpre au gain, qualité rare dans un sercar.

La facilité de ces gens-là pour apprendre, est quelque chose de merveilleux; ils parlent et écrivent tous le français, l'anglais, le portugais, le maure, le malabar, et leur langue sacrée, que personne ne connaît hors de leur caste. Quelques auteurs mo-

dernes, des anglais sur-tout, nous ont fait connaître des passages de leurs livres sacrés, de leur veidam et de leur ezourvedam ; la bibliothèque nationale à Paris possède une traduction du cormovedam. Je respecte le savoir profond de ces auteurs. Je rends justice à leur droiture ; et je crois, puisqu'ils le disent, que les traductions qu'ils nous donnent sont authentiques, ou du moins qu'ils les ont cru telles. Je me bornerai à observer qu'il est à desirer que cette langue sacrée des Brames se divulgue, et que nous soyons tous à même de profiter des lumières qui doivent résulter de la connaissance des annales d'un peuple aussi ancien et aussi instruit. A Dieu ne plaise que je veuille ici jeter des doutes sur ceux de leurs livres qu'on nous a fait connaître, mon opinion d'ailleurs serait de bien peu de poids contre des autorités pareilles ; cependant, quand on a étudié

Opinion sur les Brames.

les Brames, que l'on connaît leur caractère et leurs préjugés, on ne peut s'empêcher de réfléchir sur ces étranges confidences, et sur les conséquences qu'elles doivent entraîner. S'il y avait quelques objections à faire contre l'authenticité de ces traductions, ce serait de dire : les Brames sont peu communicatifs; et chez eux, c'est un point de religion de dérober à toute la terre la connaissance de leur langue et de leurs livres. Il faut donc croire que quelques-uns de leurs chefs (car ce sont eux qui ont le dépôt des livres et des lois) auront surmonté l'aversion qu'ils ont pour les castes étrangères, qu'ils n'auront point été effrayés d'une prévarication aussi manifeste de leurs préceptes, et qu'ils auront mieux aimé perdre leur caste, qu'ils préfèrent à leur vie, que de désobliger ceux qui leur demandaient des communications aussi importantes.

Je sais qu'elles sont aujourd'hui no-

toires ; les écrivains les plus célèbres se sont empressés de les faire connaître. On imprime par-tout des fragmens de ces livres sacrés ; quelques voyageurs même ont dit avoir parfaitement appris le hanscrit au Bengale ; tout cela est si public que je dois le croire, et le crois en effet, quoique ces brames soient très-attachés à leur religion, et qu'elle leur impose la loi de nous cacher ce que nous disons connaître. Quoique pour une faute bien moins grave ils puissent perdre leur caste, et qu'il n'est rien qu'ils ne sacrifient pour éviter un tel malheur, ou pour y rentrer quand ils le subissent ; quoique même quand l'un d'eux l'a perdue, il lui reste constamment attaché, et que pour en être exclus, il n'en méprise pas moins souverainement les autres, par conséquent ne cherche pas à se venger et à trahir la sienne ; quoiqu'enfin il fût possible de penser, que pour se dérober aux importunités de

ceux qui les sollicitaient, ils fussent convenus entre eux de ne communiquer que des choses indifférentes pour qu'on les laissât tranquilles sur le reste ; quoiqu'il fût même possible qu'ils eussent inventé exprès ce qu'on nous a fait connaître, pour mettre fin aux recherches de l'Europe, en ayant l'air de nous satisfaire, et par ce moyen nous dérober la connaissance de leurs véritables mystères. Malgré tout cela, je dois et veux croire ce que nous ont dit tant d'auteurs estimables ; mais qu'il me soit permis de remarquer que si les communications que les Brames nous ont faites, sont véritables, ils ont enfreint les lois de leur religion ; s'ils ont prévariqué jusque-là, il ont perdu pour elle l'attachement inviolable, qui depuis tant de siècles leur a fait garder le secret le plus profond sur tout ce qui la concerne ; s'ils ont détruit cet esprit d'exclusion pour les étrangers, ils ont anéanti la

ligne de démarcation qui les séparait du reste de la terre ; si leur caste est dévoilée, le respect qu'on a pour elle ne tardera pas à s'effacer. Le peuple ne révère que ce qu'on lui cache, c'est sur ce principe qu'est fondée l'opinion qui les place au premier rang. Du moment qu'ils seront connus, ils auront déjà perdu la considération qui les y maintient. Cette caste dont l'origine se perd dans la nuit des tems, doit donc bientôt disparaître : et comme si l'esprit de révolution qui vient de changer la face de l'Europe, devait envahir l'univers, il aura détruit au bout du monde, des opinions regardées comme sacrées, et fait rompre un secret respecté par une suite de siècles qui échappent à notre chronologie.

Les Brames étudient encore à Bénarès; cette ville continue d'être fameuse par les gens instruits qui l'habitent. Le nabab de ce pays est bien déchu de sa puissance, et n'est plus que le très-

humble serviteur de la Compagnie anglaise. Mais Bénarès même tomba-t-il au pouvoir d'un conquérant, les Brames ne cesseraient pas pour cela de se livrer à l'étude, au milieu du bruit des armes auxquelles ils ont renoncé. Quelques révolutions que le Mogol ait essuyées, quelques convulsions qui ayent déchiré le Bengale lorsque le mahométisme y a pénétré, constans dans leurs études, dans leurs vertus, dans leurs mœurs douces et dans leurs principes secrets, fermes dans la conviction de leur supériorité en morale et en naissance, ils ont continué de s'attirer le respect de toute la terre, même de leurs ennemis victorieux, qui se sont rangés au second rang, et cédant à la vénération générale, leur ont laissé le premier pas. Ainsi supérieurs à tous les événemens, à toutes les révolutions, ils ont conservé la suprématie sur tous les peuples. En perdant l'empire que donnent les armes, ils

ont conservé celui de l'opinion, et s'isolant au milieu du monde, ils ont triomphé même du tems. Ils ont donc sacrifié tant de gloire, le fruit de tant de patience et de vertus, à la curiosité inquiète de quelques voyageurs, de quelques étrangers qui leur étaient inconnus, inquisiteurs accourus des extrémités du globe pour scruter leurs mystères ; et trahissant les préceptes formels de leur religion, ils ont rompu en leur faveur un silence que consacrait une suite de tant de siècles. Ils ont pu leur révéler les secrets sur lesquels reposait la prééminence que leur transmirent leurs aïeux dès les premiers âges du monde. Quel exemple de l'instabilité des choses humaines !

Au surplus, si je me suis permis ici de former des conjectures sur les livres sacrés des Brames, je répète que je n'ai eu nulle intention de révoquer en doute l'authenticité des traductions que nous en avons. Je n'ai aucunes

preuves contre elles ; si j'en avais, la réputation de ceux qui nous les ont transmises, ne m'en imposerait pas. Je dirais au public : n'ajoutez pas foi à ces livres, ils sont faux ; mais loin de vouloir atténuer le respect que l'on a pour eux, je me suis borné à jeter quelques réflexions sur le caractère des Brames, sur l'inconséquence de leurs communications à cet égard ; et l'on a pu voir que la conclusion que j'en ai tirée est moins contre les livres que contre la caste.

Commerce. Le commerce de Calcuta est fort étendu, la Compagnie en retire du salpêtre et toutes les mousselines que nous voyons en Europe. Elle y porte des piastres, du fil d'or, du cuivre, du plomb, du fer en barres et en œuvre, des marchandises des manufactures anglaises pour l'usage des Européens, des vins et eaux-de-vie, du sel de la côte, et tout ce qui peut servir à la marine. Les particuliers reçoivent du

poivre et de l'arec de la côte du Malabar, des soies écrues, des nanquins, des porcelaines et du thé de la chine, où ils font porter du coton de la côte du Malabar. Ils envoient des grains du Bengale par toute l'Inde, reçoivent des soies de Suratte, envoient des mousselines et des marchandises d'Europe à Macao et aux Philippines, et font circuler tous ces objets dans l'intérieur de l'Asie. Un commerce fondé sur autant de branches, ne peut manquer d'enrichir ceux qui le font ; aussi Calcuta est la ville la plus opulente de l'Inde. Cependant les particuliers négocians ne sont pas ceux qui possèdent les fortunes les plus considérables dans ce pays. Les employés de la Compagnie sont beaucoup plus riches et le deviennent bien plus rapidement.

Un jeune homme que l'on envoie de Londres avec le rang d'écrivain, *writer*, n'a pas une roupie en arrivant ; et dans vingt-quatre heures, il nage

dans l'opulence ; il n'est pas plutôt débarqué que les sercars viennent lui faire offre de leur bourse. Il ne manque pas d'accepter, et aussitôt il a son palanquin, ses chevaux, ses domestiques, cuisiniers, etc. Les Brames savent bien qu'il ne tardera pas à être placé, et qu'en attendant une couple d'années, ou plus s'il le faut, il sera en passe de les rembourser avec usure. Ils s'empressent de lui faire faire beaucoup de dépense, bien certain que plus il sera endetté, et plus il sera docile ; ils courent les risques de sa mort, il est vrai, mais s'il vit, ils sont payés, et au-delà. Au bout d'un an le jeune homme sera envoyé dans le pays, revêtu d'une place quelconque, telle que collecteur en second, chargé d'une recette dans un district : c'est là que le sercar l'attend ; il obtiendra sans difficulté, la permission de recueillir l'impôt à la place de son maître, et alors il n'est guères de sorte d'exaction

Sercars.

qu'il ne se permette. Quel que soit l'emploi dont le jeune homme soit revêtu, son sercar trouve toujours moyen de l'exercer sous son nom, et de faire une fortune immense par toutes les concussions qui sont en son pouvoir. Mais pour cacher des manœuvres aussi honteuses, qui pourraient leur faire perdre leur caste si elles étaient publiques, les Brames ont l'air de ne se rembourser de leurs avances que sur les appointemens de leur maître, qui les leur abandonne, ne réservant pour lui que l'entretien de sa maison. Ce jeu se continue jusqu'à ce que le sercar satisfait de sa fortune, abandonne son maître, ou jusqu'à ce que celui-ci ouvrant les yeux sur sa conduite, s'en dégoûte et le congédie. Il emploie alors pour son compte, les moyens dont l'autre faisait usage, et sa fortune à lui-même se complette en deux ou trois ans; ainsi le peuple ne fait que changer d'oppresseur. On voudra

bien observer que les sercars dont je parle ne forment que la portion inférieure des Brames, et que l'on ne doit pas comprendre dans cette cathégorie, les savans dont les vertus égalent les lumières, et qui rougiraient, non d'un commerce honnête, mais des moyens que ceux-ci emploient, quoiqu'en secret. Au surplus, quelque corrompus que soient ces derniers, ils n'en sont pas moins inébranlables dans leurs préjugés de supériorité sur tous les autres hommes, qu'ils dédaignent souverainement.

Parmi la grande quantité de personnes qui parviennent à s'enrichir au service de la Compagnie, la plus grande partie est militaire ; mais leur fortune est bien moins rapide et moins considérable que celle des officiers civils. L'habitude de vivre dans le pays, les usages auxquels ils se soumettent, les mœurs qu'ils y adoptent, tout leur impose le besoin de s'y établir. Ceux que leur

service fixe à de grandes distances dans l'intérieur du pays, et qui ne s'y enrichissent pas, épousent des Indiennes de caste maure; les enfans qui en proviennent n'ont souvent aucun héritage, mille accidens pouvant détruire la fortune du père, dont le fonds consistait en ses appointemens. Ils retombent alors à la charge de la Compagnie anglaise. Elle a fondé auprès de Calcuta le plus bel établissement qui puisse honorer l'humanité. Les enfans des deux sexes provenans du mariage légitime d'un de ses serviteurs, y sont reçus. On leur y donne une éducation et des talens utiles; les garçons sont ensuite placés, suivant les dispositions qu'ils annoncent. Les filles sont établies, quelques-unes même sont envoyées en Europe, aux frais de l'établissement, pour leur éducation. L'ordre, la décence qui règnent dans cette maison, lui ont acquis l'estime de tous ceux qui la connaissent. Beaucoup de militaires

Mariages.

établis à Calcuta, ou dans le voisinage, viennent y prendre pour épouses des filles dont ils ont souvent connu les pères. Ces mariages sont fort communs; en général tous ceux qui ont acquis quelque fortune, officiers civils et autres, cèdent au besoin de s'unir à une compagne qui leur fasse oublier l'absence de leur patrie.

D'après ce vœu bien prononcé pour le mariage, les Anglais, qui sont en général grands spéculateurs, y font régulièrement passer tous les ans, des cargaisons de femmes, toutes charmantes pour l'ordinaire, et qui sont rarement six mois dans le pays sans se marier. Elles sont vivement attendues par ceux qui, n'ayant point de goût pour les orphelines, veulent cependant cesser d'être célibataires, et qui sont à l'affût des vaisseaux arrivans pour faire leur choix, de la même manière qu'ailleurs on attend un envoi de marchandises pour faire des emplettes.

Digitized by Google

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ces unions sont pour la plupart heureuses. Ces femmes transplantées d'Europe, du sein de la médiocrité, souvent de la misère, dans un pays lointain où elles passent rapidement à un état opulent, sentent tout ce qu'elles doivent de reconnaissance à l'homme qui les associe à sa fortune. Elles deviennent bonnes épouses et bonnes mères ; aussi les préfère-t-on généralement à celles qui, nées dans le pays même, sont exigeantes en proportion du luxe dans lequel elles sont élevées. Ces mariages de pacotille perpétuent le sang blanc au Bengale, et par ce moyen la caste portugaise y pullulé moins qu'à la côte. Cette caste prend ici le nom de topas, de *topi*, qui signifie en portugais chapeau, dénomination par laquelle on désigne les Indiens qui, renonçant à leur costume pour celui d'Europe, ont troqué leur turban contre un chapeau.

Quant aux enfans provenus des mariages anglais avec des femmes indiennes, ils ne sont d'aucune religion ; mais ils penchent de préférence pour l'anglicane : ils se regardent comme Anglais, et s'estiment infiniment au-dessus de la race portugaise. Le gouvernement les employant toujours dans l'intérieur, loin de la capitale, ils se marient à des femmes de couleur, et leur postérité redevient noire sous un nom de famille anglaise. Politique bien sage de la Compagnie, qui, persuadée qu'elle porte dans son sein un foyer de destruction dans une population étrangère, cherche à s'en donner une qui lui appartienne. Sa puissance repose sur des défenseurs qui ne sont pas Anglais : elle le sent, mais c'est un mal qu'elle ne saurait prévenir. La main lente du tems peut seule appliquer le remède propre à un pareil mal. Il faut avoir la patience de détruire d'abord le préjugé qui éloigne les Euro-

Réflexions.

péens des mariages de couleur, les encourager et préparer par là une génération qui devant son origine à l'Angleterre, lui porte un attachement national.

En attendant, elle est obligée de confier son salut à des bras mercenaires, auxquels elle donne pour sa défense des armes qu'ils peuvent tourner contre elle au premier mécontentement. Heureusement pour elle, la caste qui lui fournit ses soldats, est maure. Cette caste a conquis le pays à des tems peu postérieurs à la mort de Mahomet. Elle a conservé le plus profond mépris pour les Indiens qui cédèrent à ses armes; ceux-ci, de leur côté, ont conservé pour leurs conquérans, la haîne la plus invétérée. Le gouvernement profite habilement de cette désunion, qu'il entretient pour les dominer et contenir les uns par les autres. Les Brames seraient les seuls qui, respectés des deux partis, pourraient lui donner

de l'ombrage. Mais cette caste a renoncé depuis long-tems à la théocratie, et ne s'occupe plus que de propager dans son sein, les sciences qu'elle a toujours cultivées, et les vertus qui la distinguent.

L'Angleterre règne donc sans opposition ; mais il suffirait, pour renverser son pouvoir, que les Indiens et les Maures se réunissent sur un seul point, la haîne des étrangers. Réduite alors à ses soldats européens, elle soutiendrait une lutte inégale, dans laquelle elle finirait par succomber. Une pareille catastrophe ne peut être que l'ouvrage d'une nation ennemie qui ait la politique de la préparer, la patience et les moyens d'en ourdir la trame dans le secret, et le pouvoir de l'appuyer à son explosion. Encore faudrait-il renoncer à en tirer parti pour soi-même ; car il est vraisemblable que comme étranger, on serait enveloppé dans la proscription générale que l'on aurait provoquée.

Si de pareilles révolutions sont possibles ; au moins le gouvernement fait-il tout ce qui dépend de lui pour en détruire le germe, en se procurant une population d'origine anglaise ; et pour en reculer l'explosion, en augmentant son pouvoir. Madras et Bombay mettent toute la presqu'île sous sa domination ; la mort de Tipou vient d'écarter le seul contre-poids qui pût balancer sa puissance. Le roi de Trevancour et le nizam de Golconde, soumis à ses volontés, assurent son autorité depuis le cap Comorin jusqu'aux confins de la république des Marates. Ce dernier état, allié fidèle, l'a jusqu'ici aidé de ses armes. Le fort William's met la province entière du Bengale sous ses lois. Les nababs de Mouxoudabad, de Bénarès et de Lucknow, ses voisins, courbent leur tête sous le sceptre des marchands de Londres. Des officiers anglais commandant les troupes de ces princes, assu-

rent leur fidélité à la Compagnie. L'empereur du Mogol lui-même a déja présenté ses bras aux chaînes dont ils seront bientôt chargés. Déja un officier et un détachement anglais habitent à Delhi le palais même du souverain. Sa personne est sous leur garde ; c'est une garde d'honneur, disent-ils, c'est pour sa sûreté. C'est une garde d'espions qui est là pour répondre de toutes ses démarches, en rendre compte, et qui ne tardera pas à le réduire à l'état passif des autres princes ses tributaires, qui fléchissent sous l'ascendant de l'Europe.

Gouvernement.

La Compagnie anglaise est souveraine, et le gouvernement est dans ses mains : elle nomme à toutes les places, impose les peuples, reçoit les tributs, fait la paix et la guerre en son nom, entretient sa marine et ses troupes distinctes de celles du roi. Sa marine se monte à une couple de frégates et deux ou trois corvettes, dont le départe-

ment est à Bombay. Elle a de plus deux ou trois vaisseaux marchands, qui font les voyages d'Europe comme ceux qu'elle frête : car ceux dont elle se sert pour son commerce, ne lui appartiennent pas ; elle les loue, et tout particulier est reçu à lui en fournir. Ceux qu'elle ne prend que pour un voyage sont nommés *extra ship ;* mais les autres sont frêtés pour toujours, on les appelle *regular bottom.* Ces vaisseaux sont commandés par des capitaines jurés, et qui lui prêtent serment. Ils sont décorés d'un uniforme bleu, à paremens de velours noir brodé en or. Leur commandement est une propriété qui leur coûte fort cher ; ainsi pour parvenir à commander un vaisseau régulier, trois choses sont essentielles, l'agrément de la Compagnie, celui du propriétaire et la quittance du capitaine prédécesseur. Les premiers s'obtiennent en remplissant les formalités prescrites ; le dernier s'a-

Administration.

chète. Un capitaine est inamovible ; pour le casser, il faut lui faire son procès, et même encore dans ce cas, son successeur est forcé de lui payer le prix ordinaire d'une place de capitaine, qui se monte assez généralement à trois mille livres sterling à-peu-près. Lorsqu'un vaisseau est vieux et incapable de naviguer plus longtems, le capitaine force les propriétaires à lui en bâtir aussitôt un neuf, afin qu'il puisse être frêté à son rang ; pareille chose arrive en cas de naufrage ou de prise par l'ennemi.

Affrètement.

Tous ces vaisseaux marchands sont construits sur des modèles à-peu-près pareils, et doivent être percés au moins pour vingt-six pièces de canon de douze en batterie. Plusieurs sont plus forts, de sorte qu'en cas pressé, ils peuvent faire la guerre, et servir comme frégates (dans les mers de l'Inde, car leurs batteries sont trop basses pour ouvrir dans les grosses

mers.) Dans le cas où le gouverneur général en ait besoin pour un service extraordinaire, il les affrête pour le tems nécessaire : ce frêt est indépendant, et en outre de celui de leur voyage.

Ces ressources n'étant pas suffisantes, le roi les augmente de sa marine et de ses troupes. Il y a toujours une station de la marine royale dans l'Inde; celle de la Compagnie ne sert que pour les détroits et contre les pirates de la côte malabar. Sa majesté entretient de plus, cinq ou six régimens sur les divers établissemens, ce qui ajoute d'autant aux forces européennes, à la solde de la Compagnie, car elle paye les troupes royales qui servent sur ses possessions, et rehausse leur solde au taux de ses propres soldats. Indépendamment de cette garnison, le roi conserve encore un droit de suzeraineté sur le territoire de la Compagnie. Les hommes qui l'habitent sont comme

Anglais justiciables de sa majesté, aussi la justice s'y rend en son nom. Tous les autres actes de souveraineté sont dans les mains du gouverneur général assisté de son conseil. C'est de cette cour suprême qu'émanent tous les ordres qui dirigent les opérations du gouvernement. Quant aux ordres d'Europe, tout ce qui concerne les affaires mercantilles, est conduit par la cour des directeurs ; mais ce qui concerne la souveraineté du gouvernement se dirige par les ordres de la cour du contrôle, dont le chef est ministre du roi : ainsi par ce conseil, par ses troupes et par la justice distributive, le roi est souverain réel. Les marchands associés pour le commerce de l'Inde, n'ont qu'un titre qui flatte leur orgueil. La véritable autorité appartient à sa majesté, qui leur abandonne la liberté de disposer de leurs fonds, comme ils le jugent à-propos, avec des restrictions cependant, parce

que la richesse de cette Compagnie intéressant le crédit national, ses opérations de finance sont soumises à inspection.

Le gouvernement du Bengale afferme ses impôts, ou les met en régie comme il le juge à propos. La collection s'en fait en son nom ; il nomme les juges pour l'intérieur du pays ; mesure qui ne laisse pas d'être désagréable aux naturels, forcés de recourir à des étrangers pour obtenir justice. Mais la difficulté sur-tout consiste à prononcer avec équité entre un Européen et un Indien : quand les lois des deux côtés ne coïncident pas, l'Européen dit ne pas connoître les lois de l'Inde ; l'Indien rétorque la même défense, et le juge ne peut manquer de faire un mécontent, qui crie et fait crier tout son parti à l'injustice. Gouvernement.

En publiant mon voyage dans l'Inde et au Bengale, j'ai eu plus particu-

lièrement le dessein de faire connaître l'état des Européens dans cette partie du monde, que d'y faire un cours de botanique, d'ornithologie ou de minéralogie.

Mon intention est de fournir des matériaux à l'histoire, et non d'écrire pour les naturalistes : ainsi je ne donnerai aucune nomenclature, ni des animaux, ni des oiseaux, ni des productions du pays ; assez d'écrivains ont traité cette partie.

Quadrupèdes. J'observerai seulement sur les animaux, que les bœufs y sont de deux espèces, petite et grande. La dernière ressemble à la nôtre. Mais il en est une autre basse sur jambe, et qui est aux autres ce que les petits chevaux hongrois sont aux grands anglais. Parmi les animaux de cette petite race, il y a des individus consacrés que l'on nomme bœufs bramines : je ne sçais si c'est le soin particulier qu'on

en prend, la nourriture plus délicate, ou le genre de vie plus aisé qui leur donnent les formes qu'ils ont ; mais ils sont bien loin de l'air pesant et tardif des autres animaux de leur espèce. Ils sont légers, sveltes, alertes, et ne manquent pas de grâces dans leurs tailles et leurs mouvemens. Ce sont des *apis* qui se promènent librement dans la foule, au marché, et ailleurs, prenant tout ce qui leur convient dans le bazar. Le marchand auquel tel bœuf enlevera un chou ou tout autre légume, l'imputera à très-grand bonheur, et s'en rejouira avec toute sa famille.

Le mouton y est pareil aux nôtres dans tous ses caractères, et ne ressemble point à celui d'Afrique, espèce que je n'ai revue dans aucune partie du monde. L'éléphant est très commun dans toute cette province. On le dresse à tout, même à la chasse du tigre. Il est d'usage de mettre sur le

bât de ce colosse, une grande plate-forme, de la grandeur de l'impériale d'un carrosse. On y place quatre ou six personnes, qui y montent au moyen d'une échelle que l'on suspend ensuite à la croupière.

Chasse aux tigres.

Lorsqu'on veut chasser le tigre, les chasseurs se mettent dans la plate-forme, et se font précéder de plusieurs chiens bien dressés : l'éléphant les suit jusqu'à ce qu'il sente lui-même le tigre ; et ordinairement c'est à une assez grande distance, car il a les perceptions extrêmement fines. Aussitôt il lève sa trompe en l'air comme un mât de navire, et paraît donner tous ses soins à ce que son ennemi ne la saisisse pas. A ce signal les chasseurs se préparent à tirer, en cas que cela devienne nécessaire.

Cependant les chiens ont acculé le tigre, qui n'aperçoit pas plutôt l'éléphant qu'il demeure immobile, la gueule ouverte et la griffe alongée,

miaulant effroyablement, et guettant tous ses mouvemens avec attention. Celui-ci l'approche à la portée de sa trompe, qu'il tient toujours en l'air et hors d'atteinte : ils s'observent tous deux un moment ; les chasseurs prennent ordinairement ce tems pour tirer. Le coup fait faire un mouvement au tigre, sur lequel l'éléphant le saisissant, l'enlève avec adresse d'un coup de trompe, et à l'instant où il retombe, l'écrase en mettant le pied dessus ; les intestins lui sortent aussitôt par tous les orifices. Toutes les fois qu'un tigre se fait voir dans quelque endroit habité, on le chasse de cette manière, et le risque est si petit pour les chasseurs, que les dames même sont souvent de la partie.

On trouve au Bengale beaucoup d'espèces de singes, mais point d'orang-outang.

Parmi les oiseaux qui habitent cette province, on distingue le vautour et Oiseaux.

l'aigle. Ce dernier est de la petite espèce ou aigle tacheté, mais le premier est de la grande. On y trouve une grande variété de perruches, une espèce sur-tout que l'on conserve difficilement et c'est dommage, la nature l'a décorée du plus beau plumage, sa tête est magnifique, elle se nuance de rose, d'or et d'azur, le bec est rose et le reste du corps verd. On y voit aussi un charmant petit oiseau nommé bengali, dont le plumage gris et rouge est semé de larmes blanches, et enfin un gros moineau gris, qui a la faculté de plonger et d'aller saisir sa nourriture au fond de l'eau, quand elle n'excède pas un pied de profondeur. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la nature ne l'a pas destiné à nager, car ses pieds ne sont point voilés, et son plumage s'imbibe facilement.

Productions.

Les productions du Bengale, à les prendre généralement, peuvent se considérer sous deux rapports. Produc-

tions du sol, et productions d'industrie.

Celles du sol consistent en salpêtre : les terres de ce pays en sont fortement imprégnées. Il est inutile de les laver beaucoup pour en obtenir une grande quantité, une seule filtration est suffisante pour en entraîner tout ce que les Indiens veulent en extraire. Leur paresse ne s'accommoderait pas de la quantité de lessives qu'il faut lui donner en Europe. Le sol produit encore du coton, dont on fait les belles mousselines que l'on nous apporte en Europe.

On y cultive peu de froment, mais le pays abonde en riz qui fait la principale nourriture du peuple ; la terre y est d'une fertilité incomparable, on n'y connaît point de mauvaise récolte. Comme le pays est plat et très-bas, il est coupé et baigné d'une multitude de canaux qui s'alimentent des eaux du Gange, et qui contribuent à la fertilité. Cette rivière se déborde dans le haut pays, et laisse, comme le Nil, sur

la terre des sédimens producteurs, que la chaleur développe ensuite. Le Bengale est le grenier à riz de toute l'Inde.

Les légumes de toute espèce y réussissent, mais les fruits en général n'y valent rien. La culture y force quelques-uns de ceux d'Europe, mais la figue seule y prospère, encore est-elle rare : quant à ceux de la zone torride, la latitude est déja trop haute et les chaleurs trop modérées pour les faire parvenir à la perfection ; l'ananas sur-tout y est mauvais.

Les Anglais ont enrichi cette province d'une nouvelle branche d'agriculture, elle a le sucre pour objet. J'ai quitté le Bengale en 1794, dans les premiers momens où cette culture s'établissait, et déja elle promettait des succès. MM. Lambert et Ross ont été des premiers à se livrer à cette speculation : j'ai visité leur plantation, et j'ai vu avec plaisir que leurs champs étoient beaux, bien soignés, et les

cannes satisfaisantes, quoique plus petites que celles des Antilles ; mais elles rachetaient ce désavantage par beaucoup de jus qu'elles devaient à la qualité du sol qui les produisait. J'ai seulement été fâché de voir qu'une économie mal placée ait présidé à l'établissement de ces manufactures. Les bâtimens me parurent beaux, les chaudières bien entendues, et le moulin bien fait, mais il était mis en mouvement par des bœufs qui n'ont ni la force ni la patience de nos mulets des Antilles. L'espèce dont on se servait, est de la race des buffles, animaux abâtardis, et dont on avait bien de la peine à tirer parti : la seule occupation de les fouetter, était plus pénible que tout le travail du reste de la sucrerie. Une pareille manière d'appliquer des forces au moulin, m'a paru défectueuse ; il était bien plus simple d'employer l'hydraulique, et le Gange est assez rapide pour ménager une chûte

capable de faire mouvoir des roues.

A l'époque dont je parle, les naturels étaient encore trop novices à ce travail pour le leur confier ; on faisait venir des ouvriers de Chine, ils conduisaient toutes les sucreries qui étaient établies jusqu'alors : il faut espérer qu'avec le tems, les Indiens apprendront à se passer d'eux, et qu'on ne sera plus forcé de recourir à des bras étrangers. On ne peut les obtenir qu'à grands frais, et ils renchérissent d'autant le sucre, qui cesse d'offrir des bénéfices, à considérer la chose en grand, s'il ne peut en Europe soutenir la concurrence de celui des Antilles. On cultive assez heureusement l'indigo dans certains cantons ; mais quoique les herbes soient belles, tout celui que j'ai vu était assez inférieur, cela provenait peut-être de la manière de le précipiter ; au moins est-il certain qu'il le cédait de beaucoup à celui de l'Ile de France. Je n'ai vu à Calcuta que de

l'indigo bleu, ordinaire, mais ni cuivré, ni flottant, ni inflammable.

Parmi les productions d'industrie, on doit principalement compter les mousselines de toute espèce, unies et brodées en or, en argent et en blanc, les plus belles se font à Dacca, grande aldée dans le nord de la province, des mousselines rayées nommées doréas, des terindannes, toute espèce de toile sous différens noms, des casses, nansouques, garas, balassor, des indiennes frappées de Patna, des tapis de Barampour, des toiles et des mouchoirs de coton et soie.

Les Anglais ont établi dans les environs de Calcuta, des manufactures de toiles frappées, qui ne tarderont pas à faire tomber celles de Patna dirigées par des Indiens, et de beaucoup inférieures à celles que les Européens conduisent, et dont le voisinage de la capitale augmente la facilité des débouchés. M. Hamilton avait une très-

belle manufacture de ce genre, à Sirampour, colonie danoise dont nous parlerons.

Le fleuve du Gange portant avec lui la fertilité, navigable par-tout, facilitant le commerce et les communications, a répandu tant de bienfaits sur les habitans de ses rives, qu'ils ont pris pour lui la plus profonde vénération : ils l'ont divinisé depuis que madame Dourga s'y est précipitée, du moins est-ce la tradition. Cette femme, disent-ils, fut leur législatrice. Sur ses vieux jours elle descendit dans le lit du Gange où elle habite encore. En conséquence le bonheur suprême en cette vie, est de se baigner dans le fleuve et d'en boire les eaux : elles ont la vertu de purifier le corps et l'ame.

Madame Dourga.

Au travers de ce conte, on démêle la sagesse du législateur, qui s'est servi d'un prétexte pour leur imposer la loi de faire un usage fréquent des bains, nécessaires dans un climat chaud pour

prévenir les maladies de la peau, et tous les maux qu'entraîne la malpropreté. C'est par une suite du même esprit que le précepte leur enjoint de s'abstenir de manger de la chair, et de vivre de végétaux; précaution utile pour prévenir les maladies putrides que l'on contracterait facilement au milieu des exhalaisons fangeuses d'un pays soumis presqu'en entier à l'empire de l'eau, du moins pendant une partie de l'année.

L'histoire de madame Dourga a donné lieu à une superstition dont bien des malheureux ont été victimes. Ils sont persuadés que toute personne qui se noye dans le Gange, va jouir d'un bonheur éternel en sa présence, et qu'on ne se noye que par un effet de la volonté de cette espèce de divinité secondaire. En conséquence, loin de donner aucun secours au malheureux qui périt de cette manière, ils lui souhaitent toute sorte de plaisirs, se recommandent à lui, et lui aident

même, s'il est nécessaire, à se noyer, au moins craindraient-ils d'encourir la disgrace de cette dame Dourga, s'ils aidaient au malheureux à monter dans un bateau, ou à gagner le bord.

Ils ont rarement l'occasion d'exercer ce zèle inhumain envers leurs compatriotes ; car un Bengali qui tombe à l'eau, se persuade lui-même qu'il passe au séjour de la félicité éternelle, et s'abandonne à son sort sans chercher à se sauver. On en voit bien quelquefois qu'un retour de marée jette à terre, alors ils croient que leur ame n'est pas assez pure, et que madame Dourga n'a pas jugé à propos de les admettre en sa présence. Mais les Européens peu curieux de voir cette dame, cherchent à se sauver, quand par malheur ils se trouvent dans ce cas. Alors les Indiens fuient au plus vîte, ramant de toutes leurs forces pour s'éloigner, et si l'homme qui court ce risque ne sait pas nager, c'est fait de

lui, il ne doit espérer aucuns secours que de ses compatriotes, si quelqu'un est à portée. Les Bengalis se baignent conformément au précepte, au moins une fois par jour. J'ai passé des journées entières à les voir ; hommes, femmes, enfans, tous se baignent ensemble avec beaucoup de décence : ils laissent leurs pantoufles sur le rivage, et s'aspergent en entrant dans l'eau. Dès qu'ils y sont jusqu'à la ceinture, ils ôtent leur pagne et la lavent, accomplissent les ablutions que leur rit prescrit, remettent leur pagne et s'en retournent. Il y vient souvent des Brames portant un petit vase de cuivre de la forme d'une navette, contenant des grains de la grosseur d'un pois ; ils les jettent un à un dans le fleuve, en prononçant des prières à voix basse ; cela fait, ils se font de légères aspersions sur le dos, se touchent les tempes avec la première articulation du pouce, lavent leur pagne et se retirent. Il est

Bains dans le Gange.

à remarquer que pas un ne manque à laver sa pagne, ce qui prouve que le précepte n'a été fait que dans des vues de propreté.

Quant aux cérémonies extérieures des Brames, tant en jetant des pois dans l'eau qu'en conjurant les tigres pour les empêcher de dévorer les Indiens, le culte de madame Dourga et autres grossiers moyens dont ils font usage, ce sont des dehors sur lesquels il ne faut pas se hâter de les juger. Ces farces ridicules leur sont apparemment nécessaires pour entretenir le peuple dans la superstition où ils veulent le tenir; mais les Brames instruits sont au-dessus de ces momeries, et passent pour être très-savans en morale et en haute géométrie. Quelle est la religion, au surplus, qui n'a pas de pratiques faites pour en imposer à la foule? Nous qui avons le bonheur de vivre dans la meilleure, n'avons-nous pas de l'eau lustrale que l'on rend

sacrée en soufflant dessus et en y jetant du sel; on se tromperait cependant beaucoup si on voulait la juger sur cet échantillon! Eh, ce sont-là néanmoins les armes dont on s'est servi pour chercher à la détruire, et vraisemblablement les Bengalis emploieraient la même voie pour renverser un jour la leur, en la ridiculisant sur la forme, sans égard au fond, si tout le savoir n'était restreint à la caste des Brames, et si tout le reste de la nation n'était plongé dans une ignorance crasse qui l'empêche de réfléchir sur ce qu'on veut qu'elle croye.

Dévotion au Gange.

Beaucoup de vieillards, à l'article de la mort, se font apporter sur les bords de l'eau à marée basse; on les enduit de la vase de la rivière, et on laisse le moribond attendre ainsi la marée montante qui le submerge à la grande édification du peuple, persuadé qu'il va droit au séjour des bienheureux.

Indépendamment des bains, les Indiens rendent un culte au fleuve. Ils lui font des offrandes d'huile de coco et de fleurs, qu'ils exposent sur ses bords et qu'ils abandonnent au courant; d'ailleurs, quand ils ont des amis en mer, et qu'ils font des vœux pour leur retour, ils allument le soir de petits lampions dans lesquels ils brûlent de l'huile de coco qu'ils déposent dans une terrine : ils la décorent de guirlandes et l'abandonnent aux courans; le fleuve en est quelquefois tout couvert. Si la terrine submerge promptement, c'est un funeste présage pour l'objet de leurs vœux; mais ils s'abandonnent aux plus douces espérances s'ils peuvent suivre leur lampion des yeux à une grande distance, et le retour sain et sauf de leurs amis est certain s'ils perdent leur terrine de vue sans qu'aucun accident ait renversé la lumière qu'elle porte.

Cette madame Dourga qui divinise le

Gange est en grande vénération, sa fête se célèbre tous les ans au mois d'octobre; pendant cette fête, tout respire la gaîté, les Indiens se visitent, et, pendant trois jours consécutifs, s'assemblent le soir pour adorer la divinité. Elle est dans une petite niche de terre bien dorée et environnée de fleurs, de petits morceaux d'oripeau et autres fanfreluches. La statue est vêtue de ce qu'ils ont de plus magnifique : elle est à-peu-près de la grandeur d'un pied, et la niche, avec tout l'entourage, est une masse d'environ trois pieds ou trois pieds et demi sur tous les sens. Les gens riches ont tous une fête chez eux, ils font consister leur gloire à déployer beaucoup de luxe dans ces assemblées; la maison est éclairée avec pompe, et ceux qui n'ont pas les moyens de faire cette solennité chez eux, vont à celle qui se fait dans leur voisinage, il y en a une au moins par quartier; ainsi, chacun peut satisfaire sa dévotion.

Madame Dourga.

L'appartement est garni de bancs et de sièges pour tout le monde, la statue est sur un petit théâtre fermé d'un rideau comme dans nos salles de spectacle. Les serviteurs la découvrent, après avoir allumé une quantité considérable de lampions qui jettent une grande clarté ; alors commence la musique, dont la principale partie est exécutée par une espèce de musette. L'anche n'en est pas flexible, et le joueur n'a pas le talent de l'adoucir : rien n'est plus barbare que le son qu'elle produit, si ce n'est l'air que l'on exécute : la plus mauvaise et la plus dure clarinette est mélodieuse auprès de ce détestable instrument, qui fait un vacarme à rendre les gens sourds. Au milieu de ce concert, on introduit la pantomime dont les personnages, grotesquement vêtus, sales, dégoûtans et exhalant une odeur insupportable d'huile rance de coco, exécutent des farces ridicules dont

l'objet est de faire rire les bons Indiens, qui se livrent à la joie la plus innocente et la plus franche. Pendant deux jours, il n'est sorte de respects et d'adorations qu'ils ne rendent à leur idole ; mais le troisième jour, la scène change. Ils l'injurient, l'appellent putain, lui montrent leurs fesses et la chargent d'imprécations ; tout cela finit par la prendre sur leurs épaules, et toujours suivis de la bruyante musette, ils la portent sur les bords du Gange, où, chargée de malédictions, au milieu des plus affreux hurlemens et du tintamarre le plus perçant, ils la précipitent dans l'eau et l'abandonnent au courant.

L'esprit de cette fête n'est pas facile à saisir. Le Brame, qui était mon sercar, m'a dit que la fête de madame Dourga était instituée pour perpétuer et honorer sa mémoire, et pour entretenir le peuple dans une dévotion dont l'objet était de sanctifier le Gange, et,

par conséquent, de consacrer le précepte qui enjoignait des pratiques salutaires, telles que le bain et autres; mais que n'étant point Dieu, ce n'était point un mal d'avoir admis dans sa fête des cérémonies dérisoires qui conduisaient à penser que Brama seul avait des droits aux hommages constans des mortels. Cette réponse, quoique peu satisfaisante, fut tout ce que je pus obtenir d'éclaircissemens sur une particularité aussi frappante; c'est le seul culte que j'aie vu passer de l'adoration à l'insulte.

Jamsey. Les Maures célèbrent aussi une fête tous les ans, ils la nomment Jamsey. Sans avoir d'information précise sur cette fête, il m'a paru qu'elle était funéraire : ils promènent dans les rues une espèce de catafalque qu'ils accompagnent avec des bannières, ressemblantes à-peu-près à des cornettes et à des drapeaux. La foule est très-considérable, et chacun porte en main une

banderolle au bout d'un bâton, marchant en procession des deux côtés de la rue avec beaucoup d'ordre; vis-à-vis le catafalque, et au milieu de la procession, sont des gens qui exécutent des tours de force et des sauts périlleux en hurlant à tue-tête. Comme l'époque de cette fête, ainsi que de celle de madame Dourga, ne sont point déterminés par des rapports astronomiques, elles varient et se rencontrent quelquefois dans le même tems : il n'est sorte de précaution que le gouvernement ne doive prendre en pareil cas, s'il veut prévenir les accidens les plus graves. Lorsque les deux processions se rencontrent, aucune des deux ne veut céder le pas, l'ancienne inimitié des deux castes se réveille avec plus de force que jamais; les deux partis s'attaquent avec fureur, les anciennes victoires des mahométans leur inspirent de la confiance et relèvent leur courage, le fanatisme des Ben-

galis leur tient lieu de valeur : on combat des deux côtés avec acharnement. Jamsey et madame Dourga sont renversés, et leurs sectateurs s'égorgent sur leurs débris : le combat ne finit que par la fuite ou la destruction d'une des deux processions. La vengeance prépare d'autres batailles pour les jours suivans; et si le gouvernement n'a pas une force armée suffisante pour en imposer, il est incalculable jusqu'où les massacres peuvent aller.

Veuves qui se brûlent.

La cruelle coutume de brûler vives les femmes sur le corps de leurs maris n'est point encore anéantie, mais cet usage est restreint à la caste des Brames. Lorsque l'un d'eux meurt, une de ses femmes est tenue de lui donner cette horrible marque d'attachement; non que la loi la contraigne à ce douloureux sacrifice, elle peut refuser de le consommer : mais alors l'opinion la flétrit, elle est déshono-

rée, en un mot, elle perd sa caste ; malheur pire que la mort, puisqu'elle ne peut supporter l'horreur qu'il lui inspire et qu'elle préfère se brûler vive. La nature frémit chez quelques-unes, et il est vraisemblable que si on les abandonnait à elles-mêmes, elles n'accompliraient jamais cette cruelle cérémonie. Mais les prêtres et les vieilles femmes ne cessent de les obséder et de leur persuader que le bonheur le plus pur les attend après leur mort : elles sont jeunes, il n'est pas difficile de triompher de leur faiblesse et de leur irrésolution ; elles consentent, et le préjugé qui l'ordonne se soutient.

La manière d'immoler ces victimes varie. Au Bengale elle est horrible ; le bûcher du mari est voisin d'une muraille, on ne laisse entre deux que le passage d'une personne, afin que la veuve puisse en faire trois fois le tour. On fiche dans un trou pratiqué dans la muraille, à la hauteur du cadavre,

une longue pièce de bois, excédant vingt pieds de longueur, au bout de laquelle est attachée une corde, qui pend jusqu'à terre pour la faire basculer.

Lorsque la veuve a fait ses trois tours, et qu'elle s'est dépouillée de ses bijoux en faveur des compagnes qui la suivent, elle monte sur le bûcher, et se couche sur son mari mort qu'elle embrasse ; on prend ce moment pour faire basculer la pièce de bois, qui la pressant fortement, lui casse les reins, ou du moins la réduit à l'immobilité. On met aussitôt le feu, et les instrumens éclatans, les cris de la multitude étouffent ses gémissemens ; elle est brûlée vive dans toute la force du terme.

Mon pion, très-brave homme, qui avait quitté le service pour avoir eu un doigt coupé, qui d'ailleurs n'aimait pas les Brames, m'annonça un jour qu'une femme devait se brûler dans un endroit qu'il me désigna sur la gauche du fleuve

en montant, entre Fulta et Mayapour. Après avoir pris des renseignemens exacts, j'appris qu'elle était jeune et jolie, qu'elle avait déja sursis deux fois à l'exécution ; mais qu'enfin le jour était fixé, et que rien ne pouvait plus la reculer. J'en conclus qu'une femme qui balançait deux fois à se brûler, ne le faisait pas avec grand plaisir, et j'augurai que peut-être ne serait-elle pas fâchée qu'on la sauvât ; en conséquence, je disposai tout pour la délivrer. Je demandai à ce pion s'il voulait venir avec moi : il y consentit, en me disant qu'il ne m'en avait averti qu'afin de m'engager à faire cette expédition : il me pria de lui permettre de prendre avec lui un de ses camarades, brave à toute épreuve, et qui me serait d'un grand secours ; j'applaudis beaucoup à son zèle, et j'acceptai les services de son ami.

Je pris avec moi vingt bons matelots européens que j'embarquai dans ma

chaloupe, sur le devant de laquelle je fis monter un pierrier ; je pris douze fusils, huit pistolets et vingt sabres. Deux officiers m'accompagnèrent, déterminés à me seconder de tout leur pouvoir. J'échauffai mes matelots en leur promettant le sixième des bijoux que cette femme aurait sur elle, le surplus devait lui appartenir dans le cas où elle ne voulut pas rester avec moi ; les deux pions ne prirent point d'armes, mon intention n'étant point de les employer à combattre. Je fis trois pelotons de mes gens, j'en destinai huit à la garde de la chaloupe avec un officier. Je mis l'autre officier à la tête de six hommes qui devaient me suivre à petite distance, armés de pistolets, et garder leur feu jusqu'à ce que je leur commandasse de tirer ; les six plus déterminés formèrent mon peloton, quatre d'entre eux étaient armés de fusils, et deux qui ne devaient pas quitter mes côtés étaient armés

de pistolets : les huit hommes commandés par un officier, qui gardaient la chaloupe, étaient tous armés de fusils et devaient se tenir prêts à couvrir ma retraite ; chaque homme était d'ailleurs armé d'un sabre, et personne ne devait tirer sans mon ordre ; voilà mes dispositions, et la bravoure de mes gens ne me permettait pas de douter qu'elles ne fussent supérieurement exécutées : ils avaient tous fait la guerre et ne craignaient pas le feu devant des nations aguéries, à plus forte raison devant des Indiens. Il fut convenu avec mes pions que je m'approcherais de la veuve, et que je la toucherais ; de ce moment, sa caste serait perdue, et elle n'aurait plus le droit de se brûler. Ils devaient lui dire en maure de n'être point effrayée et de s'abandonner à eux, qu'ils venaient la délivrer ; cela dit, ils devaient l'emporter aussi vîte que possible sous l'escorte d'un officier et du peloton de

six hommes qui me suivaient, pendant que moi, avec mes six meilleurs matelots, je ferais ferme et leur donnerais le tems de gagner le bateau vers lequel je ferais retraite aussitôt que j'estimerais qu'ils y seraient arrivés.

J'espérais que des gens pris au dépourvu, sans armes, voyant des Européens bien armés, n'oseraient nous attaquer; mais comme j'étais disposé à les recevoir, j'étais déterminé à courir les risques de l'événement.

Mon projet était ensuite de laisser cette femme maîtresse de son sort, c'est-à-dire, de lui donner l'option de me suivre ou de s'établir à Calcuta avec la ressource de ses pierreries que je n'aurais pas manqué d'enlever avec elle.

Tout mon plan bien préparé, je partis pour l'exécuter; j'arrivai à l'endroit indiqué, et sautai lestement à terre. La manœuvre fut exécutée avec précision. Je m'avance étonné du si-

lence qui régnait par-tout. J'arrive sur le lieu. Hélas! l'horrible sacrifice était consommé de la veille, on m'avait trompé d'un jour. Le mur était encore chaud, et les cendres fumantes. Je m'en retournai avec un serrement de cœur inexprimable, aussi affecté que si j'avais été témoin de cette barbare exécution. Je regrettais cette femme, en proportion du plaisir que j'aurais eu à la délivrer, et de l'idée que je m'étais faite de sa jeunesse et de sa beauté.

Conjectures sur le Bengale.

Il serait à desirer, pour les progrès de nos connaissances sur l'histoire de notre globe, que les livres des Brames (puisqu'on les cannaît) nous apprissent quelque chose sur l'époque à laquelle ils descendirent au Bengale, province qui ne devait être alors qu'un vaste marais, que sans doute ils desséchèrent en creusant un lit au Gange, ainsi que les autres grands canaux qui servent à l'écoulement des eaux, dont sans cela le pays serait submergé. En com-

binant cette époque avec le peu d'élévation du sol de cette province, on en pourrait tirer des inductions relatives à la retraite de l'Océan.

En attendant que ces lumières nous parviennent, on doit supposer que le Bengale n'est pas très-ancien. C'est une vaste plaine sur laquelle on chercherait vainement une montagne de granit, les petits monticules que l'on peut rencontrer bien rarement sur ce vaste plateau ne sont que de forte argile; on n'y trouve pas une pierre, même calcaire, si ce n'est vers les frontières du nord.

Si la tradition nous faisait connaître que ce pays fut le berceau des Brames, et qu'il fut habité à des tems antérieurs à ceux que notre chronologie peut atteindre, ce fait renverserait le système, non pas de la retraite des mers, mais de leur retraite uniforme et graduelle ; tant de monumens attestent le séjour de l'eau sur les lieux les plus

élevés du globe, qu'on ne peut se refuser à des preuves aussi évidentes. Ainsi, on ne peut nier que le Bengale n'ait été submergé, n'importe à quelle époque. Si ce fait est une fois reconnu, les lois de l'hydrostatique ne permettent pas de supposer que cette province fut affranchie du joug de l'élément qui la dominait auparavant, les lieux plus élevés qu'elle. Si l'on a égard à son peu d'élévation, on en conclura que c'est un pays neuf en comparaison des Alpes, des Pyrénées, des Gates, et enfin des montagnes du Thibet qui semblent le couronner. La côte du Bengale est si basse qu'on ne la voit pas de trois lieues, il suffit d'une grosse lame pour la submerger; et lorsque la marée est haute dans les Sigigies, les rives du Gange sont sous l'eau. Si j'ose m'en rapporter à mes observations, le Bengale est du même âge, et peut-être un peu plus nouveau que la plaine de l'Inde, qui

s'étend depuis la côte jusqu'aux Gates. Toutes ces terres sont à-peu-près du même niveau, par conséquent ont été abandonnées de la mer à-peu-près à la même époque.

Si les montagnes de granit sont la matière première qui forma notre planète quand elle commença à se raffermir, toutes les fois qu'on en rencontre, on peut dire avec Pallas : voici un des points les plus éloignés du centre de la terre, puisqu'il est composé d'une matière qui, jadis expansive dans son état de fluidité, fut projetée par une force centrifuge. Cette matière est donc la plus ancienne de celles qui entrent aujourd'hui dans la composition du globe consolidé, puisque, lors de sa conflagration, ce fut la première qui se condensant céda à la force expansive qui la rejetait du centre à la superficie ; par conséquent, toutes fois que je n'en trouve point, je dois être sur une terre de nouvelle

formation. Descendons ensuite du sommet de cette montagne granitique ou primitive jusqu'à la plaine du Bengale basse, noyée, soumise aux débordemens, et dans laquelle on ne trouve aucune matière première, pas même de ces masses calcaires, ouvrage visible de l'Océan dans le sein duquel elles se sont formées, et l'on se trouvera forcé de conclure que cette plaine basse, ce banc amassé par la mer, ne peut être qu'une terre bien nouvelle eu égard à l'ancienneté du globe.

La main du tems n'est imprimée nulle part dans tout le pays. Je n'appelle point monumens, ceux qui sont l'ouvrage des hommes et que les siècles détruisent en s'écoulant; je parle des caractères d'antiquité que le tems imprime aux masses que la nature seule a pu poser, et qu'il dégrade insensiblement. Eh, quels vestiges chercher sur un plateau encore mal affermi, et sous la surface duquel on ne peut

creuser, sans rencontrer par-tout l'élément qui l'asservissait il y a peu de tems, et qui n'a encore abandonné que sa superficie ! La prodigieuse fertilité de ce pays annonce une terre neuve, et la marche de l'Océan y est tracée en caractères irrécusables. Les îles Clives ont été visiblement formées par la mer ; les bancs de sable, que l'on nomme brasses, s'organisent lentement et formeront un jour de nouvelles îles quand celles de Clives seront réunies au Continent. Le banc nommé *Seareef*, est un nouveau banc que la mer adosse au premier : le Gange lui-même diminue de profondeur ; ce n'est pas son lit qui s'élève, le violent cours du fleuve ne le permettrait pas, c'est le niveau de l'eau qui baisse. Dans les premiers tems de la Compagnie française, des vaisseaux de soixante-quatorze canons montèrent à Chandernagore ; depuis ils s'arrêtèrent à Mayapour, aujourd'hui ils n'oseraient pas

aller plus loin que Cadjery, petit village à l'embouchure du fleuve.

De tout cela je conclus que les Brames n'ont point pris naissance au Bengale, et que leur origine est beaucoup plus ancienne que ce pays. Une vieille tradition orale les fait venir du nord : elle n'est constatée par aucune autorité, ce n'est qu'un bruit sans preuves ; mais c'est une présomption qui sert à donner un grand poids à mes conjectures.

On suppose que l'Ezourvedam dont nous avons une traduction, a été écrit peu de tems avant les conquêtes d'Alexandre : j'ose présumer que ce n'est point au Bengale que ce livre fut composé, et j'aurais l'audace de récuser un grand écrivain qui n'a pas craint d'avancer que l'Inde vers le Gange était le pays où les hommes s'étaient les premiers rassemblés en corps de peuple, si je ne respectais les cendres de cet auteur (1).

(1) Voltaire ; Essai sur les Mœurs, etc.

Il ne balance pas à admettre en preuve l'étonnante fertilité de ce pays qui dut déterminer ses premiers habitans à s'y fixer. Mais n'est-il pas incontestable, que s'il avait été aussi fertile dès les premiers âges du monde, il aurait eu le tems de s'épuiser, et serait aujourd'hui aussi aride que les montagnes qui, jadis fertiles aussi, nourrirent les premiers hommes que l'Océan reléguait sur leurs pics maintenant décharnés.

La position de Calcuta est telle, que ses possesseurs sont maîtres du fleuve au préjudice des autres nations européennes, qui sont toutes établies au-dessus de cette ville. Ainsi, dans le cas où la France relevât sa citadelle de Chandernagore, et qu'elle s'affranchît par-là de l'obligation de remettre sa colonie, au premier trompette qui vient la sommer à chaque déclaration de guerre, ses communications avec la mer n'en seraient pas moins interceptées par le fort William's, dont le

feu croise la rivière et défend le passage. Au moyen de cette interception, Chandernagore serait privé de tous secours et serait forcé de céder, si ses forces étaient telles qu'elles dussent se renfermer dans ses remparts.

Peu au-dessus de Calcuta et sur la même rive, est une petite ville nommée Bernagore, jadis domaine de la Compagnie hollandaise qui l'a échangée en 1790; au moyen de quoi elle est réunie au territoire anglais. Cette petite ville n'a de réputation que dans les annales du libertinage. Bernagore.

Depuis cet endroit les établissemens européens sont sur la gauche du fleuve en remontant. Le premier que l'on rencontre est Sirampour ou Fréderick-nagore, colonie danoise très-jolie, située en très-bon air et où il ne manque que plus de commerce et de fortune pour en faire un séjour très-agréable. On y aime le plaisir : le gouverneur lieutenant-colonel Obie, que j'y ai

connu, y attirait les étrangers par un accueil gracieux et par les fêtes qu'il y donnait. Une de ses filles, mariée au comte de Shafaleski, y imprimait un grand mouvement de gaîté, et réunissait souvent de très-nombreuses sociétés de toutes les nations ; on y dansait, on y recherchait l'amusement et on l'y trouvait toujours.

Cette petite ville n'est qu'une factorerie soumise au conseil de Trinquebar ; on y fait une petite quantité de balles pour une couple de vaisseaux de la Compagnie danoise, qui viennent tous les ans les enlever. On y charge en sus un ou deux vaisseaux particuliers, que le privilège de la Compagnie n'exclut pas de ce marché. En conséquence le commerce y est très-restreint. Sirampour ne se peuple guères que des transfuges des autres établissemens, que leurs mauvaises affaires forcent à y chercher un asile. L'établissement appartient au roi, il y entretient une

compagniede Cipahys pour la police, on n'y trouve rien qui soit digne de remarque, la maison du gouverneur mérite seule attention. Mais ce qui flatte dans Sirampour, c'est son élévation au-dessus du fleuve, son site agréable, une apparence de propreté et d'élégance répandue par-tout, et la bonté de l'air qu'on y respire.

Vis-à-vis de cette ville de l'autre côté de l'eau, la Compagnie anglaise entretient un camp de dix mille hommes, qui fournit à la garnison du fort William's, et la relève tous les mois.

En continuant de remonter le fleuve on trouve sur la même rive, le palais de Garati, seul reste de l'ancienne grandeur française, et qui peut servir à prouver sur quelle proportion on avait dessiné les premiers plans de cette nation en Asie. Garati est la plus belle maison de l'Inde. La façade vers le jardin est dans le goût que les Européens ont adopté en Asie, c'est-à- Garati.

dire, décorée d'un péristile d'architecture grecque, d'ordre ïonique. L'intérieur du palais est somptueux, la grande salle est du grand genre, le plafond et la corniche sont peints de main de maître. La façade vers la cour, est toute à la française, sans péristile. Elle représente trois corps de bâtiment, chacun décoré d'un fronton dans lequel sont les cartouches pour des bas-reliefs qui n'ont pas été sculptés. La cour est circulaire et d'un bon goût, précédée d'une avenue qui annonce très-majestueusement ce bel édifice. Garati est la demeure ordinaire du gouverneur français au Bengale; cette maison est souvent tombée au pouvoir des Anglais, qui ne l'ont pas toujours remise de bonne grace lorsque la paix faisait rentrer les Français chez eux. Cependant elle était constamment restée à ceux-ci qui l'occupaient encore avant le commencement de la guerre actuelle.

Un peu plus haut et toujours sur la même rive, est la petite ville de Chandernagore, dont la citadelle n'offre plus qu'un monceau de débris. Les maisons à moitié ruinées, les meilleures dans un état de dégradation, les rues tristes et couvertes d'herbe, l'air de dénuement et de misère répandu sur toutes les murailles, les brèches de celles qui croulent, tout annonce la décadence des Français dans le Bengale. Cette ville fut cependant jadis opulente sous Dupleix ; les Français puissans et aimés, eurent le crédit de délivrer les Anglais assiégés à Cadjery après avoir été contraints de fuir de Calcuta. A peine furent-ils libres, que des renforts arrivant d'Europe avec les nouvelles de la déclaration de guerre, ils vinrent à Chandernagore, attaquer les mêmes hommes qui, deux mois auparavant, les avaient préservés du sort de leurs compagnons étouffés dans *Black-hole* à Calcuta, et

Chandernagore.

renverser de fond en comble une citadelle dont les défenseurs avaient généreusement empêché leur expulsion du pays. Le barbare qui fit périr tant de leurs malheureux compagnons, à la mémoire desquels on a élevé le monument que l'on voit auprès du vieux fort à Calcuta, leur donna l'exemple d'une plus grande magnanimité ; il laissa subsister leur forteresse après l'avoir prise, et consentit à la leur remettre. Quant aux Français, on ne leur a restitué que des ruines ; leur fortune ne leur a pas permis de les relever. Depuis ce moment, Chandernagore n'a cessé de languir, et n'offre plus que les apparences de la dévastation. Cette Bourgade renferme un couvent de moines et une paroisse desservie par un prêtre, le tout fort mesquin. Avant l'explosion de la révolution française, les vaisseaux de cette nation venaient en assez grand nombre au mouillage de cette place, et y

répandaient un petit air de vie ; mais les premières étincelles de cet incendie, les firent fuir à Calcuta, où ils portèrent leurs affaires, et furent suivis de leurs sercars; les deux seules maisons de commerce un peu fortes que les Français y eussent, se sauvèrent, une à Calcuta, l'autre à Sirampour. L'agent de la Compagnie française abandonnant ses magasins et tout ce qu'ils contenaient, se réfugia aussi chez les Anglais, laissant Chandernagore sans commerce, sans argent, et sans activité.

Les habitans de cette petite colonie ne laissaient pas d'être nombreux, c'étaient les restes de quelques équipages de vaisseau dont la plupart avaient déserté. La plus saine partie de la population blanche, consistait à-peu-près en une douzaine de familles en possession des places, et de plus à-peu-près deux cents anciens matelots. Quelques gens remuans s'emparèrent de leur esprit, un homme que la fortune avait conduit à

la place distinguée de procureur du roi, fut celui qui se distingua le plus dans cette occasion. Une aussi petite colonie n'avait point de révolution à faire, il fallait attendre les ordres de la métropole et agir en conséquence. Les changemens que le nouvel ordre de choses nécessitait, se seraient faits sans secousse, sans convulsion ; mais il n'en fut pas ainsi. Bientôt les formes révolutionnaires portèrent les choses au point que le gouverneur, M. de M* * *, vit son autorité méconnue ; il dut fuir et se retira à Garati. Les gens honnêtes qui formaient l'élite de la colonie le suivirent, ne se croyant pas en sûreté au milieu de deux cents furieux, animés par un homme aussi adroit que véhément et dont la moindre menace était de précipiter dans le fleuve quiconque leur déplairait.

Malheureusement le capitaine commandant les deux compagnies de Cipayes qui formaient la garnison, ne

vivait pas en bonne intelligence avec le gouverneur, ils ne purent agir de concert : celui-ci ne comptant plus sur une obéissance passive nécessaire dans un tems d'émeute, n'étant point uni par une même opinion avec la force armée qui devait le soutenir, songea à sa retraite et partit pour se mettre en sûreté.

Le capitaine commandant voyant son chef parti, oublia la mésintelligence qui régnait entre eux, crut devoir le suivre avec ses troupes, et se rendit auprès de lui à Garati. Le gouverneur, après une pareille démarche, devait sentir que ce commandant venait de se fermer tout espoir de retour vers la ville : s'il avait aussitôt marché avec les deux compagnies, il rentrait dans toute son autorité, rétablissait l'ordre, et l'eût maintenue jusqu'au moment où des instructions d'Europe eussent dirigé ses opérations ; mais au lieu d'un parti vigoureux, il se contenta de faire des dispositions pour se

défendre en cas d'attaque. Pour cet effet, il se procura deux canons qu'il fit pointer sur l'avenue, et fit camper ses troupes à la porte du château. Lord Cornwalis lui offrit en même-tems le secours des forces nécessaires pour soumettre Chandernagore; mais M. de M * * *, toujours bon français, crut devoir refuser, et ne voulut rien devoir aux ennemis naturels de sa patrie. Il craignait les Grecs et leurs présens, *Danaos et dona ferentes.*

Deux jours après, la caste portugaise formant une Compagnie nommée de Topas, se rendit auprès de lui : ainsi ce gouverneur se voyait à la tête de la partie la plus saine et la plus nombreuse de sa colonie, contre une poignée d'insurgés, et d'insurgés sans motif, car rien d'officiel n'était encore parvenu de France, et le gouverneur attendait des ordres pour s'y conformer. Dans une pareille attitude, il refusa de rien entreprendre contre eux, et

resta passivement dans son palais.

Cependant le procureur et ses adhérens ne restèrent pas tranquilles spectateurs de la manœuvre de leur gouverneur. Ils commencèrent par songer au nerf de la guerre ; pour cet effet, ils saisirent les sercars qui n'avaient pas eu la prévoyance de s'échapper, et les taxèrent à une très-grosse somme. Ils s'en servirent pour lever un corps de trois cents Cypahis, qu'ils recrutèrent dans le pays adjacent. Un marchand endetté et ruiné, espérant y faire ses affaires, en prit le commandement ; il y gagnait au moins sa subsistance, et c'était toujours cela. Un jeune officier de navire marchand en fut lieutenant. On pilla les magasins de la Compagnie, on y trouva de quoi vêtir cette troupe, on y prit du vin de Madère en quantité, on en but une partie, et l'autre fut vendue au profit de leur trésor. Ils achetèrent quelques mauvais canons de vaisseaux, et se

mirent en défense. Voyant qu'on ne les inquiétait point, ils soupçonnèrent des pièges, et pour s'en préserver, ils élevèrent de petits retranchemens sur le bord du fleuve, s'adossèrent au magasin du roi, et garnirent le tout de leur mauvaise artillerie. Ils nommèrent cet endroit le camp, et tout le monde était tenu d'y venir coucher. Le matin le procureur les haranguait, après quoi chacun allait dîner, et on revenait faire l'exercice l'après-midi. Cependant l'inaction du gouverneur laissait grossir l'orage ; la puissance de ces gens-là s'augmentait avec le tems ; en vieillissant dans leur insurrection, ils s'y familiarisaient, loin de leur paraître criminelle ; le gouverneur seul l'était à leurs yeux, et cinq cents hommes, tout compris, n'étaient pas dans ce cas à dédaigner. M. de M.*** fut impardonnable de les laisser dans cette sécurité.

Les choses étaient en cet état, lorsqu'on apprit que les Parisiens avaient

été chercher le roi à Versailles, et qu'on l'avait amené à Paris, où l'on avait fixé sa résidence.

Aussitôt le procureur et un chirurgien crièrent qu'on leur avait donné à l'autre bout du monde l'exemple de ce qu'il fallait faire, et que Paris et Chandernagore ne devaient avoir qu'une seule et même conduite; ils conclurent à marcher à Garati, et à enlever leur gouverneur. Quelques bouteilles d'arack ayant enflammé toutes les têtes, il fallut marcher à l'instant pour calmer les clameurs de cette multitude. M. de M*** pouvait ou les écraser ou se mettre en sûreté par la fuite; il préféra se laisser prendre, ne tira pas un coup de fusil, et fut ramené prisonnier dans la ville où il devait commander. On le mit au cachot avec les officiers de la garnison. Quant aux particuliers qui l'avaient suivis, ils s'évadèrent, et vinrent à Sirampour, d'où ils contemplèrent de

join la tragédie dont on jouait les premiers actes, et dont heureusement la catastrophe ne fut pas aussi cruelle qu'on devait le craindre.

Lord Cornwalis ne fut pas plutôt informé de cet attentat, qu'il fit investir Chandernagore, et redemanda le gouverneur ; mais ceux qui l'avaient pris ne comptaient pas parmi leurs défauts le manque de courage : ils se présentèrent bravement à la barrière de leur petit camp la mêche allumée, et le président de leur comité déclara à l'officier anglais, qu'au premier coup de fusil, ils égorgeraient leurs prisonniers, et que jamais on n'entrerait dans leurs retranchemens, tant qu'il resterait un d'eux pour les défendre.

Celui-ci qui ne s'attendait pas à une réception aussi verte se retira, et lord Cornwalis adopta d'autres mesures pour la délivrance des prisonniers.

Leur procès commença alors. Toute cette procédure fut bien le monument

le plus complet de la démence et de la passion. Enfin il fallut prononcer un jugement, et c'était le point embarrassant; on aurait bien voulu les condamner à mort, mais les Français n'avaient pas droit d'exécution au Bengale, il fallait l'aveu du nabab voisin avec lequel on ne voulait pas se brouiller; ainsi tout considéré, on se décida à les envoyer aux fers à l'Ile de France, d'où on espérait qu'ils seraient envoyés en Europe, et qu'ils y seraient si bien recommandés, qu'ils ne feraient qu'un pas du vaisseau à l'échafaud. (C'était le règne de Robespierre.)

Le brick pilote qu'ils avaient en leur disposition leur servit pour cette expédition; ils l'armèrent en conséquence, et embarquèrent leurs prisonniers: c'était précisément où lord Cornwalis les attendait; il arma trois bricks anglais avec ordre de chasser les Français, et de les ramener à Calcuta. Les vaisseaux mouillés au port du Diamant

eurent pareillement ordre de les arrêter au passage.

En conséquence de ces dispositions, le gouverneur M*** et tous ceux qui partageaient sa captivité furent délivrés et ramenés avec honneur chez les Anglais, où ils se fixèrent pour quelques tems. Quant aux habitans de Chandernagore, ils continuèrent à vivre dans le désordre; des commissaires de Pondichéry venus pour y rétablir la paix, ne purent y réussir, lord Cornwalis les abandonna à leurs dissentions intérieures, jusqu'à ce que la guerre étant déclarée, il s'empara de la place et les dissipa.

Chinsura. Une lieue au-dessus de Chandernagore est la petite ville de Chinsura, chef-lieu des Hollandais au Bengale. Cette ville est depuis long-tems condamnée à l'inertie, et n'offre rien qui soit digne de remarque; elle peut expédier tout au plus deux cargaisons par an, qu'elle envoie dans des bateaux jusqu'à Fulta, où s'arrêtent ses vaisseaux. On y a transporté, comme sur

tous les établissemens hollandais, quelques familles malaises qui ont produit une espèce de femmes, nommées *mosses*, que l'on recherche par-tout avec empressement pour leur beauté et leurs talens. La race en est presqu'épuisée, ou s'est dissipée dans le pays. Chinsura cessant d'être florissant, n'a plus eu de quoi leur plaire et les retenir ; on aurait aujourd'hui de la peine à en trouver quelques individus.

Bandel.

A quelque distance au-dessus de cette colonie, on voit sur la même rive, Bandel, petite ville portugaise, encore plus déchue que Chinsura, et dont on ne connaîtrait plus même le nom, sans ses fromages ; ils sont devenus si fameux dans tout le pays, qu'ils rappellent le souvenir de la ville qui les produit.

Récit de mon voyage

Après trois mois de séjour à Calcuta, je vendis mon vaisseau cent mille francs monnaie française, et je me trouvai bienheureux d'être débarrassé

des inquiétudes qu'il n'avait cessé de me donner et des avaries qu'il avait journellement subies. Je songeais à mon retour à l'Ile de France, quand un aide-de-camp de M. Conway arriva à Calcuta avec un vaisseau qu'il avait acheté à crédit et dont il était fort embarrassé. Je ne l'étais pas moins de mon argent, et je desirais faire une spéculation sur des grains que je voulais porter à la côte de Malabar, où la famine la plus cruelle se faisait ressentir. Dans ces vues, j'affrêtai son vaisseau, et le chargeai de six cents milliers de riz. Quelques jours après avoir conclu ce marché, il congédia son capitaine, et ne pouvant en trouver un qui lui convînt, il me supplia de prendre le commandement de son vaisseau: si je prends, dit-il, un capitaine à bon marché, il me trompera comme a fait celui que je quitte. Si je veux un homme de confiance, il me coûtera trop cher;

je n'ai pas d'argent suffisamment pour toutes ces dépenses, prenez le commandement, vous devez vous embarquer pour suivre la cargaison qui vous appartient, il vous est tout égal d'être chef ou passager. J'acceptai ses offres et je mis en armement. Je commençai par congédier ses Lascars. Les Noirs que j'avais eu pour équipage sur mon vaisseau précédent, m'avaient dégoûté de cette espèce de matelots. J'armai avec des Européens de toute nation, évitant sur-tout de prendre des Français nouvellement arrivés, afin de me mettre à l'abri des insurrections. Je parvins à faire un équipage de trente bons hommes qui m'ont été bien utiles dans des circonstances où il fallait de la fermeté. Je ne sais pourquoi il faut que je raisonne avec moi-même pour ne pas adopter la superstition de penser qu'il y a des vaisseaux heureux et d'autres malheureux ; celui-ci était de la der-

nière classe. Nous changeâmes son nom de Cook pour celui des Amis-Réunis, et nous nous embarquâmes ensemble pour réaliser son nouveau nom. Depuis le moment où je fis donner le premier tour de cabestan pour partir, jusqu'au moment de mon arrivée à l'Ile de France, je n'ai cessé d'éprouver toutes les contrariétés imaginables ; enfin ce vaisseau m'a ruiné.

Départ de Calcuta.

Le jour fixé pour mon départ, il me fut impossible de lever l'ancre, elle était tellement enfouie, que tous mes efforts furent inutiles. Mon ami répugnait à la sacrifier, mais j'étais un peu plus aguéri sur le chapitre des ancres. J'en avais perdu sept sur le vaisseau précédent; savoir, cinq à Calcuta, une à Pondichéry, et une aux Sechelles : je le déterminai à descendre à terre pour en acheter une autre, et je coupai mon cable. Je descendis la rivière avec un pilote hollandais qui passait pour fort expert, et qui pour

en faire preuve me jeta sur un banc de sable vis-à-vis de Fulta. Je drivais avec la marée, entraînant une ancre à laquelle je faisais faire peu de résistance, seulement assez pour me faire gouverner : mon vaisseau prit fond par le talon, il vint aussitôt en travers ; mais comme il était plat, il ne chavira pas entièrement, il donna une bande effroyable : ce fut-là que j'eus lieu de me féliciter d'avoir un équipage européen. Les bateaux du pays qui me servaient pour faciliter les évolutions, quittèrent aussitôt mon vaisseau, et croyant que nous allions tous nous noyer, fidèles à leurs principes de religion, ils nous abandonnèrent à madame Dourga. Cette belle dame ne nous jugea pas apparemment assez purs pour nous admettre en sa présence, car nous eûmes le bonheur d'échapper cette fois au naufrage.

Échouage à Fulta.

Mon pilote perdit la tête, et ne donna plus aucun ordre ; je pris le

commandement, et commençai par relever mon ancre sur laquelle je craignais de passer avec la marée revenante; ensuite je fis mettre un officier dans chaque bateau, avec une paire de pistolets, et leur donnai l'ordre de brûler la cervelle au premier qui tenterait de se sauver sans ma permission. Je me préparais à appuyer mon vaisseau avec des mâts de hune jusqu'au retour de la marée montante, quand tout-à-coup il évita, présentant la poupe au courant: il ne fut pas longtems dans cette position, le jusant tirant à sa fin était prodigieusement rapide. Il fit encore un demi-tour, et cette fois il vint en travers si brusquement, qu'il craqua horriblement dans toutes ses liaisons; je crus qu'il allait passer, heureusement il tint bon. Il me sembla alors sentir le fond céder imperceptiblement à l'action du navire; le moment après, il évita encore l'arrière au courant, mais je pus voir

distinctement que j'avais gagné du terrein : le brick pilote mouillé tout près de moi, faisait signal qu'il était sur grande eau, si je pouvais encore démarcher un peu je devais rentrer en canal ; enfin, après une autre lan, mon vaisseau traîna sur le fond, et la marée le remit en canal. Je n'avais touché que sur un sable mouvant, qui n'avait pu résister à l'action du courant et au poids du vaisseau. Je vins mouiller à Fulta, fort inquiet des suites de cet accident ; je sondai bien assiduement à la pompe, le bâtiment ne faisait point eau ; cependant je ne pouvais penser qu'un aussi rude assaut ne lui eût fait aucun effet, et la suite a prouvé que mes conjectures étaient fondées ; et comme j'avais eu en moi-même la confiance de partir sans faire assurer ma cargaison, cet accident me rendit plus prudent, et je commis de suite mes assurances : tranquille de ce côté, et voyant après quelques jours

Départ du Bengale.

que je ne faisais point eau, je pris la mer, et dirigeai ma route pour venir prendre connaissance de Ceylan, à-peu-près vers les basses. Je ne fus pas long-tems à m'apercevoir que ce nouveau vaisseau n'était pas fin voilier, ainsi je me tins en garde contre l'effet des marées. Je partais au commencement de novembre, et dans cette saison les courans portent violemment entre Ceylan et la côte de l'Inde : d'après cette connaissance je naviguai avec prudence, lorsque je vins dans ces parages. Il fallait me tenir assez près de terre pour ne pas manquer de la voir sur le point où je voulais en prendre connaissance ; il fallait aussi ne pas approcher trop près, de peur du golfe fatal. En conséquence, la nuit où je devais en passer la latitude, je fus constamment sur le pont, veillant la ligne de sonde, et m'entretenant constamment par trente brasses. Je ne courais aucun risque à ce compte,

le détroit n'en contenant que de sept à neuf.

Au point du jour, je fus témoin du phénomène le plus étrange que les nuages puissent produire : il faisait calme, la terre parut précisément au point de l'horizon où elle devait paraître, les montagnes étaient dessinées, la plaine à leur pied, le rivage, les arbres, tout parut aussi clair qu'il fut possible ; j'avais beau me rassurer sur mes sondes, je ne pouvais me refuser au témoignage de mes yeux. Je sondai encore, toujours grande eau, quoiqu'à la distance où la terre me paraissait, je dusse être par un très-petit brassayage. Je fus si persuadé que c'était vraiment la côte de Ceylan, que je mis une ancre en mouillage à tout événement. Le prestige dura jusqu'à dix heures ; alors le vent s'éleva, et tout disparut au grand étonnement de tout le monde et de moi-même tout le premier. Je continuai ma route en donnant un peu de tour Réfraction.

aux basses, mais les courans étaient si rapides en ce parage, que dans vingt-quatre heures je fus emporté trente lieues vers le sud au-delà de mon estime. Tous mes efforts pour rallier la terre furent vains. Sur ces entrefaites je fus assailli d'un coup de vent du nord-est, qui acheva de fatiguer mon vaisseau : il commença à se ressentir de son échouage dans le Gange, et contracta une petite voie d'eau ; la mer extrêmement creuse était sur-tout courte par l'effet des marées. Dans le fort du coup de vent, le mât d'artimon cassa dans le capelage, je dégrayai sur-le-champ le perroquet de fougue. Dans cette manœuvre, mon meilleur matelot tomba à la mer, il ne fut plus revu ; les vagues étaient si grosses qu'il fut englouti à l'instant ; je mis dehors un bateau qui dans deux minutes fut brisé le long du bord, et ce fut par un extrême bonheur que les matelots qui le montaient ne périrent pas tous.

Coup de vent.

Je faillis à perdre huit hommes au lieu d'un ; j'abandonnai ce malheureux et les débris de mon canot, bien satisfait de recueillir les sept qui s'étaient exposés pour sauver leur camarade. Cependant ce coup de vent ne laissait pas que de m'inquiéter, je ne pouvais gagner au nord, et je craignais d'aller malgré moi visiter les Maldives, ce qui était bien loin de mes projets : enfin au bout de trois jours, le tems devint maniable. J'avais perdu un petit hunier dans le commencement de la tempête, mon armateur n'étant pas riche, ne m'avait pas abondamment fourni de voiles ; je n'en avais pas d'autre à mettre en place, mais comme le perroquet de fougue était neuf, et que je ne pouvais pas m'en servir puisque le mât d'artimon était cassé, je le mis devant, il remplaca la voile qui me manquait ; dans cet état, je fus assez heureux pour gagner le cap Comorin, tous mes vœux alors se bornaient à me

rendre à Cochin, afin d'y réparer ma mâture et mes voiles.

En passant vis-à-vis de la côte du Trevancour, j'envoyai mon bateau à terre pour prendre des informations. Il revint m'apportant un lingam ou priape, que les canotiers avaient enlevé d'une niche pratiquée dans un terme, où il était exposé à la vénération publique. Le dessin n'en était que trop fini, car il en était indécent par la recherche de la sculpture. Je réprimandai l'officier de ce qu'il avait permis un pareil larcin, dont je ne voyais pas d'ailleurs l'utilité. Il me dit que ses gens l'avaient pris à son insçu, pour servir de timon à leur gouvernail, attendu qu'ils avaient perdu le leur; en effet ils avaient gouverné le bateau avec ce phalus, dont on peut juger les dimensions d'après un pareil usage. J'ignore si le plus ou le moins de proportion influe sur le degré de vénération que les Indiens

Phalus.

ont pour cet emblême. Le sur-lendemain, après midi, je mouillai sur la rade de Cochin.

Je descendis aussitôt à terre, mais il était si tard, et le trajet était si long, qu'il était nuit lorsque j'arrivai à l'entrée de la rivière. Le patron de mon canot prétendait bien connaître l'endroit, et malgré son expérience, il me mit au milieu des lames qui déferlaient sur une pointe de sable, et sur laquelle je fus vingt fois à l'instant de chavirer ou de remplir. L'entrée de la rivière de Cochin a cela de désagréable, que lorsque la brise est forte, il se lève une barre sourde, qui prenant les bateaux à l'improviste, les met souvent en danger, et quelquefois les fait périr. J'errai pendant une heure, sans pouvoir trouver aucune entrée de rivière; enfin après avoir couru risque de me noyer, je me retirai des lames assez heureusement, et fus chercher un endroit en pleine côte, où je pusse dé- Cochin.

barquer, la nuit ne me permettant pas de revenir chercher mon vaisseau sur une rade éloignée, avec des courans extrêmement violens. J'échouai mon bateau, le fis tirer à sec sur le rivage, et laissant un matelot pour le garder, j'emmenai les autres avec moi, et m'acheminai vers la ville. Par une suite de mon bonheur, je trouvai la porte fermée, et j'aurais été forcé de coucher sur le sable, si l'on ne m'avait dit que la porte du port fermant un peu plus tard, je pourrais encore en profiter, en courant sans perdre de tems. Nous nous hâtames de nous y rendre, et nous arrivâmes comme on la fermait. Un passager, porteur d'une lettre de recommandation, la remit le soir même, et accepta un logement chez la personne à laquelle il était adressé; quant à moi, je fus à l'auberge, dont le maître ne fut pas plutôt informé de l'arrivée de ce passager, qu'il lui envoya signifier que sa chambre était

préparée, et que son couvert serait mis tous les jours à table, le laissant bien le maître de rester chez son ami, mais lui déclarant qu'il n'en paierait pas moins à l'auberge, comme s'il y logeait, attendu que tel était le *privilège* de sa maison, et qu'il l'affermait en conséquence du gouvernement. Cette démarche le força à quitter le lendemain la maison de son ami. Quant à moi, l'aubergiste me demanda l'état des provisions que je voulais faire, et m'avertit qu'il avait commandé un palanquin et des domestiques pour mon usage; je lui fis observer que ne devant passer que peu de jours à Cochin, et ne comptant voir personne, je croyais pouvoir me passer de cette voiture; il me répondit que j'en étais très-fort le maître, mais que je trouverais cette dépense insérée au compte, car tel était son *privilège*. Je fus assez étonné d'un pareil monopole; mais comme le premier devoir d'un voyageur est de ne

jamais enfreindre les coutumes du pays qu'il visite, je me conformai à celle-ci.

Je trouvai le régiment de Meuron en garnison dans cette ville. Ce régiment suisse, levé en France, était composé de Français ; plusieurs soldats vinrent me faire offre de service, entre autres un qui se disait boucher, et qui me proposa de me fournir les bestiaux et viandes dont j'aurais besoin à mon départ. L'envie de faire gagner un compatriote, me fit accepter ; je le chargeai de me procurer plusieurs articles, qu'il promettait à meilleur marché que par-tout ailleurs. Je les supprimai de l'état que je donnai à l'aubergiste ; mais celui-ci trop au fait de son métier, vit au premier coup-d'œil que je ne demandais ni viande, ni bestiaux, ni volailles, etc. Il jugea que je m'en procurais d'un autre côté. Il ne témoigna rien, mais il fit si bien veiller, qu'il fut informé de toute l'affaire de mon soldat ; il aposta du monde

en conséquence, et fit saisir toutes les emplettes au moment où elles s'embarquaient. Pour les tirer de ses mains, il fallut lui payer un droit, car tel était son *privilège;* au moyen de quoi le tout me coûta plus cher que si je m'étais d'abord adressé à lui. Tant de *privilèges* me rendirent prudent, je n'osais plus faire un pas sans craindre d'en rencontrer quelque nouveau.

Pendant mon séjour, un matelot déserta. Bien persuadé que j'avais aussi un *privilège*, celui de le réclamer, je fis courir après; mais ici je heurtais encore une prérogative. On m'envoya par-devant le fiscal, il me lava la tête, en me disant que c'était le *privilège* du bourreau d'arrêter tous les déserteurs.

Je n'eus pas de peine à lui faire entendre, qu'étranger dans le pays, je n'en pouvais connaître les usages, et que j'étais excusable de les violer; que d'ailleurs je n'avais pu prévoir que j'aurais jamais rien à faire avec l'exé-

cuteur de la haute-justice. Il me demanda le signalement de mon matelot, que le bourreau me ramena deux heures après.

Ces petites anecdotes seront peut-être regardées comme futiles et peu faites pour figurer dans un ouvrage sérieux ; mais elles auront l'utilité de faire voir combien on doit se conduire avec précaution en pays étranger, lorsqu'on ne veut ni se compromettre, ni même déplaire.

Cochin est un établissement des Hollandais sur la côte de Malabar, c'est leur plus forte place sur la presqu'île, depuis qu'ils ont perdu Negapatnam. Je l'ai trop peu examinée, pour en rendre un compte exact ; je la crois eptagone en comptant le front de la rivière. Les remparts m'ont paru très-hauts et très-bien revêtus du côté de la terre, et le fossé tout autour de la place bien entretenu. La Compagnie de Hollande y entretenait toujours une forte garnison.

Cette ville est un gouvernement particulier, ainsi le commandant militaire n'est que le troisième personnage. Il y a un gouverneur civil pris dans les bureaux de la Compagnie ; cet officier est secondé du fiscal, qui tient le second rang, ainsi que dans tous les établissemens hollandais.

Cochin est bien percé, mais très-mal bâti ; le gouverneur loge dans une espèce de grange, située sur une place sans ornemens, et dans laquelle l'herbe croît ainsi que dans les rues. Toutes les maisons sont à l'avenant ; l'air de misère et d'inertie se fait sentir dans cette colonie, comme dans tous les établissemens de la Compagnie hollandaise dans l'Inde. Cependant, avec un peu d'industrie, Cochin pourrait devenir une ville florissante. Son commerce en poivre pourrait être très-considérable, en attirant les marchands par des encouragemens, et en supprimant les vexations que tout

étranger éprouve de la part de ce gouvernement.

Sa situation est admirable, elle est sur une belle rivière qui peut admettre de très-gros vaisseaux. L'embouchure n'a jamais moins de vingt pieds de profondeur à marée haute, et le port est assez vaste pour contenir quelque nombre de bâtimens qui voudraient le fréquenter : il reçoit une quantité de petites rivières et de canaux, qui facilitent la communication intérieure à une très-grande distance, et donneraient la plus grande activité à son commerce. Sa position à l'extrémité de la presqu'île rend son abord facile dans toutes les saisons, et diminue le danger auquel la navigation est soumise dans la mousson de sud-ouest ; il suffit d'un beau jour pour en sortir et se mettre à même de gagner le cap Comorin, d'où l'on peut faire route pour toutes les autres parties de l'Inde. Le bois de teke, si propre

aux constructions, y abonde, aussi y bâtit-on beaucoup de vaisseaux ; de tous les moyens d'industrie qui s'y dévelopent aujourd'hui, c'est le plus considérable. Tant d'avantages sont négligés, Cochin languit et ne se relèvera jamais, tant que la Compagnie hollandaise ne changera pas de système, à moins que cette ville ne tombe au pouvoir de quelqu'autre nation qui saura l'apprécier et tirer parti des ressources qu'elle offre.

Les habitans de cette partie de l'Inde sont sujets à une maladie de jambe, on l'appelle mal d'éléphant ou mal de Cochin. La jambe grossit prodigieusement, sans que le pied ni la cuisse se ressente de cette enflûre ; dans cet état, elle ressemble vraiment, pour la forme, à celle d'un éléphant, ce qui lui en a valu le nom : il est vraisemblable que c'est aux eaux du pays qu'on est redevable de cette infirmité ; on y trouve aussi quelques goëtres.

Ce pays produit du poivre, de l'arec et du coton, on y trouve des fruits secs et du cardamome, le tout en petite quantité; les deux derniers articles y sont principalement apportés par les Arabes. On pourrait s'y procurer des cauris en les recommandant un peu d'avance; car les Maldives qui les fournissent sont voisines, et, dans la belle saison, on y trouve toujours des bateaux de ces îles avec lesquels on pourrait traiter.

La population européenne de Cochin ne s'élève pas au-delà de cinquante personnes, les troupes exceptées; la caste portugaise à-peu-près à cinq cents, le reste est Indien; et quoique la ville soit vaste et passablement remplie de maisons, cependant elle paraît déserte. La température de cette place est la même qu'à Pondichéry. Leurs saisons sont opposées, les montagnes des Gates sont une barrière qui sépare l'été de l'hiver;

les saisons dans l'inde ne sont point soumises aux mêmes variations qu'en Europe.

Les vents (à cela près de quelques irrégularités peu fréquentes) ne soufflent que de deux parties de l'horizon, du nord-nord-est à l'est-nord-est pendant six mois, et pendant le reste de l'année, du sud-sud-ouest à ouest-sud-ouest. Le passage du soleil à l'équateur détermine le changement de saison; pendant qu'il est dans l'hémisphère du nord, le vent règne du sud-ouest, *et vice versâ;* les courans reversent alors et suivent le vent. On appelle ces deux saisons, moussons; ainsi, pendant la mousson du sud-ouest, les montagnes des Gates interceptant les orages et les nuages, les empêchent de passer à la côte de Coromandel, où le tems est alors superbe et où l'on jouit de ce qu'on appelle la belle saison. La côte Malabar, au contraire, éprouve alors des pluies abondantes, et de tems en

Moussons.

tems des coups de vents ; c'est ce qu'on appelle hivernage ; les courans descendent au sud sur la côte de Malabar, et portent au nord sur l'autre côte. Six mois après, les vents passent au nord-est, et les Gates produisant le même effet de l'autre côté, font pareillement refluer sur la côte de Coromandel les pluies et les orages qu'elles arrêtent, pendant que la côte de Malabar jouit à son tour de la belle saison ; les courans descendent alors au sud sur la première, et remontent au nord sur celle-ci.

Départ de Cochin.

Au moyen de ces saisons invariables, les plus mauvais vaisseaux, profitant des vents et des courans, accomplissent facilement leurs trajets.

Je ne trouvai point à Cochin un prix satisfaisant de mon riz, et j'allais me mettre en route pour remonter jusqu'à Surate, lorsqu'un capitaine arrivant m'assura que la disette était passée sur cette côte, mais qu'elle se

faisait vivement sentir en Arabie, où l'on demandait des grains, sur-tout à Moka, où la famine, disait-il, était extrême; ainsi, je ne pouvais mieux faire que de partir pour cet endroit, où je ferais sans contredit un excellent voyage. J'ai su depuis que ce qu'il m'avait dit n'était que pour m'écarter de la concurrence, attendu qu'il allait lui-même acheter une cargaison de riz pour la porter à Surate; j'ajoutai foi à son rapport, et je partis incontinent pour Moka.

Au bout de vingt-huit jours, je vis le détroit de Babel-Mandel, que je franchis à sept heures du soir; j'entrai dans la Mer-Rouge, et le lendemain, je mouillai à Moka, éloigné de treize lieues du détroit. Mer Rouge.

On navigue avec toute sûreté depuis ce détroit, le long de la côte, jusqu'à Moka : il y a mouillage par-tout, mais l'arrivée à cette ville est assez dangereuse; en approchant de la rade, il

faut gouverner avec précaution et sonder exactement. On ne doit pas venir plus près que treize brasses, à cause des bancs de sable qui la défendent. On laissera courir ainsi au nord jusqu'à ce qu'on découvre la façade de la ville de ce côté, ou le minaret de la grande mosquée à l'est-sud-est du compas. Alors on peut cingler en toute sûreté pour le mouillage où l'on jette l'ancre, entre six et sept brasses fond de sable. Le fort du nord est depuis le nord-est quart est, au nord-est quart nord, à-peu-près demi-portée de canon de 12. Il y a une autre passe près le fort du sud, fréquentée par les petits vaisseaux; mais je ne la conseille pas, à moins de la connaître parfaitement bien : on mouillera la forte ancre au sud, rapport aux brises de cette partie qui sont d'une violence extrême. La mer seule est belle dans ces coups de vents, parce qu'elle est contenue par les sables et les rescifs qui forment

l'abri de la rade ; mais quoique le soleil soit ardent, le ciel porte toute l'empreinte d'un ouragan.

Quand la mousson est déterminée, ce qui arrive dans les derniers jours de novembre, jusqu'en juin, le vent souffle du sud au sud-sud-est, il se charge en chemin de toutes les vapeurs qui s'exhalent de l'abyssinie dont il enlève même le sable : en conséquence, l'air paraît enflammé, le ciel est rouge, à peine voit-on à une lieue, et le sable brûlant qui vole, suffit pour griller les plantes. Il est d'usage à Moka de cultiver beaucoup de basilics, dont on orne les appartemens et les fenêtres. Il faut les enlever aussitôt que ces brises commencent, sinon ils sont tués tout aussitôt, non-seulement par le sable brûlant qui les dévore, mais par le vent lui-même qui est quelquefois d'une chaleur insupportable. Toutes communications avec la rade sont alors interrompues.

Une nuaison de vent de sud dure ordinairement tout un quartier, et quelquefois deux ; mais assez communément, vers les nouvelles et pleines lunes, elle est suivie de trois jours de vent de nord, qui rafraîchit l'air et rétablit l'atmosphère.

Moka. La rade de Moka est circulaire, elle forme un secteur dont la corde est le mouillage : les deux extrémités de cette corde sont défendues par deux forts dont je parlerai. Les petits vaisseaux du pays mouillent très-près de terre, à portée d'une assez belle jetée qu'on a faite pour faciliter le débarquement. L'entrée et la sortie de la mer Rouge sont soumises à deux époques qui déterminent les deux saisons ; ces moussons ne sont plus comme dans l'Inde, subordonnées aux équinoxes. Les derniers jours de novembre ou les premiers jours de décembre amènent la mousson du sud ; et, dès ce moment, les courans entrent au

détroit de Babel-Mandel avec une force prodigieuse, jusques vers les premiers jours de juin ; alors les vents soufflent du nord au nord-nord-ouest, et les courans prennent leur direction vers le sud (1). Pendant la mousson du sud, les vaisseaux qui arrivent à Moka ne peuvent pas gagner la rade à cause de la force du vent, il faut qu'ils aillent mouiller dans une baie voisine, d'où ils redescendent lorsque la brise du nord se fait sentir dans les intervalles de l'autre. Pendant cette mousson, on est emprisonné dans la mer Rouge, et aucuns vaisseaux ne parviendraient à surmonter la force du vent et du courant.

---

(1) D'Après de Manevilette en dit autant. Voyez le Neptune oriental. Cet ouvrage est le résultat des observations des meilleurs navigateurs, on doit y ajouter foi sans égard au témoignage de quelques voyageurs modernes.

Pendant que ces vents règnent ainsi dans la mer Rouge, ils varient dans le golfe en-

Les pélerins qui accourent à la Mecque de toutes les parties de l'Inde et du Bengale, profitent de cette saison. On en voit arriver des vaisseaux chargés ; le commerce, l'intérêt et le desir du pillage sont souvent plus que la dévotion l'objet de leur voyage. Rien n'égale le désordre qu'ils entraînent avec eux dans les caravanserais, et ailleurs. Aussi se presse-t-on de leur fournir ce qui leur est nécessaire, et de les faire partir pour Gedda, d'où ils se rendent à la Mecque.

Un malheureux capitaine anglais fut leur victime à l'époque où je me trouvais à Moka. Plusieurs de ces

---

dehors du détroit, c'est-à-dire que, règle générale, ils y soufflent de l'est depuis novembre jusqu'en juin, et de l'ouest les autres six mois : ainsi depuis novembre jusqu'en juin, le vent souffle de l'est dans le golfe, et du sud-sud-est dans la mer Rouge. Les autres six mois il souffle de ouest dans le golfe, et nord-nord-ouest dans la mer Rouge.

coquins manquèrent leur vaisseau en retour, soit volontairement, soit que le capitaine maure ou sarangue ne voulut plus s'en charger, soit enfin qu'ils eussent déja médité l'attentat horrible dont ils se rendirent coupables : ils vinrent au nombre de vingt, demander passage pour le Bengale au capitaine Nun, qui commandait un vaisseau de l'espèce nommée *grab*. Il retournait à Calcuta après un voyage assez lucratif, et ne demanda pas mieux que de rendre service à des gens auxquels il ne soupçonnait aucuns mauvais desseins. Ils furent bientôt d'accord sur le prix ; quant aux vivres ce fut une affaire facile à arranger, tous ses matelots étant Lascars, par conséquent Mulsulmans ; la nourriture pouvait être la même que pour les passagers. On partit, et l'on franchit le détroit. Aussitôt qu'on eut doublé Soccotora, ces brigands exécutèrent leur complot, ils se jetèrent à l'impro-

Assassinat du capitaine Nun.

viste sur les cinq ou six Européens qui formaient l'état-major, et les égorgèrent, à commencer par le capitaine. Quelques Lascars qui voulurent s'opposer à leur furie, furent massacrés, les autres montèrent dans les hunes et là ils se mirent en défense. On capitula, et on leur promit la vie sauve, s'ils voulaient descendre et continuer à guider le vaisseau, n'importe à quelle terre. Ils acceptèrent, et la tranquillité parut rétablie pendant quelques jours ; comme ils erraient à l'aventure sans savoir où gouverner, ils n'abordèrent nulle part. Les assassins croyant y voir de la supercherie, tombèrent de nouveau sur eux ; mais comme ils avaient eu le tems de se tenir sur leurs gardes, ils se défendirent et mêlèrent leur sang à celui de leurs meurtriers. Enfin après un combat, mortel à cinq ou six hommes des deux côtés, on fit encore une suspension d'armes et les Lascars reprirent la conduite du vais-

seau. Le lendemain de cette affaire, ils virent les Maldives : les brigands offrirent alors aux autres de leur donner les bateaux avec lesquels ils gagneraient la terre comme ils pourraient. La proposition fut acceptée. En conséquence, les Lascars abandonnèrent le vaisseau, dont on n'a jamais entendu parler depuis.

Quant à eux, ils débarquèrent sur la première île où ils purent aborder, de là on les fit passer à l'île du roi. Ce prince les reçut avec humanité et leur fit donner à ses frais un passage pour la côte de Malabar ; ils abordèrent à Mangalore, où ils eurent le bon esprit de se dire Lascars français. En conséquence, les officiers de Tipou les reçurent bien et les firent passer à Mahé d'où ils se rendirent chez eux. Cette cruelle aventure fut consignée dans les papiers publics : on chercha, mais en vain, à retrouver le vaisseau et les pirates, on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus.

Bateaux. Excepté quelques vaisseaux maures et un ou deux du Bengale qui viennent tous les ans jusqu'à Jedda, la navigation de la mer Rouge se fait sur des bâtimens qu'ils nomment daous. Ce sont des bateaux ouverts sans le plus léger abri, il suffirait d'une grosse lame pour les remplir et les faire couler ; mais ils ne s'y exposent pas, et ne s'éloignent jamais des côtes, assez souvent même ils font leur trajet entre la terre et le banc de recifs qui en défend l'approche et au travers duquel il y a des passages qu'ils connaissent. Ces bateaux sont d'une très-belle forme et susceptibles d'être perfectionnés. Ils naviguent avec une seule voile carrée, et malgré que leur mât soit mal placé, mal proportionné, et la voile souvent de paille, ils naviguent très-bien et marchent supérieurement.

Le service du port de Moka se fait avec deux grands bateaux très-lourds, pointus des deux bouts, et dont je n'ai

pu reconnaître la construction : l'assemblage de leur membrure m'a bien semblé européen, mais leur formé m'a paru si étrange que je ne sais comment les juger. Ils naviguent avec un mât et une voile de paille très-lourde, ce sont des laizes de deux pieds de largeur sur cinq ou six pieds de long, cousues ensemble. A l'aide de cette voile qu'ils peuvent à peine hisser et manier, ils font très-rapidement le service de la rade; mais comme il faut qu'ils l'amènent pour la changer toutes les fois qu'ils virent de bord, ils tombent tellement sous le vent lorsque le tems est fort, qu'ils ne peuvent entrer à Moka et vont se mettre à l'abri dans la baie voisine, d'où ils viennent à la jetée le lendemain matin.

Moka est situé à l'extrémité des États de l'imam de Senaan, dans l'Yemen, Moka.

Nota. La latitude du cap Babelmandel a été fixée par un relèvement ensuite d'une observation

sur une petite baie formée par une île de sable vers le sud, et par une pointe de rochers vers le nord. Les Arabes ont bâti un fort sur chacune des pointes qui ferment la rade : ce sont de mauvaises espèces de redoutes circulaires dont les fondemens sont de grosses pierres de granit : les embrâsures sont pareillement de grosses pierres ou de gros coraux. Mais quoi-

---

faite à midi entre lui et le cap Saint-Antoine, à 12d 43′ nord. — Observation de d'Après, 12d 45′. — Observation de Bruce, 12d 39′ 20″.

Latitude de Moka, 13d 24′. — par d'Après, 13d 22′. — par Niebhur, 13d 19′.

Won nord-ouest. A Moka, 12d 45′. — par d'Après, 13d.... — par Niebhur, 12d 20′.

Won nord-ouest. Au détroit, 12d 54′. — par d'Après, 12d 40′.

Les marées sont de 12 heures. —— *Suivant Niebhur*, 11 heures.

La mer Marne 4 pieds. —— *Suivant Niebhur*, 3 pieds 6 pouces.

Longitude observée à Moka, 43d 7″ à l'est de Paris.

que ces ouvertures soient passablement larges, elles n'ont guères que deux pieds de hauteur. Le tout est surmonté d'un édifice bâti en briques sans aucun ouvrage intérieur ; cela ressemble à une croûte de pâté qui surmonte l'artillerie, il n'y a pas même une poutre pour en assurer la solidité. La muraille n'a qu'une brique d'épaisseur; aussi, souvent le vent, la pluie ou l'explosion du canon suffisent-ils pour faire crouler ce gachis sur ceux qui s'y renferment.

Ces batteries qu'un coup de canon pulvériserait, sont décorées d'un mât de pavillon sur lequel on arbore le vendredi, l'étendard de Mahomet : c'est un pavillon rouge, ayant au milieu une épée blanche à deux tranchans. Cette épée est on ne peut plus mal dessinée ; la poignée est trop courte, et les deux lames si mal proportionnées, qu'on ne saurait imaginer que ce soit une épée : cela ressemble parfaitement à un pantalon.

La ville est circulaire, elle a six portes dont une s'appelle la porte Sacrée, les étrangers ne peuvent y passer, et si quelqu'un voulait braver cette défense, il s'exposerait à des violences de la part des Bédouins qui campent toujours en-dehors, et qui pourraient faire payer cette témérité d'un coup de poignard.

La ville n'a ni fossé, ni aucune défense extérieure. Le pied de la muraille est abordable par-tout. Les fondemens et la première assise sont bâtis de grosses pierres, jusqu'à-peu-près quatre, et en certains endroits seulement trois, pieds de hauteur. Ces pierres sont mêlées de gros corail, ce qui annonce que les matériaux manquaient quand on a bâti la ville, et qu'on a fait usage de tout ce qu'on a trouvé. Cette assise est surmontée d'une maçonnerie de quatre pieds d'épaisseur en briques, et de quinze ou dix huit pieds de hauteur. Sur le sommet on a pratiqué un

parapet de l'épaisseur d'une brique, avec des trous pour passer le bout d'un fusil, et permettre de tirer au travers. Ainsi le terre-plein du rempart peut avoir trois pieds et demi de large sur une hauteur de neuf à douze, parapet déduit, et le tout est si peu solide, qu'à chaque forte pluie il en croule quelque partie dans le tour de la ville. Cette faible muraille est soutenue toutes les deux cents toises par de grosses tours semblables aux forts dont j'ai déja parlé, et tout aussi défectueuses. Celles qui flanquent la porte Sacrée, sont les seules qui vaillent quelque chose ; elles sont assez solides et couvertes, il y a même des logemens pratiqués dedans ; et ce sont les seules qui ne seraient peut-être pas renversées par le premier coup de canon.

En voyant de pareilles fortifications, on conçoit facilement ce qu'on se refuse à croire en Europe, c'est que l'assaut d'une place se donne avec la cavalerie.

Trois ou quatre coups de canon suffisent pour faire une énorme brèche, et les autres coups ne servent que pour l'unir et la rendre praticable pour les chevaux ; alors on part au galop, et dans un instant la ville est prise : telle est leur méthode d'attaque, ils n'en connaissent point d'autre. Leur artillerie est aussi en arrière que leur génie militaire. Ce sont des canons de fer montés sur des affûts marins, qu'ils transportent avec beaucoup de peine d'un lieu à un autre. J'ai été vivement sollicité d'entrer au service de l'imam pour diriger cette partie, et j'aurais accepté pour un certain tems, sans la fatale condition du turban, sur laquelle on n'a pas voulu passer, et que je n'ai jamais pu envisager sans horreur.

Aden. La plupart des matériaux qui entrent dans la construction de Moka, viennent d'Aden, ville jadis opulente, située en dehors du détroit, dans la plus belle baie du monde. Sa position

est si admirable, qu'Alexandre voulait, dit-on, en faire le centre du commerce qu'il se proposait d'établir avec l'Inde. L'imam de Senaan voulant attirer les vaisseaux dans ses états, jeta les yeux sur la petite baie de Moka, et lui accorda tant de privilèges et d'encouragement, qu'au mépris du port le plus magnifique, sans égard à l'impossibilité de sortir du détroit à contre-mousson ; malgré tous les désavantages d'un côté, et tous les avantages de l'autre, Aden fut abandonné, et tout le commerce se porta vers la nouvelle ville ; l'autre devint en peu de tems déserte, et bientôt n'offrit plus que des ruines. Moka en profita, et encore aujourd'hui on y transporte journellement des pierres et d'autres matériaux dont on dépouille Aden, où l'on trouve à peine maintenant des vestiges qui puissent indiquer son ancienne étendue. On distingue encore du large quelques tourelles et une muraille

sur la montagne, au pied de laquelle est l'entrée de la baie, mais la ville n'existe plus : monument bien étonnant de l'inconstance de la fortune, qui a transplanté dans un trou, au milieu d'une plaine aride, dans laquelle on ne trouve que de l'eau saumâtre, une prospérité que n'a pu conserver une ville admirablement située, et qui, à tous les avantages propres à la navigation, réunissait ceux d'un sol fertile, au milieu de montagnes dont les vallées riantes contribuaient au charme et à la salubrité de ce séjour. Une des raisons qui ont le plus contribué à transporter le commerce à Moka, c'est que le marché des cafés étant sur le territoire de l'imam de Senaan, il a voulu qu'ils s'embarquassent dans ses états. Pour ce faire, il les taxa si exorbitamment, lorsqu'ils se rendaient par terre à Aden, qu'on prit bientôt le parti de gagner les droits, en les embarquant à Moka.

Après la porte Sacrée, on trouve vers le nord de la ville, celle nommée *Babel mamoudy*. C'est par elle que le consul français doit faire son entrée à cheval, s'il le veut, et sans être forcé de mettre pied à terre devant la maison du gouverneur, prérogative qui n'est pas mince en ce pays. C'est en-dehors de cette porte que l'on enterre les chrétiens qui y meurent. On y voit deux tombeaux avec une inscription annonçant aux voyageurs qu'ils ont été élevés à la mémoire de deux capitaines de vaisseaux du commerce en traite à Moka. Le reste de l'emplacement n'offre que les ruines de quelques piles de brique, vaguement éparses dans la campagne. C'est à raison de la situation de ce cimetière, que les enfans crient ordinairement *frengui Babel mamoudy*, ce qui signifie chrétiens au cimetière : vœu qu'ils expriment en courant après tous les étrangers, dans les rues. Cette haine est invétérée, et serait difficile à déraciner.

Tombeaux.

Reception d'un capitaine.

En descendant à terre, je fus reçu à la manière ordinaire : une députation des principaux douaniers, conduits par les courtiers français, vinrent au-devant de moi, et me conduisirent sous la porte *Bahar*, ou porte de la mer. L'*émir bahar* y était sur un divan, sur lequel il me fit place à côté de lui. Il se leva pour me recevoir, en mettant la main droite sur son cœur, ce qui est la salutation ordinaire. On nous parfuma d'abord avec de l'encens, du benjoin et de l'huile de rose, puis avec du bois d'aigle. C'est un bois précieux et très-rare ; il exhale en brûlant l'odeur la plus suave. Les Arabes et les Persans le recherchent avec passion, et le payent l'équivalent de l'or ; c'est-à-dire qu'un morceau mis dans une balance, se paye en remplissant d'or l'autre bassin, jusqu'à poids égal. On en coupe ou même on en rape un peu pour le brûler, et on a grand soin d'en recevoir la fumée

dans ses habits. Après cette cérémonie, l'émir fit servir du café, qu'il me fut impossible de boire. La plupart des Arabes ne font point griller et n'infusent point le noyau du café ; ils n'en prennent que la pulpe que nous rejetons, c'est-à-dire, la chair de la cerise qui recouvre le grain. Ils la font sécher et l'infusent légèrement comme du thé (1). Cette boisson est insipide et fade ; elle est, dit-on, rafraîchissante, et son goût est plus fin que celui du café que nous préparons ; pour moi je n'ai pas le palais assez délicat pour sentir tout le prix d'une pareille boisson qui ne me parut guères que de l'eau chaude. Je ne fus pas maître de déguiser la répugnance que je sentais à la boire, ce qui n'était pas propre à m'obtenir les bonnes grâces de l'émir, homme grave, très-civil, et qui me recevait avec beaucoup de cordialité. Je me fis excuser

(1) Niebhur en dit autant, page 49, édition de Copenhague.

par mon Banian, qui lui fit entendre raison. Aussitôt que cela fut fini, on me parfuma de nouveau, c'est-à-dire, que l'on me congédia, et mes courtiers me conduisirent chez le gouverneur, au milieu d'une foule prodigieuse, criant, chantant, hurlant et faisant un vacarme à rompre la tête. Pour faire honneur à mon entrée, le gouverneur avait, suivant l'usage, envoyé au-devant de moi deux chevaux richement caparaçonnés, et que l'on faisait caracoler ; la poussière qu'ils faisaient voler, celle qui s'élevait sous les pieds de la multitude qui m'environnait, le soleil ardent qui me brûlait, et le bruit des instrumens barbares dont on me régalait, tout cela réuni me fit paraître le trajet insupportable, quoiqu'il fût très-court et qu'il n'y eût que la place des douanes à traverser. Il est vrai que nous allions au petit pas. Rendu chez le gouverneur, on nous fit monter de petits escaliers bien étroits,

au haut desquels on me demanda mon épée ; je la refusai, et sans autre complimens je me mis en devoir de m'en retourner : mes courtiers me retinrent et l'on fut dire au gouverneur que je refusais d'obéir. Il ordonna de me laisser agir comme je l'entendrais. J'entrai dans la salle d'audience, on approcha de moi un grand fauteuil de bois, bien vermoulu, bien ancien, parfaitement ressemblant à ceux que l'on nous représente dans les anciens tableaux de chevalerie. On me plaça en face du gouverneur, et deux soldats armés de sabres et de rondaches, se tinrent à mes côtés. Le vieux gouverneur m'ayant salué à la façon des Arabes, en mettant la main sur son cœur, me fit signe du doigt de m'asseoir en me montrant le fauteuil. Comme je ne connaissais point son salut et que je ne pouvais juger quelle était son intention, je me mépris au signe qu'il me faisait, et je crus qu'il

me présentait la main : je la pris et la serrai très-cordialement, à sa très-grande surprise. Je m'aperçus bien d'un geste que firent les soldats, apparemment pour me réprimer; mais soit qu'un coup-d'œil de leur maître ou de tout autre les retînt, ils ne me touchèrent point. Je pris place, et les premiers complimens passés, il me fit demander pourquoi j'avais refusé de remettre mon épée. Je lui fis répondre qu'étant militaire, un préjugé établi chez nous me défendait de la rendre sans combat, et qu'il nous paraissait aussi humiliant de rendre nos armes, qu'à lui de remettre son turban si quelqu'un avait l'insolence de le lui demander. Il rit beaucoup de la comparaison, et fit un signe auquel les soldats se retirèrent; il me fit parfumer de nouveau, et m'offrit du café. Mon banian lui ayant dit que j'avais trouvé mauvais celui de l'émir, il envoya au quartier des femmes chercher un plau dont il

fallut goûter pour ne pas le désobliger, et je m'en sus ensuite bon gré, car je le trouvai délicieux : il en fut enchanté, et si j'avais voulu le croire, j'aurais mangé jusqu'à satiété. Je lui témoignai ma reconnaissance d'un pareil accueil, et lui demandai sa protection et son indulgence, si comme étranger, il m'arrivait quelquefois de manquer aux usages que je ne connoissais pas, ajoutant que ce serait toujours involontairement que je lui donnerais sujet de plainte. Il me répondit fort obligeamment, que je pouvais compter sur lui, et qu'il me donnerait avec plaisir des marques de son amitié. En même tems il m'engagea à me promener à son jardin, les vendredis sur-tout; il me dit que j'y serais plus libre, parce que c'était jour de mosquée, et qu'il serait en ville : qu'au surplus j'eusse à me faire annoncer, et qu'il me priait de n'y pas entrer quand on me dirait qu'il y aurait quelques-unes de ses femmes. A cela près,

je pouvais me baigner et m'y faire servir, et ce serait, ajouta-t-il, lui faire plaisir que d'en user ainsi. Cet aimable homme ne fut pas long-tems gouverneur, ainsi que je le dirai ensuite ; mais quand il fut redescendu à l'état de particulier, je continuai à cultiver son amitié. Il était Saïd, c'est-à-dire de la tribu de Mahomet, en conséquence, il conserva toujours le turban verd et continua à jouir d'une grande considération.

La maison du gouverneur est un vaste bâtiment carré percé de petites fenêtres; il donne sur une place qui sert aux exercices de la cavalerie. Son sérail est au premier étage ; pour lui, il habite le second, à cause de la fraîcheur : sa distribution intérieure est semblable à celle des autres maisons.

Tout auprès dans un coin de la place, est un grand caravanserai qui ne se remplit que lors des pélérinages de la Mecque. C'est un vaste bâtiment carré, renfermant une cour au milieu

avec une fontaine pour les ablutions que la loi de Mahomet prescrit. L'intérieur n'est qu'un appentis qui règne tout autour de la cour, sans portes ni fenêtres, mais soutenu sur des colonnes. Il pleut rarement à Moka, et d'ailleurs cet appentis descend si bas, que la pluie pourrait difficilement chasser sur ceux qui y logent.

Tout ce vaste bâtiment n'a donc qu'une seule ouverture, c'est la porte. La place vis-à-vis de cet édifice est assez spacieuse pour y ranger les chameaux et les ânes des voyageurs qui logent au caravanserai pour une légère rétribution, dont l'objet est de payer seulement le balayeur. Caravanserai.

Je fus reconduit avec le même appareil jusqu'à la loge française, où M. de Moncrif, agent de la marine française, me débarrassa de tout ce cortège, en jetant par la fenêtre une couple de piastres en menue monnaie.

Au surplus je suis bien aise d'avertir

le lecteur que cette réception n'avait rien de particulier pour moi, elle est d'étiquette, et si j'en excepte la politesse délicate du gouverneur qui n'est pas commune, le reste est d'usage, tous les autres capitaines sont reçus de la même manière.

Usage au départ.

S'il y a une cérémonie attachée à l'arrivée, il y en a une pareillement affectée au départ; il est de forme de faire prévenir le gouverneur que l'on veut prendre congé. Il donne ordinairement rendez-vous un peu avant la troisième prière du soir, on n'est pas plutôt en sa présence, que deux hommes viennent affubler le visiteur d'une robe arabe rouge, dont on le revêt par-dessus ses habits, et qu'il emporte avec lui comme un témoignage de l'amitié, et un gage de l'hospitalité des Arabes. A mon départ, j'en reçus une d'un très-beau casimir, dont j'ai fait une robe-de-chambre pour ma traversée.

Il y a dans Moka deux loges euro-

péennes, une pour les Français et une pour les Anglais : chaque nation a le droit de porter son pavillon sur sa maison. La loge française est une maison très-mesquine dont les magasins seuls sont beaux ; mais la maison anglaise est magnifique, et peut recevoir facilement cinq ou six états-majors de vaisseau. La loge française au contraire ne peut être habitée que par le consul ; au moyen de quoi chaque capitaine cherche une maison à son gré, inconvénient dont on se ressentirait bien vivement, en cas d'une rixe avec le peuple, toujours disposé à quereller ; on couperait bien facilement toute communication entre les Français, et les prenant ensuite chacun séparément, on en viendrait aisément à bout. Les Anglais au contraire ont une maison qui pourrait soutenir un siège, et réunis ensemble, ils pourraient après s'y être long-tems défendus, se frayer un chemin jusqu'au bord de la mer, et s'embarquer malgré les efforts du peu-

Loges européennes.

ple et des soldats, car rien n'est si mal armé que ces gens-là ; il n'y a point de bataillon que vingt hommes bien déterminés ne renversassent, la baïonnette au bout du fusil.

Douane. Tout auprès du caravanserai se trouve la douane, c'est elle qui fait le principal revenu du prince. Le gouverneur est le premier maltotier du pays, il passe la moitié de sa journée dans un petit pavillon situé dans la douane auprès de la balance. De là il inspecte tout ce qui se pèse, écrit lui-même, et tient ses comptes, enregistre ses recettes, et les fait payer sans remise. La plus légère négligence peut être prise pour prévarication et lui coûter bien cher. Celui qui m'avait si bien reçu, perdit sa place et fut exorbitamment taxé par l'imam, pour avoir omis quelque chose dans une recette. Un autre Saïd que je fus voir en prison, et qui faisait profession d'aimer les Français, était aux fers aux pieds et

aux mains, pour avoir soustrait les droits d'un paquet de tabac qui pouvait peser six livres. Ce ne fut qu'à force d'argent qu'il sauva sa tête après un an de captivité.

Tous les officiers du gouvernement sont occupés du matin au soir, de tout ce qui concerne la douane : tout y est soumis, et tout paye au souverain un droit qui fait le plus clair de son revenu. Cette douane est un vaste enclos carré, avec un appentis tout autour, où chacun dépose ses marchandises jusqu'à ce qu'elles soient acquittées.

Mosquées.

On compte trois mosquées dans Moka, deux petites et une grande et belle, dont les minarets sont très-élevés. Les Arabes ne font point usage de cloches : des hommes placés sur une petite galerie qui environne le minaret, crient de toutes leurs forces, appelant les fidèles à la prière ; on les entend distinctement, sur-tout le soir, hurler du haut de ces tours,

d'une voix sépulcrale. Rien ne m'a paru plus triste, plus lugubre, plus sinistre, que cette manière d'avertir de se rendre aux cérémonies religieuses.

On va tous les jours à la mosquée, quoiqu'il soit permis aux Musulmans de prier chez eux, mais le vendredi est le jour de solennité, il est pour eux, ce qu'est le dimanche pour nous : le gouverneur en grande tenue, se rend le matin à la mosquée, à la tête de la cavalerie et de l'infanterie. Après avoir rempli les formalités du culte, il est reconduit chez lui par toute la garnison, l'infanterie se range d'un côté de la place, et la cavalerie exécute des courses. Le gouverneur en tête, commence au galop quelques promenades que les Arabes appellent manœuvres, après lesquelles on se range sur deux lignes, et on se charge en brandissant une grande lance ; leurs chevaux sont excessivement sur les hanches, ce qui leur donne la facilité de s'arrêter

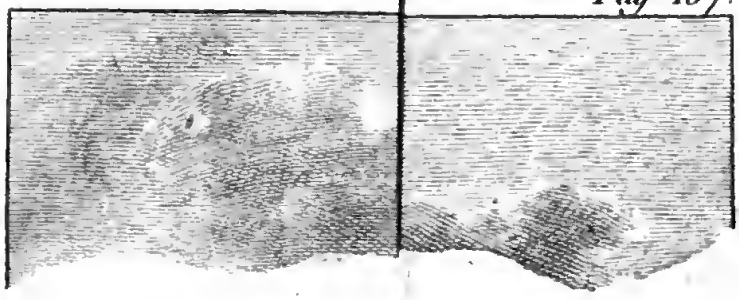
court sur les jarrêts, au moment où ils sont abandonnés.

Exercices militaires.

Pour les dompter à cet exercice, ils leur attachent les quatre jambes ensemble dans l'écurie, c'est-à-dire, que chaque pied de devant est attaché avec celui de derrière du même côté, à un intervalle d'à-peu-près un pied. Le cheval contracte, dans cette posture, l'habitude de se ramasser, et devient infiniment agréable à monter; ils sont d'ailleurs si vigoureux, que cela ne les retarde point du tout dans leur course. Il y a plusieurs espèces de chevaux Arabes. L'espèce de Mascatt est croisée avec la race de Perse, elle est svelte, très-légère et très-fine : celle de l'Yemen est originaire du pays, très-grosse et prodigieusement vigoureuse, la tête bien carrée, ainsi que la croupe, et l'encolure très-épaisse. Sa vigueur lui rend à la course ce qu'elle perd en légèreté.

Après ces deux charges, le gouver-

neur rompt une lance avec quelques-uns des principaux officiers, et puis chacun en fait autant partiellement. On se défie et l'on se poursuit : cet exercice demande beaucoup de dextérité. Le cavalier qui défie, lâche son cheval au galop, et fournit sa carrière terminée par la longueur de la place : celui qu'il a défié le poursuit et lui porte un coup de baguette sur le dos ; l'adresse de celui qui fuit, est de parer le coup avec une baguette semblable qu'il a en main. Comme chaque cavalier est suivi d'un ou deux écuyers, il leur remet sa lance et en reçoit un petit bâton long de cinq pieds à-peu-près, et qui tient lieu d'une espèce de javelot qu'ils lancent à l'ennemi. Si celui qui fuit pare le coup et fait tomber le bâton de son adversaire, il gagne la course ; mais le comble d'adresse à cette escrime, c'est de faire sauter le turban de son adversaire, ou bien de lui porter un coup de baguette



sur le dos, si à-plomb, qu'elle rejaillisse en arrière, et qu'il puisse la reprendre au vol. Cela est d'autant plus difficile, que la carrière étant fort courte, les chevaux étant abandonnés, la course ne dure pas une minute ; ainsi, il faut beaucoup de vivacité.

Les Arabes font usage de brides, comme les nôtres ou peu s'en faut. Leur mors est comme ceux que nous appelons à gorge de pigeon : ils ont la main très-dure, aussi leurs chevaux ont-ils toutes les barres cassées. Ils se servent de selles ; mais l'arçon en est infiniment plus élevé que les nôtres, et ils mettent tant de coussins et de tapis entre le cheval et la selle, que le cavalier est à six pouces au moins au-dessus de l'animal, ses talons peuvent à peine en toucher le flanc ; dans cette situation, ils ne peuvent approcher les aides qu'imparfaitement. Le genou leur est inutile pour se tenir. Les selles sont

Cavalerie.

garnies de trousquins devant et derrière, ce qui les place comme dans un bateau, d'où rien ne peut les ébranler. Ils se servent de housses comme les nôtres ; ils en ont de très-brillantes, bien brodées en or, à fond rouge, bleu et verd. Ils ont des étriers, mais point d'éperons ; leurs étriers ne ressemblent point aux nôtres, ce sont de grands sabots de cuivre dans lesquels ils mettent leurs pieds tout entiers. Comme ce sabot est plus grand que le pied, il en dépasse le talon, et c'est avec cette extrémité de sabot ou d'étrier qu'ils piquent leur cheval. Un coup du plat ne se fait que médiocrement sentir ; mais l'animal obéit vivement, et paraît souffrir lorsqu'on lui donne un coup de l'angle qui, d'ordinaire, est acéré et peut lui ouvrir le flanc.

Les chevaux ne sont point ferrés, et leur corne devient si dure, qu'elle ne s'émousse point ; rarement ont-ils besoin qu'on leur pare le pied.

L'équipement d'un cavalier consiste dans son cheval, deux écuyers, une lance de près de vingt pieds, très-mince, très-élastique et qui ne se jette point; deux javelots de cinq ou six pieds qui se lancent, une paire de pistolets, un sabre et une rondache; ces deux dernières parties de leur armure ne tiennent pas au cavalier, on les attache à la selle; leur arme favorite est le javelot. Tout cela est fourni par l'imam; car personne ne peut posséder de chevaux en propre dans tout le royaume. Le souverain seul en dispose, il n'en donne qu'à ceux qu'il juge dignes d'une pareille faveur, et il les leur retire à volonté. Tous les Arabes d'une naissance illustre servent dans la cavalerie, et reçoivent des chevaux qu'ils entretiennent à leurs frais et qu'ils montent quand ils le jugent à propos. Les officiers de la douane servent aussi dans ce corps, qui équivaut dans ce pays, Chevaux.

pour la considération à la noblesse en Europe. Les cavaliers sont fort respectés ; ils n'ont point d'uniforme, et chacun se vêtit comme il veut ; cela leur donne un coup-d'œil, assez disparate pour ceux qui sont habitués à la régularité de la tenue des troupes d'Europe. Ils montent à cheval avec leur robe et leurs grands pantalons, ressemblans à des juges. Rien au monde n'a l'air moins militaire ; et lorsqu'on les voit, on ne peut se figurer qu'un escadron pareil, malgré la bonté des chevaux, pût tenir devant dix cuirassiers ; quant aux combats particuliers, il est presque évident que, faute d'agilité et de talent, aucun de ces cavaliers ne pourrait faire coups égaux avec un hussard ; ce n'est pas que quelques-uns n'aient un certain talent pour manier un cheval, et ces animaux sont quelquefois assez souples. Un jeune Saïd, mon voisin, le frère de celui qui était aux fers en

prison, me fit voir un jour ce dont il était capable en équitation. Il ficha sa grande lance en terre, et sans la quitter de la main, il mit son cheval au petit galop dans une ligne circulaire, et sur les deux épaules, changeant la main en passant sous son bras droit sans cesser un moment de galoper et sans lâcher la lance.

Le peuple fournit des soldats à l'infanterie; rien n'est si chétif que cette troupe, elle n'a pas la plus légère notion de manœuvres militaires ; elle marche confusément, et se range péniblement en bataille sur trois de hauteur. L'habit de ces soldats est une chemise de toile à la mode du pays, et une draperie de gros drap brun. Leur commandant est armé d'une hache et les soldats d'un fusil à mèche, mais de la plus ancienne invention. La mèche se tient à la main droite, le soldat la pose de la main gauche dans le bassinet pour mettre le feu, de sorte qu'il ne peut ajus- Infanterie.

ter, et se grille ordinairement la main ou la moustache. Leur paye fournit à peine à leur subsistance ; elle leur est fort inexactement remise ; et pour peu que quelque riche personnage donne sujet de plainte au souverain, il le leur abandonne pour une somme quelconque, qu'il leur passe en compte pour arrérages dus ou à écheoir : ils aiment beaucoup cette manière d'être payé, parce que l'exécution leur étant remise, ils n'y perdent jamais, n'attendent pas une minute, se font justice par leurs mains, et se font donner plus que moins.

Cette soldatesque est fort indisciplinée, et se forme de la classe du peuple des villes, des montagnards et de quelques Bédouins ou Arabes du désert qui viennent s'enrôler quand ils ne peuvent subsister chez eux. Leur couleur est noire, et leurs cheveux lisses ou crépus, suivant que leur origine est arabe ou abyssine ; mais com-

munément ils sont lisses. Quant à la noblesse, elle est presque blanche : sa couleur cuivrée est si légère, que beaucoup de Saïds sont plus blancs que les Quarterons de nos colonies. Tous les enfans qui proviennent de leurs esclaves abyssines sont mêlés de caractères africains ; mais ceux qui proviennent de leurs mariages avec des femmes de leur sang, en perpétuent la beauté, et conservent tous les caractères asiatiques. Ils peuplent leurs sérails de filles d'Abyssinie qui leur arrivent quelquefois par cargaison. J'en ai vu de magnifiques, leur couleur est bien noire, mais rien n'est aussi séduisant que leurs formes ; et leurs mouvemens sont pleins de grâces. Une de ces esclaves me frappa un jour tellement à la descente de son daou, que je fis proposer au marchand de l'acheter : elle leva un mauvais morceau de toile bleue bien sale qui lui servait de voile ; et me laissa voir une figure charmante,

Esclaves abyssines.

j'en demandai le prix ; mais le marchand voyant que c'était un chrétien qui voulait en faire emplète, répondit qu'il avait cru que le banian parlait pour un Musulman, et refusa de traiter avec moi.

Indépendamment des femmes, les Abyssins leur envoient aussi des bestiaux, entre autres des moutons de race africaine à grosse queue plate et à poil long, absolument pareils à ceux que l'on voit au cap de Bonne-Espérance.

Bédouins. Il vient beaucoup de Bédouins à Moka pour faire emplète des choses qui leur sont nécessaires. Ce sont des Arabes d'une tribu nomade qui erre dans les montagnes. Leur ajustement et leur figure ne préviennent pas en leur faveur ; ils sont assez communément hargneux, insolens, et pour un mot, répondraient d'un coup de poignard : d'autant plus dangereux, qu'ils ne rougiraient point de se mettre mille

contre un. Ils campent ordinairement en-dehors de la porte Sacrée, où leurs chameaux forment un embarras qui obstrue le passage : ils sont noirs, ont les cheveux noirs lisses ; ils sont grands et bien faits, mais leur air est farouche, ils sont toujours armés jusqu'aux dents, et très-querelleurs. J'en ai fait amener chez moi pour faire connaissance, je les ai bien traités pour m'attirer leur amitié, parce que j'avais le projet d'aller à Moza, petite ville située à quatre lieues dans les montagnes, et que voulant y aller seul à cheval et sans suite me promener tous les jours, j'étais exposé à en rencontrer souvent en grand nombre : presque tous refusaient ce que je leur faisais servir, les autres même en mangeant mon plau, ne déposaient point leur férocité ; un seul osa enfreindre le precepte, et boire de l'eau-de-vie : il me dit ensuite que sa tribu ne me ferait point de mal, et m'a tenu parole. J'ai depuis souvent passé au

milieu d'eux, et me suis arrêté à regarder leurs chameaux, sans qu'ils m'aient jamais témoigné ni plaisir, ni peine.

Moka. Moka est mal percé, les rues sont très-bien calculées pour le pays, mais un Européen les trouve laides; les maisons sont hautes, et pour donner de l'ombre dans les rues, il a bien fallu les faire étroites. Cette disposition qui semble s'opposer à la circulation de l'air, ne leur ôte cependant rien de leur fraîcheur; on les arrose souvent pendant la chaleur, il n'y en a pas une dans laquelle une charrette pût passer; c'est tout ce que peuvent faire les chameaux chargés.

Bazar. Le milieu de la ville est occupé par le bazar, dont une moitié est couverte, et reçoit le jour par des ouvertures pratiquées de distance en distance dans le toît; c'est un vrai labyrinte où je me suis perdu vingt fois. C'est dans cette partie de l'édifice que se tient le mar-

ché des marchandises sèches, comme toiles, soies, verroterie, faïance, etc. A une de ses extrémités se trouve la rue qui conduit à la porte Sacrée; elle renferme le marché des grains, des fruits secs, des huiles, graisses, etc. L'odeur en est horrible. Les Arabes font un grand usage de l'*assa fœtida*, ou pet au diable : le bazar en étoit toujours plein, l'infection qui s'en exhalait jointe à l'odeur nauséabonde de l'huile, m'était insupportable, et lorsque mes affaires me forcaient à passer de ce côté, je fuyais au plus vîte cet air empesté, son odeur me poursuivait par-tout ; j'accourais brûler de l'encens chez moi, j'en recevais la fumée dans mes habits, pour chasser toutes les émanations de cet assa fœtida, dont je ne peux tracer le nom, sans être tenté de recourir encore aux parfums.

La population de Moka est considérable, je l'estime de dix-huit mille ames, sans compter le camp des Juifs, qui

joint la ville du côté du sud. Les maisons sont toutes de briques, les ouvertures sont extrêmement petites, excepté la jalousie de chaque étage : c'est un balcon fermé de tous côtés, dans lequel on ménage de petites lucarnes. De loin elles ressemblent parfaitement aux jalousies espagnoles, et au premier abord, Moka a l'air d'une ville d'Espagne.

Maisons. Toutes les maisons sont couvertes en argamasse ; on y bâtit un petit appentis nommé pandal, on le couvre de nattes, à cause de la rosée, abondante dans ce pays comme dans tous ceux où la pluie est rare : on y passe le soir, et souvent la nuit : pour moi je ne pouvais coucher ailleurs, non-seulement parce que la chaleur étoit trop forte, mais encore à cause des chats; cette ville est leur patrimoine, rien n'est si vorace, si pillard que ces animaux; on est forcé de laisser les fenêtres ouvertes la nuit pour recevoir la fraîcheur de l'air,

cet inconvénient leur donne la facilité d'entrer et de fureter par-tout ; ils se battent, miaulent, font un tapage qui empêche de fermer l'œil, et loin de fuir, ils se regimbent quand on les chasse. J'en tuais ou faisais tuer assez régulièrement une demi-douzaine par vingt-quatre heures, mais c'était l'hydre de Lerne, plus j'en abattais, et plus il en repoussait. Enfin, je leur cédai la place, et fus dormir sur la maison où ils me permirent de reposer.

Il s'en faut bien que les maisons des Arabes soient aussi commodes que les nôtres, les meubles les plus utiles y sont de la dernière grossièreté, leurs serrures, sur-tout, sont de vrais chef-d'œuvres d'ignorance ; caisse, ressorts, pêne, clef, tout est de bois, et pèse au moins vingt livres, encore ne remplissent-elles pas le but auquel elles sont destinées, car on les ouvre facilement avec toute autre clef que la leur, et souvent celles qui sont faites pour

elles ne peuvent pas les ouvrir. La distribution des maisons est presque la même par-tout. L'escalier aboutit à une grande antichambre, commune à tout l'étage ; tous les appartemens sont rangés autour de celui-là : on n'est pas dans l'usage de paver, ni de plancher. Les poûtres très-légères, de bois de palmier, sont recouvertes d'un peu de paille, et par-dessus de chaux : tout cela est fort peu solide, et jamais de niveau. Il est rare que les quatre pieds d'une table portent bien. La salle où l'on reçoit est revêtue d'un tapis de paille, le tour de la chambre est garni de matelas, au-dessus desquels on empile une quantité de carreaux pour s'asseoir ou se coucher à volonté, et en avant, on place des tapis de pied de Perse, si on veut y mettre le prix. Au-dessus de la tête tout autour de l'appartement, règnent un ou plusieurs rayons, sur lesquels on entasse des porcelaines autant qu'on peut

s'en procurer ; c'est-là le luxe du pays. On ne connaît ni glaces, ni meubles précieux ; de la porcelaine, voilà le *nec plus ultrà* de tous les ornemens possibles. Au milieu de l'appartement s'élève une espèce de jardin en amphithéâtre, le milieu est occupé par un houcca garni de plusieurs tuyaux à l'usage de la société, il est entouré de pots de fleurs, et sur-tout de basilic dont on fait grand cas.

Le suprême bonheur pour un Arabe, est d'être dans un courant d'air, nonchalamment couché sur une pile de carreaux, humant la fumée des parfums qu'on brûle à côté de lui, et fumant son houcca sans penser à rien, digérant sans souci, sans soin, et bien persuadé que le lendemain il recommencera et se livrera à la même indolence. Le premier étage d'une maison est ordinairement occupé par les femmes, on les voit rarement, elles ont une petite cour intérieure sur laquelle donnent leurs jalousies.

Mœurs et sérail.

Un de nos amis, peu riche, de race montagnarde, par conséquent très-noir, nous invita un jour à l'aller voir; nous acceptâmes. Il nous introduisit dans un appartement tel que je viens de le décrire. J'étais fort curieux de voir son sérail, et je le lui demandai, mais inutilement; jamais il ne voulut permettre que nous y entrassions. Enfin, voyant que j'insistais, il allégua des motifs de religion qui me fermèrent la bouche; mais à force d'instances, j'obtins qu'il ferait venir ses femmes pour prendre le sorbet avec nous. Il en vint trois, voilées, l'une desquelles était sa sœur : nous parlions portugais, et nous nous livrions à la plus grande gaîté. Dès que ses femmes entrèrent, il nous recommanda d'être plus sérieux. On servit du sorbet : je m'attendais qu'elles allaient se dévoiler, mais point du tout, elles reçurent leurs tasses avec un salam, et burent sous le voile. Leurs mains très-noires ne me don-

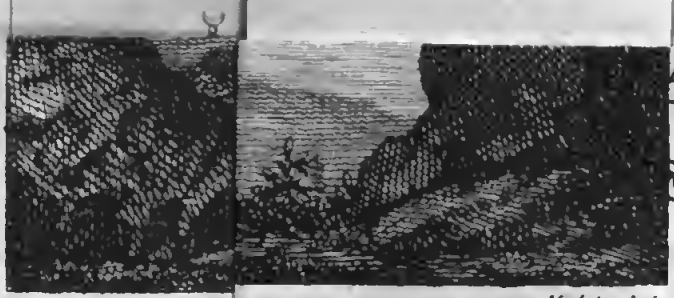
naient que médiocrement envie de voir leur figure, d'ailleurs je ne voyais rien d'engageant dans leurs formes; cependant en vrai Français, je crus qu'il était de la civilité de leur montrer le desir de les voir et de les admirer: notre ami ne voulut jamais consentir que pour sa sœur, en nous recommandant la plus grande circonspection, ce que nous lui promîmes. En conséquence il lui ordonna de lever son voile: elle eut l'air d'hésiter, mais une itérative la détermina. Elle laissa tomber un ourgandi qu'elle avait sur la tête, et nous fit voir une assez jolie figure de négresse, de très-beaux yeux, des formes très-grasses, et une peau très-fine: elle paraissait souffrir de se voir devant deux chrétiens; elle restait dans un embarras difficile à exprimer, baissant les yeux, et n'osant nous regarder; en un mot, elle semblait être en penitence. Son frère veillait tous ses mouvemens. Enfin, m'ayant proposé

une tasse de sorbet, je lui dis que je l'acceptais, pourvu que sa sœur me la présentât. Apparemment que cette proposition lui déplut, car il fit un signe auquel elle remit aussitôt son voile, et toutes trois disparurent plus vîte que l'éclair. Depuis ce jour, il ne voulut plus l'admettre en ma présence. Je me piquai, et fis tous mes efforts pour parvenir à la voir à son insçu. Il l'apprit, et me fit des reproches, qui me firent sentir non-seulement le risque que je courais, mais encore combien je reconnaissais mal son amitié. J'en rougis, et renonçai à des poursuites que l'honneur m'interdisait, et qu'un moment d'oubli de moi-même m'avait fait pousser trop loin.

Le costume des Arabes est bien connu, cependant tous les jours sur nos théâtres on confond le turban turc avec le leur. Celui-ci a sur le derrière un et deux pendants quelquefois comme les mîtres de nos évêques, ce qui le

Tom. 2e.

Pag. 174.



Dessiné d'après nature

Michel. Sculp.

APOLI

me.

distingue de celui des autres Musulmans : ces deux pendants ne sont autre chose que les deux bouts de l'étoffe qui le compose.

Leur robe est à-peu-près semblable à celle des bénédictins pour l'ampleur du corps et des manches. Ils portent dessous cette robe une casaque de soie qui recouvre une tunique de toile ou d'autre étoffe légère ; par-dessous tout cela, ils ont une pièce de toile ou de mousseline, ou d'autre étoffe à-peu-près semblable, qu'ils portent en guise de caleçon. La manière de la passer entre les jambes lui donne la forme à-peu-près d'un pantalon, c'est-à-dire qu'elle enveloppe assez bien la cuisse jusqu'aux genoux ; mais quand ils montent à cheval, elle remonte, et pour lors ils sont forcés de couvrir leur nudité avec leur robe. Leur ceinture est quelquefois très-grosse, comme ils n'ont point de poches, ils mettent tout autour de leurs reins.

Ils sont toujours armés d'un poignard. Cette arme est chez eux bien différente de celle de cette espèce que nous connoissons en Europe. La lame est courbe, large et plate, elle porte deux arêtes, qui se prolongeant des deux côtés au milieu de sa largeur, se réunissent à la pointe. La poignée est courte et échancrée dans le milieu, de manière que l'extrémité qui tient lieu de pommeau débordant la main quand elle saisit l'arme, l'empêche de glisser et l'assujétit. La forme entière de ce poignard est courbe, à-peu-près de la figure d'une parenthèse, de sorte que la blessure qu'il laisse, quoique très-large, est difficile à sonder, à cause de sa sinuosité. Les Arabes portent ordinairement le coup du haut en bas, ou de gauche à droite: dans le premier cas, ils dirigent la courbure en bas, et dans le second, la pointe en-dedans.

Costume. Tout ce costume est parfaitement

adapté au climat, rien n'est plus frais que ces vêtemens amples dans lesquels l'air circule librement, qui d'ailleurs laissent tout le jeu des articulations et ne gênent aucuns mouvemens.

Mahomet ayant chéri de prédilection le verd et le rouge, ces deux couleurs sont restées affectées aux Arabes de sa famille ou au moins de sa tribu. Ceux qui se regardent comme ses descendans, prennent le titre de saïd et sont très-respectés : il y en avait trois à Moka, deux desquels encoururent la disgrace de l'imam, l'un fut mis aux fers, l'autre perdit sa place de gouverneur ; car quelle que soit la considération dont ils jouissent parmi la nation, ils ne sont pas moins soumis que les autres aux volontés de leur souverain, qui les punit avec d'autant moins de ménagement lorsqu'ils lui en donnent sujet, que l'impunité ne manquerait pas de les enhardir et qu'ils pourraient

Saïd.

devenir dangereux. Ils jouissent d'un titre dont le préjugé ou le fanatisme peuvent faire une arme redoutable : il convient donc que leur souverain leur fasse sentir leur dépendance, pour leur ôter l'envie de se servir du nom de Mahomet, afin de secouer le joug. Leur marque distinctive est le turban verd, ils en sont excessivement jaloux. Ils portent le rouge très-rarement, ainsi que la robe. Le verd est leur couleur favorite, c'est celle par excellence : elle s'étend aussi aux grands officiers du royaume, mais pendant le tems seulement de leurs fonctions. Le gouverneur de Moka porte robe et turban verds, mais s'il n'est pas saïd, il ne peut le porter que pendant qu'il est en place. Du moment qu'il est révoqué, il quitte cette distinction, les saïds ne la quittent jamais. (1)

(1) Niebhur, page 10, n'est pas de mon avis sur le turban verd.

Les pélerins de la Mecque, frappés de la considération que l'on a en Arabie pour cette couleur, ne manquent pas de la rapporter chez eux pour se faire valoir ; ils disent que dans leur patrie tout Musulman qui a visité la Caba, peut s'en parer. En conséquence j'ai vu beaucoup de Maures dans l'Inde, décorés d'un turban qu'ils n'auraient pas osé porter, et qu'on ne leur aurait pas souffert en Yemen.

Les Arabes divisent comme nous, le tems en jours, mais les vingt-quatre heures commencent pour eux à six heures du soir ; quand nous leur vendons des montres, ils mettent l'aiguille sur midi au coucher du soleil, et comme nos chiffres ne sont point les leurs, le bouton de la montre leur sert de marque pour leur indiquer six heures ; en conséquence toutes les fois que l'aiguille est tournée vers ce point, ils comptent six au lieu de douze. Quant à la division de l'année, ils

Division du tems.

comptent par lunes, et sont fort exacts à annoncer quand elle est nouvelle. Ce jour il y a un prix pour celui qui la découvre le premier. Aussitôt qu'elle est aperçue, on tire un coup de canon, d'une des batteries de la ville, et tout le monde se livre à la joie. On va faire la prière, et ensuite on se réjouit en famille, c'est un jour de fête.

Juifs. A cinq cents pas vers le sud de Moka, les Juifs ont un camp où ils logent dans des huttes de paille. Il leur est défendu d'habiter la ville, mais ils sont libres dans leur camp qui souvent est très-bruyant, attendu que les Mahométans proscrivant les liqueurs fortes, les matelots ne peuvent trouver à boire que chez les Juifs qui leur vendent de mauvais arack de riz, ils sont assez nombreux, leur population peut s'élever de douze à quinze cents. Je n'en ai pas vu un seul qui ne fût absolument nègre, ils ont les cheveux lisses

et ressemblent parfaitement aux Parias de l'Inde.

Si les familles juives que nous avons en Europe, si quelques-unes de leurs femmes si célèbres par leurs beautés, ont la même origine que celles de Moka ; si fidelles au préjugé qui leur défend toute alliance avec des familles d'une religion différente, elles ont conservé des deux côtés une filiation directe juive sans mêlange, que doit-on conclure de leur prodigieuse différence, sinon que le climat seul peut l'avoir opérée. La couleur noire ne serait donc pas inhérente à la race, et ne serait qu'une modification que le soleil imprime ; mais je ne prétends pas apporter en preuve de ce systême un fait tel que la différence de leur couleur. Je sens que les premiers doivent s'être mêlés avec le sang d'Europe, et qu'il n'en est peut-être pas un qui pût prouver cinq cents ans de filiation juive sans mêlange. Quoi qu'il en soit,

es Juifs de Moka sont pauvres, opprimés, laids et sales. Telles petites maîtresses qui comptent un adorateur par coup-d'œil, dans les synagogues d'Amsterdam ou de Hambourg, seraient bien choquées du parallèle avec la plus séduisante des beautés de leur nation à Moka.

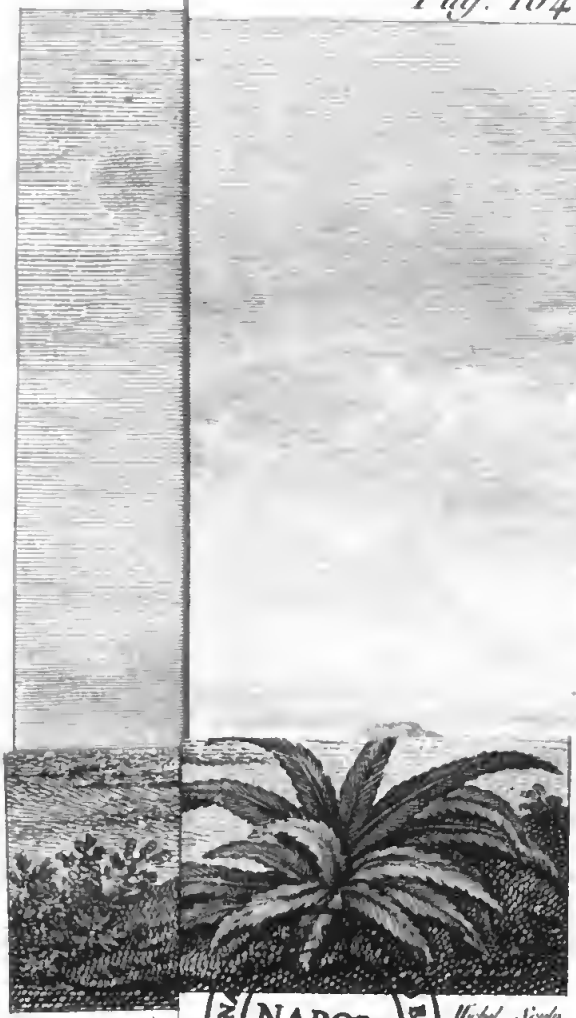
Indépendamment des Juifs, les Musulmans souffrent près d'eux, même dans la ville, une autre caste; ce sont les Banians. De toutes les religions, sectes, sociétés, ou caste, comme on voudra les nommer, celle qui sans contredit fait le plus d'honneur à l'humanité, c'est celle-là. Personne ne pratique comme eux toutes les vertus sociales. On sait qu'un de leurs principaux dogmes est d'aimer tout ce qui respire, de secourir tous les êtres qui souffrent, d'avoir horreur de l'effusion du sang, et de s'abstenir de toute nourriture qui a eu vie. Ils exécutent ce précepte avec toute la rigueur possible. Rien au monde ne pourrait les porter

Banians.

à manger autre chose que du lait, du beurre, du fromage, du riz, et des légumes ; ils prennent un soin particulier de tous les animaux. Moka abonde en chiens qui n'ont point de maîtres, ils habitent un endroit au sud de la ville, où ils sont par troupeaux, dormant les trois quarts du jour dans de petits trous qu'ils se creusent eux-mêmes. Je ne connais rien d'aussi laid d'aussi dégoutant que ces animaux. Plusieurs ont acquis une très-grande vieillesse, tous sont galeux, rogneux, pelés, hideux à voir, hargneux, et toujours affamés, aboyant, hurlant dès qu'il passe quelqu'un à leur portée, ils sont en horreur à tout le monde ; on ne souffre pas qu'ils entrent en ville, ils restent là, et pullulent au point que le nombre n'en diminue jamais. Les Banians en ont un soin particulier, ils cuisent de petits pains qu'ils leur portent à toutes les heures du jour. Il y en a toujours quelqu'un portant un

Chiens.

petit pot de cuivre plein d'eau, et un pain dans sa main, occupé à leur donner à manger. Ces bêtes les connaissent, et aussitôt qu'ils approchent, toute une nuée de chiens les environne; les plus pressés attrapent quelques morceaux de pain, les autres un peu d'eau, et ceux qui n'ont pu rien saisir, attendent un autre Banian qui ne tarde pas à paraître et à répéter la même cérémonie. Leur costume est une pagne ou une robe blanche et un turban rose, tous les animaux les connoissent au point que les pigeons leur sont quelquefois incommodes; aucun oiseau ne les fuit. Je ne les ai pas vus en saisir à la main, mais je les ai vus leur offrir à manger sur un buisson, et les oiseaux rôder à un pied tout au plus de leurs mains, attendant qu'ils leur lâchassent ce qu'ils tenaient. Je les ai vus jeter du riz à leurs pieds, et tous les oiseaux accourir pour le manger, comme les poules d'une basse cour. En un mot



Dessiné d'après

Michel. Sculp

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

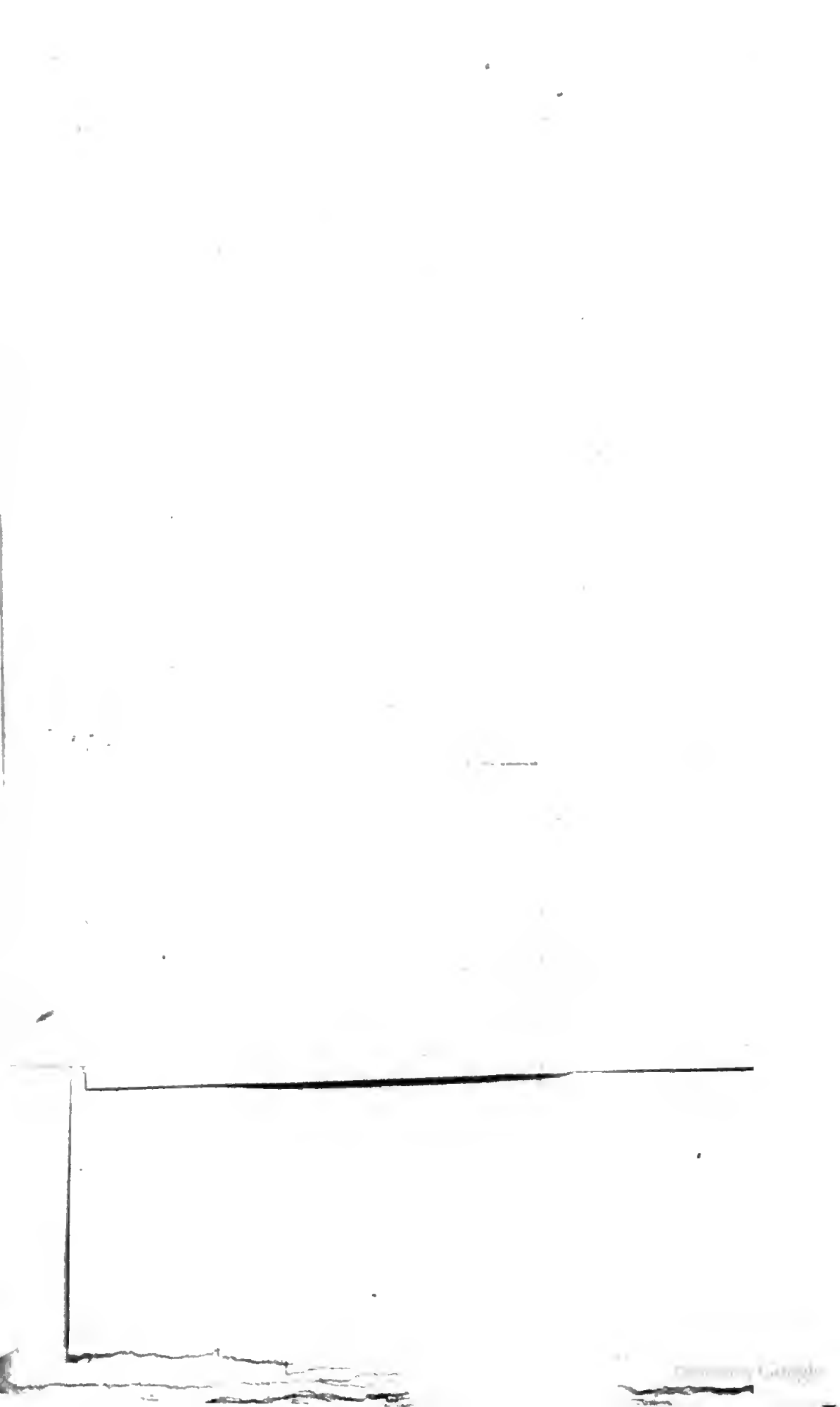
me.

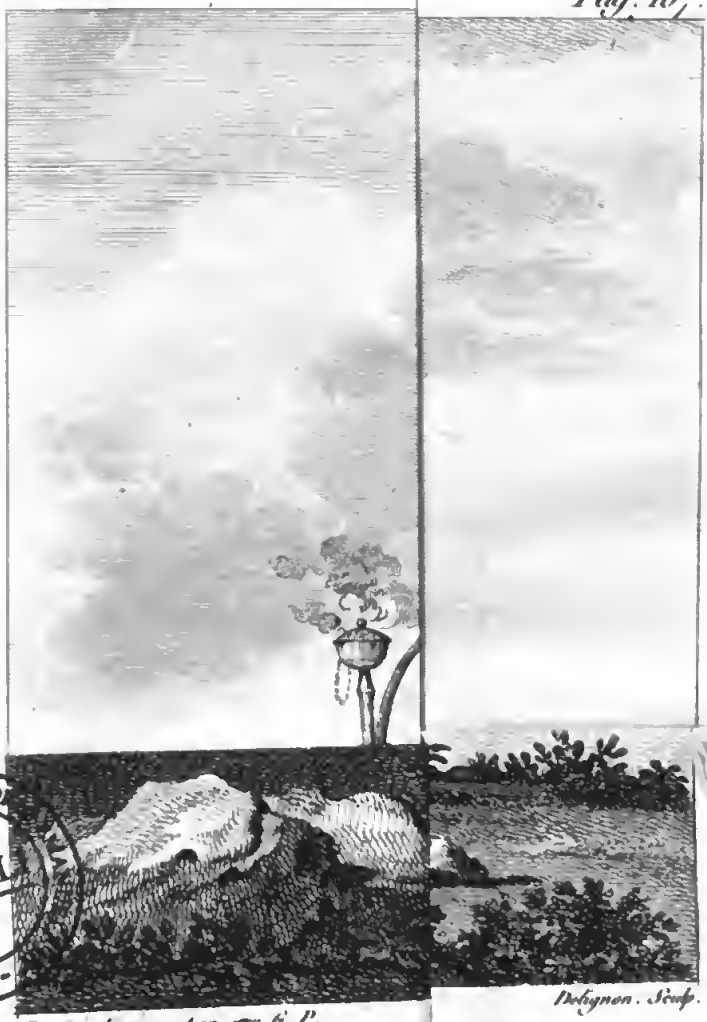
les animaux les plus timides se livrent à eux sans crainte, et la véritable manière de chasser avec bien du succès serait de se vêtir de l'habit d'un Banian; s'il était possible d'abuser à ce point de la confiance que la douceur de leurs mœurs leur a méritée.

Leur horreur pour tout ce qui est mort, ne peut se décrire; l'un d'eux nommé ramji, venait souvent me rendre compte, pendant le repas, des affaires qu'il avait faites pour moi. Lorsqu'un de mes jeunes gens voulait lui jouer pièce, il lui jetait, comme par mégarde un petit poisson grillé sur la main. Ce pauvre malheureux poussait des cris, et courait se laver avec un soin que sa répugnance seule pouvait égaler. Les mouches sont très-altérées dans tous les pays chauds, et souvent il s'en noyait dans les plats ou dans les verres. Ramji aurait volontiers passé une journée pour en rendre une à la vie. Quelqu'un s'avisa d'en mettre

une dans du sel, pour lui apprendre à leur rendre les sens ; il fut si enchanté de cette découverte, qu'il ne venait jamais chez moi, depuis ce jour, sans avoir un mouchoir rempli de sel pour en ressusciter autant qu'il pourrait. Ces petits traits, quoique futiles, peuvent servir à faire connaître leur bonhommie et la douceur de leurs mœurs.

Leur caractère est franc, un Banian ne sait pas mentir, le commerce des Européens est dans leurs mains : eux seuls peuvent traiter avec les Arabes, ils gagnent sans contredit, mais très-modérément ; ils sont d'ailleurs d'une probité et d'une fidélité à toute épreuve. Le courtier anglais est très-riche, les Français ne le sont pas autant. Le gouvernement leur a fait beaucoup perdre. Leur maison de commerce était sous le nom de Courji et Ramji ; le premier avait rendu à la Compagnie française, et aux Français en général, des services signalés, en reconnais-





BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTO... NAPOL...

Dessiné d'après nature, par G. P. Delignon. Sculp.

Courji, Banian, e, en grand
costume, e XVI.

sance desquels le roi lui avait envoyé une médaille d'or du poids de six onces, frappée d'un côté de son portrait, et de l'autre représentant un soleil levant sur une terre lointaine : la légende d'un côté était Louis XVI, roi de France et de Navarre ; de l'autre côté le chef des courtiers français en Yemen ; et pour exergue, *jusqu'au bout du monde, j'étendrai mes bienfaits*. Cette médaille était pendue à une chaîne d'or, au moyen de laquelle il la portait à son cou comme un ordre, toutes les fois qu'il était en cérémonie.

Ramadan.

Les Musulmans ont un tems de solennités et de macérations, comme nous avons notre carême ; il dure tout le mois de ramadan. Pendant tout ce tems, ils ne peuvent manger avant le coucher du soleil ; ce précepte est visiblement dicté par un esprit d'abstinence, mais ils l'éludent en s'y conformant, c'est-à-dire, qu'ils l'accomplissent à la lettre, mais qu'ils en

négligent l'esprit : ils dorment toute la journée et passent la nuit en réjouissance. Pendant tout le ramadan, on ne voit personne le jour, mais dès que le soleil est couché, le carrillon commence. Ils parcourent alors les rues en chantant : tout est illuminé, ils s'assemblent par bandes très-nombreuses, et la ville entière ressemble à une grande foire. Je pris le parti de leur céder la place, et d'aller séjourner à bord de mon vaisseau pour jouir de quelques repos ; car dans les premiers jours de ce ramadan, aussitôt que la nuit tombait, les cris de ces gens là ne me permettaient pas de fermer l'œil. Pour comble de maux, je logeais à côté d'un grand dévot qui accomplissait chez lui toutes les prières, avec des cris épouvantables, criant *Alla* comme Stentor aurait pu faire, et chassant le sommeil de toutes les paupières. Sa fenêtre était vis-à-vis de la mienne. Je présume qu'il y avait un peu de forfanterie dans son

fait, au moins est-il certain que lorsque je le regardais, je le voyais se prosterner, redoublant ses hurlemens d'*Alla* avec une ferveur qui ne pouvait marquer que l'hypocrisie ou le fanatisme. Le jour, au contraire, je ne pouvais faire aucune affaire, tout le monde étant au lit; je me rendis donc à bord et je ne redescendis à terre que le dernier jour pour voir la procession. Le gouverneur en grande pompe, sur un cheval bardé de fer, porte l'étendard de Mahomet à la tête de la cavalerie; il est précédé de l'infanterie, et suivi de tout le peuple. Il part de la grande Mosquée, fait le tour de la ville en-dehors des remparts, et rentre à la mosquée au bruit de toute l'artillerie. Les saïds marchent après lui; chacun déploie dans cette fête tout le luxe que sa fortune lui permet d'afficher; ce qui lui donne un air de grandeur et de noblesse.

Les Arabes rendent un culte à leurs morts, les cimetières sont à une petite Cimetières.

distance de la ville, chaque personne a un tombeau plus ou moins apparent pour indiquer sa sépulture. Ils sont très-fréquentés par les parens ou les amis des défunts. Ils s'asseyent par terre, et restent absorbés dans la tristesse, plusieurs poussent des gémissemens, d'autres affectent le désespoir, et hurlent effroyablement. Dans les commencemens je respectais leur douleur, et m'éloignais très-vîte, lorsqu'involontairement mes pas se tournaient de ce côté : mais je remarquai que les cris ne se faisaient entendre qu'en ma présence, et qu'on se taisait quand j'étais éloigné. Je pensai d'abord qu'ils pouvaient être produits par l'horreur que leur inspirait un chrétien : mais mon courtier me rassura en me disant que ce n'était qu'affectation de leur part et que leur deuil était plutôt extérieur que dans leur cœur, ce qui fit que par la suite je ne me gênai plus. Ces tombeaux ne sont pas somp-

tueux, ils n'offrent aux yeux qu'une pile de briques maçonnées sans ornement et la plupart sans inscription.

Les Arabes sont très-attachés à leur religion, ils sont intolérans pour les autres qu'ils cherchent à attirer à leur croyance. Un chrétien qui embrasse le mahométisme, est sûr de trouver chez eux accueil et protection, sans cependant jouir d'une grande considération. Beaucoup d'Européens se sont fixés chez eux. Le matelot qui m'avait déserté à Cochin, avait fait naufrage, dans un voyage précédent, aux environs de Moka, où il fut recueilli par le consul français, et d'où il était repassé dans l'Inde. Pendant son séjour dans cette ville, il avait crié *Alla*, et s'était fait circoncire. Il avait ensuite pris femme, et s'était établi, puis profitant du premier vaisseau, il déserta, abandonnant sa maison, sa femme et Mahomet. Il n'apprit pas plutôt à Cochin, mon intention d'al- Désertion.

ler dans la mer Rouge, que la peur du pal le fit déserter. On a vu comment je le recouvrai. Il lui fallut donc forcément revenir dans ses foyers; mais il eut le bon esprit de m'avouer son embarras, me priant de le sauver. Rien n'était plus facile, il suffisait d'ordonner aux officiers de garde de ne jamais l'employer en corvée à terre, et de ne le mettre jamais dans aucun bateau, au moyen de quoi il ne fut ni vu ni reconnu. Mais il ne put se taire avec ses camarades, et leur dit que la crainte seule du supplice le retenait, sans quoi il ne balancerait pas à retourner près de sa femme, ajoutant qu'il n'avait jamais été plus heureux que chez les Musulmans. La curiosité, et plus que tout le reste, l'humeur inconstante des matelots, et sur-tout de matelots français, leur inspirèrent à tous le desir de se faire Mahométans, quitte à déserter ensuite. Le premier qui donna l'exemple,

fut un grand Caffre, excellent matelot, et qui parlait très-bien maure ; il fut attendre le gouverneur à la porte de la mosquée, et cria *Alla*. Tout aussitôt on s'en empara. Le lendemain il fut circoncis, puis revêtu d'un habit arabe, après quoi il marcha dans Moka, mon égal, et vint insolemment me demander ses gages échus. Je lui répondis que tout déserteur perdait ce qu'il avait gagné, que tels étaient les termes de l'ordonnance, et que je ne lui donnerais rien ; je fis en même tems porter des plaintes au nouveau gouverneur, qui venait de remplacer celui qui m'avait témoigné tant d'amitié. Pour toute satisfaction, il fit partir cet homme, afin qu'il ne vînt plus m'insulter chez moi. Je lui fis dire par le consul, que c'était fort bien pour une fois, et qu'il n'en serait rien de plus, parce que ce matelot n'était pas Français, mais que je lui conseillais de ne pas chercher doréna-

vant à m'enlever mes gens, car je saurais trouver les moyens de m'en venger. Quelques jours après, le fils du maître d'hydrographie de l'Ile de France suivit l'exemple du premier; il appartenait à un petit brick dont le capitaine ne dit rien, quelque chose que je fisse pour le stimuler.

A peu de tems de là, je fus averti qu'un de mes matelots s'était présenté chez le gouverneur pour crier *Alla*, mais que ne l'ayant point trouvé, il avait remis l'affaire au lendemain. Je fis épier le moment où il rentrerait chez moi, et l'ayant fait venir en ma présence, je lui reprochai de vouloir abandonner sa religion et sa patrie, puis lui ordonnant de se rendre de suite à bord où j'allais le faire conduire, je fis venir de la ficelle pour lui lier les mains derrière le dos, afin qu'il n'échappât pas: il fit un geste pour forcer la porte, mais comme j'étais armé, je lui en imposai; alors, déterminé à

déserter, ce malheureux se précipita par la fenêtre. J'habitais le second étage, il y avait à la hauteur du premier, ce qu'on appelle un pandal; on nomme ainsi un abri contre le soleil, fait avec des nattes supportées par des gaules. Il espéra qu'en sautant sur ce pandal, il pourrait de là se laisser tomber à terre et s'évader. En effet il fit son premier saut sans se faire mal, mais il fut si malheureux au second, qu'il se cassa la jambe, un peu au-dessus de la cheville du pied. La chûte fut si violente, que l'os perça tout, et le cloua en terre, remontant les chairs jusqu'au genou. Quand j'arrivai sur la place, ce spectacle me fit horreur. Je fis sur-le-champ porter ce misérable dans une chambre, où on l'opéra tant bien que mal, parce que j'avais perdu mon chirurgien; mais malgré tous les soins que l'on prit de lui, la gangrène le tua le cinquième jour. Il me fit

prier de le voir avant de mourir, et me déclara que s'il m'avait voulu quitter, c'était parce qu'il était déserteur du régiment d'Austrasie, et puis ensuite de celui de l'Ile de France, et que voyant que j'allais le mener à son corps, il avait voulu éviter d'avoir la tête cassée; qu'il reconnaissait bien avoir pris un moyen criminel, en voulant changer de religion, et qu'il en demandait pardon à Dieu, au roi, et à son capitaine. Je m'attendris sur son sort, et lui dis d'expirer en paix, que je lui pardonnais sincèrement, mais que s'il m'avait confié son histoire, ce cruel événement n'aurait pas eu lieu, et que je l'aurais échangé sur un vaisseau anglais, au moyen de quoi il eût été sauvé. Il mourut avec les secours de la religion, que lui administra un prêtre allemand, missionnaire.

Cette aventure m'irrita contre le gouvernement qui encourageait les dé-

sertions, mais elle ne fut pas capable d'arrêter l'esprit de vertige qui semblait s'être emparé de tous mes gens. A peine trois jours étaient passés, qu'un autre fut trouver le gouverneur à la douane, et demanda le turban. On lui fit à l'instant même l'opération, et on le séquestra. Je l'envoyai réclamer, et on me répondit que la religion ne permettait pas de remettre un musulman aux mains d'un chrétien.

Je pris aussitôt mon parti, j'embarquai tous mes effets, ainsi que le prix de ma cargaison qui se trouvait vendue. Je fis partir tout mon monde, et ne gardai à terre que mon bateau armé. Je prévins M. de Moncriff, que s'il voulait s'embarquer, je le recevrais avec plaisir à bord de mon vaisseau, dans le cas où il croiroit courir quelques risques avec les Arabes ; que pour moi j'allais leur donner une leçon dont ils se souviendraient probablement ; je prévins aussi le ca-

pitaine du brick français, et je partis. Ces préparatifs m'avaient pris deux jours, on croyait l'affaire assoupie, mais on se trompait. Aussitôt que je fus à bord, je disposai mon vaisseau au combat, et j'envoyai un bateau bien armé et commandé par un officier s'emparer de tous les Arabes qu'il trouverait dans le daou le plus voisin. Il exécuta sa commission, et m'apporta quatre hommes, le capitaine était du nombre. J'en mis trois aux fers, et j'en renvoyai un, dire au gouverneur, que s'il ne relâchait pas à l'instant mon matelot, j'allais appareiller, et mener les trois autres à l'Ile de France, où je les ferais vendre comme esclaves; en même tems je fis mettre des voiles en vergue des affourchai, et fis toutes les dispositions du départ. On fit d'abord saisir mes banians, qui prouvèrent par leurs livres m'avoir remis tous mes fonds. On envoya chercher l'agent de la marine

française, qui n'eut pas de peine à faire entendre qu'il n'y était pour rien, et que je méconnaissais son autorité. Le gouverneur menaça de me faire couler: on lui répondit que j'étais armé de manière à faire taire les forts. Alors il se décida à parlementer et m'envoya un officier des douanes avec mes banians. Je reçus le bateau avec beaucoup de précautions simulées, affectant d'être préparé à foudroyer la ville.

Lorsque l'officier des douanes fut sur le pont, je ne lui donnai pas le tems d'entrer en explication, mais passant sur-le-champ au fait, je lui demandai s'il me ramenait mon matelot. Sur la réponse négative, je le fis arrêter et constituer prisonnier dans une chambre où on l'enferma ; je renvoyai les banians à terre en leur disant que je ne traiterais jamais, tant que le déserteur ne me serait pas rendu.

Voyant au bout de deux heures que je ne recevais aucune nouvelle, je

hissai les huniers, et virai à pic. Je n'avais pas été une demi-heure dans cette situation, qu'on me ramena mon homme encore tout malade de son opération, bien honteux, et accompagné de plusieurs Arabes demandant sa grace, alléguant en sa faveur tout ce que leur zèle pour leur religion pouvait leur suggèrer. Je relâchai sur-le-champ ceux que j'avais arrêtés, je leur fis quelques présens qui me les réconcilièrent, et en leur présence, je fis amarrer sur un canon, mon déserteur, auquel on compta vingt-cinq coups de garcettes. Cette leçon rendit tout le monde sage.

Les matelots voyant qu'on les rendait, ne voulurent plus s'y exposer, et de son côté le gouverneur ne se soucia point de se faire une seconde affaire pareille avec moi.

Tout cela nous avait conduits au coucher du soleil, il était trop tard pour descendre à terre ; mais le lendemain je m'y rendis accompagné d'un

seul officier : nous étions tous les deux bien armés , mais sans escorte , ne voulant pas même paraître soupçonner qu'il fût possible de nous faire courir aucuns risques. L'émir Bahar , me témoigna qu'il était charmé que tout fût arrangé , et qu'il espérait que pareille chose n'arriverait plus à l'avenir. Je fus aussitôt conduit au gouvernement ; le nouveau gouverneur n'était point saïd, c'était un nègre , d'une humeur assez conciliante : il me demanda ce que je dirais , si maintenant que j'étais en sa puissance , il me faisait prisonnier à mon tour. Je lui répondis que comme chef il devoit consulter sa justice et non son pouvoir : mais que s'il oubliait assez la première , pour me contraindre à repousser la force par la force , non-seulement il pourrait porter un coup préjudicable au commerce de son pays , mais que d'ailleurs , j'avais à bord de mon vaisseau , des vengeurs auxquels j'avais laissé mes ordres en consé-

quence ; et qu'au surplus je pouvais lui certifier qu'on ne me saisirait pas vivant, et qu'il serait le premier dont je commencerais à me débarrasser : en disant cela, je lui montrai une paire de pistolets, et je lui fis voir que j'étais sur mes gardes. Soit qu'il eut assez de magnanimité pour se croire au-dessus d'une pareille témérité, soit qu'il méprisât ma jeunesse et mon étourderie, il prit la chose en riant, et me dit seulement qu'il fallait user de plus de modération lorsqu'on n'était pas chez soi, qu'au surplus, je n'entendrais plus parler de cette affaire. Nous nous quittâmes bons amis, et cette aventure n'eut pas de suite.

Monnaie. La monnaie de Moka est une petite pièce de cuivre soufflée ou étamée, qui ressemble parfaitement au shilling du Holstein pour la forme et la couleur, le coin seul est différent. On l'appelle comassi ou komassi, en prononçant le k très-guttural. Il y en a soixante-

quatre (1) dans une piastre d'Espagne : du reste, les monnaies les plus usitées sont les piastres et les écus de Hongrie, on y trouve beaucoup de sequins et de pagodes d'or.

J'ai parlé plus haut d'un prêtre allemand, qui se trouvait par hasard à Moka, c'était un missionnaire en Abyssinie. Il avait séjourné quelque tems auprès de l'empereur, son camarade avait apparemment fait quelque frédaine pour laquelle on l'avait mis à mort. Quant à celui-ci, il en fut quitte pour une bastonnade sous la plante des pieds. Il m'a paru d'après ce qu'il m'a dit, que c'était une leçon de continence qu'on avait voulu lui donner. Quoi qu'il en soit, il en pensa mourir, et fut long-tems à se rétablir. Il ne fut pas plutôt en état de soutenir le voyage, qu'il demanda la permission de venir achever sa guérison auprès des Européens à Moka. L'empereur,

(1) Bruce se trompe, il n'en admet que 41. Niebhur dit comme moi 64.

qui vraisemblablement était bien aise de s'en débarrasser, lui accorda congé, au moyen de quoi il vint descendre chez le consul, qui le reçut à la loge française. Un jour il rêva médecine, et se persuada qu'il avait toutes les connaissances de cet état. Aussitôt il se procura des drogues, et se mit à voir des malades ; il en tua plus de la moitié, mais ceux qui guérirent crièrent au miracle ; on accourut en foule, il gagna beaucoup d'argent, et je le trouvai en possession de cette réputation à mon arrivée. Il avait troqué son habit religieux pour un turban et une robe persanne. Je n'avais point de chirurgien, il se proposa de m'en servir, et commença par tuer mon charpentier, qu'il médicamenta à sa guise, et qu'il expédia dans un peu moins d'une semaine. J'arrêtai le cours de ses exploits en cessant de lui confier mes malades, et le laissai exercer ses talens sur les Arabes qu'il continua d'empoisonner.

Sa mission en Abyssinie n'avait point réussi jusqu'à un certain point; aussi songeait-il à retourner en Europe; il avait acquis quelque connaissance de la langue et du pays; il prétendait que rien n'étoit plus facile que de se rendre de Cossire au Nil, d'où on pouvait descendre le fleuve jusqu'au Caire. Il m'entretint souvent de ce projet, ajoutant que le point essentiel était de paraître n'avoir point d'argent; qu'avec cette seule précaution et celle de se vêtir à la turque, il n'y avait rien à craindre, parce que l'on ne chercherait jamais à attaquer des voyageurs, si l'on était une fois persuadé qu'il n'y avait rien à gagner avec eux. Il me répéta si souvent pareille chose, que je cédai à l'envie de faire un voyage d'Egypte, et de visiter les pyramides. Elles sont aujourd'hui si connues, Savary et les autres les ont si bien décrites, elles sont si bien modelées au Muséum d'Histoire Naturelle du Jardin des Plantes, que

Projet d'un voyage en Egypte.

l'on en parle avec une négligence pareille à celle avec laquelle on parlerait du Pont-Neuf ou de tout autre monument que l'on a sous les yeux. Cependant rien ne piquait autant ma curiosité ; je désirais examiner avec soin ces étonnants restes de l'antiquité, vérifier toutes les descriptions que nous en avons, pénétrer dans leur intérieur, et les détailler avec l'attention la plus scrupuleuse. En conséquence, je prêtai l'oreille au missionnaire, et nous arrangeâmes tout pour notre voyage. Je commençai par convertir mes fonds en traites sur le Caire : elles me furent fournies par mes banians. Ensuite je décidai mes quatre meilleurs matelots à m'accompagner, en me chargeant d'eux jusqu'en Italie, et leur promettant, à leur arrivée, une récompense proportionnée à la satisfaction que j'aurais de leurs services. Je les fis habiller en Persan, ainsi que moi. Je les armai chacun d'une paire de pistolets, d'un

sabre et d'un mousquet. Moi-même je me munis des armes que je crus nécessaires, et le missionnaire en fit autant. Je fis marché avec un daou, pour me porter jusqu'à Cossire, moyennant deux cents piastres. Il fut convenu avec les Arabes du bateau, que je me chargerais de le conduire en ligne directe avec le secours de mes matelots, et que nous n'irions pas de côte en côte, à leur manière, au moyen de quoi nous pourrions nous rendre dans cinq ou six jours tout au plus. Je fis venir ce daou le long de mon bord. Je le munis de lignes de sonde, de compas européens, d'une carte, d'une bonne lunette et d'un octan. Cela fait, je me disposais à partir, lorsque l'agent de la marine française me signifia qu'il ne me laisserait point me compromettre avec un aventurier que nous ne connoissions point assez pour être certains qu'il ne s'entendrait pas avec les brigands, afin de nous dévaliser et par-

tager nos dépouilles avec eux. Il ajouta que les sujets du roi (la république n'existait pas encore) que je voulais emmener avec moi, pouvaient être utiles à sa majesté ; que d'ailleurs je ne pouvais, sans les plus fortes raisons, quitter le commandement qui m'était confié ; et qu'enfin, en sa qualité d'agent de la marine, il s'opposait à mon voyage. N'ayant point d'ordre à recevoir de lui à cet égard, je ne tins compte de son opposition. Mais il la rendit valable en y intéressant le gouverneur, auquel il persuada que j'étais un fou qui m'allais précipiter tête baissée dans les aventures les plus désagréables, tant pour moi et pour ceux qui m'accompagnaient que pour ceux avec lesquels nous aurions affaire ; qu'il avait pu juger du peu de flexibilité de mon caractère, par la petite aventure qui m'était arrivée lorsque j'avais exigé qu'on me rendît mon matelot apostat, et qu'il le suppliait de s'opposer à mon

départ. Le gouverneur me fit prier de passer chez lui; et après avoir inutilement essayé de me dissuader, par toute sorte de moyens, il défendit à tous les bateaux du pays de traiter avec moi pour quelque passage que ce pût être; et me dit, en outre, que malgré les périls de la traversée de Moka à Cossire, il me croyait assez téméraire pour l'entreprendre dans la chaloupe de mon vaisseau, mais que dans ce cas, il me recommanderait de manière à me faire repentir de mon entêtement. Je fus forcé de renoncer à l'exécution d'un projet auquel j'étais d'autant plus attaché que j'en avais nourri l'espérance pendant quelque tems, et qu'enfin je ne l'abandonnais que malgré moi. Ainsi s'évanouit mon projet, et je crains bien de ne jamais trouver l'occasion de l'exécuter. Je remis mes traites sur le Caire, et repris le courant de mes affaires.

Traité des Français.

Le gouvernement de Moka avait anciennement donné des sujets de plainte à la Compagnie française, qui envoya des forces pour le punir; on débarqua à-peu-près cinq cents hommes sur la petite île de sable qui ferme la rade du côté du sud, et on s'empara du fort. Les vaisseaux mouillèrent ensuite près de la ville, et se préparèrent à la canonner. La cavalerie arabe sortit sur les Français; mais on s'était précautionné de chevaux de frise. Les Arabes, tout étonnés d'une invention si nouvelle pour eux, tombèrent dans la plus grande confusion, et furent complètement défaits. Ils rentrèrent avec perte dans leurs murs, et la place capitula. Il fut dressé un traité de commerce que les Arabes, fidèles observateurs de leur parole, ont constamment respecté. Il fut stipulé dans ce traité, que les Français jouiraient d'un commerce libre dans l'Yemen, sous les droits et contributions que le souverain fixa dès-lors,

et qui n'ont plus varié. Ils eurent le droit de monter à cheval dans la ville, et le privilège exclusif de passer sur la place du gouverneur, sans être forcés de mettre pied à terre. Cet article parut aux Arabes de la plus grande conséquence, et ne passa qu'après de grandes discussions. En même tems, ils accordèrent sans difficulté une chose extrêmement importante ; ce fut de s'engager à laisser aux Français le droit de se servir de leurs propres poids et mesures dans toutes les affaires de commerce, sans égard à ceux et celles du pays. Ils eurent le droit d'établir une loge dans Moka, et une autre dans Bethelfakih, avec la permission d'y faire flotter leur pavillon ; de plus, il fut dit qu'à Bethelfakih, ainsi qu'à Moka, les marchandises françaises seraient exemptes d'être portées à la douane, et qu'elles seraient directement déposées dans les magasins de la loge, où un officier arabe pourrait

venir les inspecter. Ce contrat, extrêmement avantageux, a religieusement été observé jusqu'à aujourd'hui. La bonne foi des Arabes ne leur a pas permis d'y donner la plus légère atteinte; mais leur haine pour les chrétiens n'en a pris que plus de force. Parmi les cavaliers qui sortirent contre nos troupes, plusieurs furent tués (1); leurs familles en ont conservé le ressentiment, et elles ont réussi à faire naître dans le peuple l'aversion la plus grande contre nous; cette aversion m'a souvent exposé à des insultes personnelles. J'ai quelquefois été poursuivi à coups de pierre par des Arabes, et attaqué par des Abyssins ameutés et armés de bâtons. Un jour, entre autres, secondé d'un de mes officiers, je livrai à cinq de ces derniers, le combat le plus ridicule. Nous avions fait de gros fouets de poste, dont nous nous servions

(1) Un capitaine fut assassiné par les parens d'un Arabe qui avait péri dans le combat.

pour dissiper le troupeau de chiens qui nous poursuivaient lorsque nous passions près de leur repaire. Nous en étions armés, au moment où ces Abyssins nous insultèrent; nous fûmes forcés de nous en servir pour nous défendre : cet instrument était tout nouveau pour eux ; la détonation que le claquement produisait à leurs oreilles, et deux ou trois coups qui les atteignirent, les mirent en fuite, hurlant comme des démoniaques. Cette aventure me contraignit à recourir au gouverneur, qui, sous prétexte de me protéger, me donna un de ses pions, revêtu de sa bandoulière, avec injonction de m'accompagner par-tout, et de me faire respecter. Je ne fus pas la dupe de cette complaisance, et je sentis parfaitement qu'il me donnait un espion, par le moyen duquel il serait informé de toutes mes actions. Cette mesure me fut indifférente, n'ayant aucun intérêt à lui rien cacher dans ma conduite. Au surplus, j'eus sou-

vent lieu de me féliciter de l'avoir avec moi, et sa présence a souvent réprimé des insultes qu'il m'aurait fallu supporter.

Sol. Moka est situé sur une plaine aride qui s'étend depuis la côte jusqu'au pied des montagnes, ce qui comprend une étendue de quatre lieues françaises. Tout cet espace est un sol de sable mêlé de gros gravier et de petites pierres, dont la plupart sont des fragmens de granit; sur toute cette plaine on trouve à peine quelques chétifs pieds de cassis, dont les chameaux mangent les feuilles et les baies quand elles commencent à s'épanouir. Du reste, on n'y voit pas plus de végétation que sur le bord de la mer.

Cette plaine est pénible à traverser pour les voyageurs et les bestiaux qui ne peuvent y trouver aucun ombrage, aucun abri contre l'ardeur brûlante du soleil. Les Arabes y ont creusé, de distance en distance, des puits avec des abreuvoirs, auprès desquels on

voit une petite maison qui sert de logement aux gens chargés de les entretenir, et de tirer de l'eau pour les voyageurs, moyennant la légère retribution d'un komassi. Ces puits, le costume des habitans, les chameaux, les ânes, tout me rappelait les tableaux de l'écriture sainte, et je les ai trouvés ressemblans. Eau.

L'eau que l'on rencontre dans toute cette plaine, n'est presque pas potable; la côte est très-basse, et la mer filtre encore au travers de tout ce terrein; n'importe où l'on creuse, on est sûr de trouver de l'eau à une petite profondeur, c'est-à-dire, à dix ou douze pieds tout au plus; mais par-tout elle est si saumâtre, que pour y faire du sel, il suffit de creuser un trou de deux pieds et d'y mettre de l'eau. Le sable l'absorbe d'abord, mais il ne tarde pas à s'abreuver si l'on a soin de la renouveler, et le soleil fait le reste. Les particules salines que contient la terre sa-

blonneuse qui forme ce sol, se détrempent à l'aide de l'eau, se réunissent et se précipitent au fond du trou, où le soleil les a bientôt calcinées; il n'y a pas de bonne eau dans la ville, on va la puiser à bien près d'une demi-lieue, dans un énorme puits, près duquel on a construit un grand abreuvoir qui sert pour toute la cavalerie : chevaux, mulets, ânes, tous y viennent matin et soir. On est forcé de boire de cette eau dans Moka, on l'apporte dans des outres à dos d'homme ou d'âne : on la trouve déja mauvaise quand l'outre est vieille, mais elle est détestable lorsqu'elle est neuve. Elle est mal-faisante et sujette à causer des inflammations au bas-ventre, maladie qui devient mortelle dans un pays chaud. Plus on s'éloigne du bord de la mer, moins elle est saumâtre, et dans les montagnes enfin, elle est délicieuse.

Vers le sud de la ville, la nature a laissé une petite lisière de terre végé-

tale, à-peu-près d'une demi-lieue de largeur, sur trois ou trois et demi de longueur. Tout ce terrein est couvert de palmiers-dattiers, au milieu desquels on a ménagé des jardins et quelques maisons de plaisance, si l'on peut nommer ainsi des cabanes de paille, ou quelques mauvaises maisons couvertes de feuilles de palmier; mais telles qu'elles sont, elles remplissent le but que l'on se propose : elles mettent à l'abri des injures du tems, et l'on peut y venir jouir de la fraîcheur et fumer le houcca.

Environs de Moka.

C'est-là qu'était situé le jardin du Saïd, Mohamed-Abdala, ex-gouverneur, qui m'avait si bien reçu : c'est-là que je l'ai souvent visité, lorsqu'il fut révoqué. L'imam, en le destituant, le condamna à une forte amende, au profit des soldats, qui se mirent en garnison chez lui, et abreuvèrent d'indignités le même homme auquel ils obéissaient aveuglément deux jours auparavant.

Ses amis vinrent à son secours, il satisfit cette soldatesque, et s'en débarrassa au prix de presque toute sa fortune. Il se retira à son jardin, où il passait ses jours couché sur des carreaux ou dans le bain, fumant ou dormant au frais, et s'abandonnant à l'apathie la plus profonde. Ma visite lui faisait toujours le plus grand plaisir, je fumais le houcca avec lui, et souvent nous nous sommes endormis nonchalemment chacun sur nos piles de coussins. A mon réveil je trouvais toujours un excellent plau, auquel il ne touchait point, ne voulant pas manger en ma présence. Il me retenait aussi tard qu'il pouvait, et ne me laissait partir que lorsque je n'avais plus que le tems de revenir au grand trot de mon âne, avant la fermeture des portes. On laisse bien, presque toute la nuit, un petit guichet à la disposition des allans et des venans, mais il est si petit, qu'il faut ramper pour y passer,

ce qui me forçait à revenir un peu après le coucher du soleil.

Ce grand bois de dattiers, est le seul endroit cultivé que l'on puisse trouver dans les environs de Moka : les Arabes en ont un soin particulier, les arrosent régulièrement, en marient les sexes, et en recueillent une très-grande quantité de dattes dont ils exportent ce qu'ils ne peuvent consommer ; c'est le seul palmier que j'aie vu en Arabie, ils ont cependant le vaquois, mais je n'en ai point rencontré ; du reste, je n'y ai vu aucuns cocos.

C'est très-improprement que le café de Moka porte ce nom, puis qu'il n'en croît pas un pied dans les environs de cette ville ; mais comme c'est le port où on l'embarque, l'habitude a prévalu de le nommer ainsi. On trouve en Arabie un arbre nommé *marsh*, et un autre nommé *oschar;* leur bois fait le même effet que celui que nous connaissons dans nos colonies sous le nom de bois de

ronde, il s'enflamme par le frottement. Aussitôt qu'on a franchi la plaine aride sur laquelle Moka est bâti, on entre dans les montagnes où l'on trouve le village de Moza ou Muza. Si cette plaine est triste et stérile, la scène change bien dans les montagnes. Moza ou Muza est situé dans un vallon riant, entouré d'un printems perpétuel. L'air y est embaumé du parfum des fleurs et des fruits, les montagnes le préservent des fureurs du vent qui assaille Moka. On y jouit de l'abri et d'un ombrage frais, sous les palmiers, les badamiers, les pêchers et autres arbres dont le pays est couvert. L'eau y est excellente, et c'était de là que je la faisais venir tous les jours pour ma table; en un mot, Moza seul eût suffi pour mériter à l'Yémen le nom d'Arabie heureuse.

Tout ce pays ne possède pas une seule voiture; on n'y connaît pas les roues, tout le transport se fait à dos

d'homme, de mulet, d'âne ou de chameau.

Cet animal est originaire de l'Arabie et vit mal ailleurs, il ne se perpétue que là ; tous ceux qui vivent dans l'Inde n'y pullulent point, c'est-à-dire, que quelques exemples particuliers ne font point règle pour l'espèce, c'est l'animal le plus précieux de l'Yémen, la nature l'a conformé précisément pour vivre au désert, rien n'est si sobre : tout le monde connaît son réservoir d'eau, qui le met à même de passer plusieurs jours sans boire ; on sait qu'il est de l'espèce ruminante, mais on ne connaît peut-être pas tout ce qu'il peut souffrir de la faim sans périr. J'en ai embarqué un, qui depuis Soccotora jusqu'à Pondichéry, n'a point bu, et qui pendant ces dix-sept jours n'a point mangé plus de vingt livres en tout de paille de millet, chose étonnante ! Dès le quatrième jour il ne rumina plus que fort peu, Chameau.

c'est-à-dire, tout au plus un quart-d'heure par jour, autant qu'on pût le remarquer. En arrivant à terre il courut à la fontaine, but beaucoup, et parut tout aussi leste que s'il n'avait rien souffert. S'il satisfit amplement le besoin de boire, il n'en fut pas ainsi de celui de manger. Il prit très-modérément de nourriture, et ne me parut pas le faire plus avidement qu'à l'ordinaire. C'est un animal très-indolent s'il n'est vivement stimulé. On est contraint de lui tordre la paille et de la lui mettre dans la bouche, autrement il resterait sur le ventre des journées entières sans se lever pour manger, s'il n'était affamé. Une particularité assez remarquable, c'est que son haleine est infecte, quoiqu'il ne se nourrisse que de végétaux. Ils contractent dans son estomac une odeur putride, insupportable (1).

(1) Il en est de même de presque tous les pays déserts, où les bestiaux sont forcés de se nourrir de plantes alkalines ou salines.

Une autre chose assez singulière, est qu'il craint la vase et la boue, et qu'il ne passe qu'à force de coups dans les chemins bourbeux. Il a le pied mol et sûr, jamais il ne butte ni ne glisse. On à dit que le chameau ne courait point, et que l'on était forcé de faire usage de dromadaires pour les voyages et pour la course. Je puis certifier que le chameau est excessivement agile ; j'en ai monté plusieurs, leur trot est extrêmement dur et vîte ; il faut les exciter pour galoper, mais alors ils sont d'une rapidité, que le meilleur cheval de Newmarket ne saurait égaler. Leurs mouvemens sont d'une telle vigueur, qu'aucun cavalier ne pourrait se tenir dessus, sans le secours d'une cheville de bois qui traverse l'arçon de leur bât. Cette cheville passe sur les cuisses et retient l'écuyer, qui ne peut plus être enlevé. Sans cette précaution chaque tems de galop serait marqué

par une chute. Le chameau se couche sur le ventre pour se laisser charger, et se relève de lui-même, s'il trouve qu'on le charge outre mesure, ou au-delà de ce qu'il est accoutumé de porter. Lorsqu'on le monte, il s'agenouille pareillement, et attend qu'on l'avertisse pour se relever; il faut saisir ce mouvement et se tenir ferme, car il est extrêmement violent ; il est rare qu'il ne démonte pas le cavalier lorsqu'on n'en a pas l'usage. Cet animal porte communément deux balles de café, ce qui fait six cent vingt-six liv. Le bât et les équipages peuvent compléter sept cent livres. On ne le charge jamais davantage. On le conduit au moyen d'un anneau passé dans une lèvre supérieure (1) ou dans une narine. Cette méthode est insuffisante, l'animal très-entêté de son naturel, n'obéit que

(1) Le chameau a la lèvre supérieure fendue; ce qui lui en forme deux.

de la tête, il faut toujours joindre les coups pour le décider entièrement.

L'Arabie est la patrie des ânes. Il y en a deux espèces, l'une très-commune est celle que nous avons en Europe ; quant à l'autre, elle est plus rare. Les animaux de cette seconde classe sont de la taille d'un grand cheval, d'une vigueur et d'une vîtesse admirable; on en fait très-grand cas pour la selle, ils sont même employés dans la cavalerie, c'est-à-dire, que les Arabes font leurs patrouilles et tout le service qui n'est pas de parade, sur ces montures. Un de ces ânes, avec les oreilles et la queue coupées, aurait l'air d'un beau cheval à queue de rat : ils produisent, avec des jumens arabes, les mulets les plus beaux, les plus monstrueux qu'on puisse voir ; ils surpassent de beaucoup les chevaux en vigueur, ce sont de véritables colosses ; l'imam ne les vend point au-dessous de mille piastres,

prix supérieur à celui des chevaux, qui d'ordinaire n'en valent que huit cents.

Les Arabes sont fort curieux de gazelles, ils en ont une espèce charmante qu'ils élèvent dans leurs maisons ; elles deviennent domestiques ; ce sont des chef-d'œuvres de grâces et d'agilité ; elles sont si familières, qu'elles en sont gênantes ; elles sautent ordinairement par trois bons, celui du milieu est le plus fort, et les quatre pieds quittent et frappent la terre ensemble. Cette gazelle peut avoir de 13 à 15 pouces de hauteur, elle s'enlève de 6 et 7 pieds, la robe est grise, le ventre argenté, les cornes droites, lisses, noires, et de deux pouces tout au plus de longueur ; tous ces animaux sont d'une sobriété que le climat exige, et qu'ils ne perdent pas, même transplantés ailleurs. Il est incroyable avec combien peu de nourriture ils subsistent et s'entretiennent en santé.

J'ai dit plus haut que les Arabes n'ont point poussé loin la connaissance des arts; leur religion, en proscrivant les images, leur interdit la peinture et la sculpture. Leur architecture est grossière et sans principes; nos cinq ordres grecs et romains leur sont inconnus. Leurs plus grands édifices ont beaucoup de rapport avec l'ordre gothique, du moins les cintres de la grande mosquée de Moka sont-ils gothiques, les voûtes sont à ogives, et supportées par des piliers qui m'ont paru du même ordre. Arts.

Leur manière de bâtir leurs maisons consiste à élever quatre murailles de briques, sans plan, sans dessin, sans goût. Les fenêtres sont placées sans symétrie, les murailles remplies intérieurement de petites niches, qui au premier coup-d'œil paraissent, à un chrétien, faites pour recevoir des images de saint, mais qui sont destinées à placer des lumières pour

le soir, ou bien à ramasser des effets : les Arabes maçonnent avec de la chaux de coquilles et de corail, elle leur coûte très-cher, car le bois est rare, et il faut l'apporter de loin : leurs maisons sont *argamassées* et terminées par de petits triangles à gradins, situés près les uns des autres, ainsi qu'on peut le voir dans la figure de l'Arabe à pied.

Leur navigation est bornée à un timide cabotage le long des côtes. Leur musique est barbare et mille fois au-dessous de celle des sauvages d'Afrique. On a vu par l'histoire du missionnaire allemand, combien la médecine est ignorée chez eux ; on peut d'ailleurs consulter Savary, Bruce, Niebhur et Volney, dont les rapports confirmeront ce que j'avance à cet égard.

Ils ne connaissent point la mécanique, il n'y a chez eux aucune machine à roues, tout se fait à bras ; la plus utile de toutes, la charrette, ils

ne la connaissent point. Leur charrue est un mauvais outil sans roues, dont le soc se dirige à-peu-près comme le nôtre, mais péniblement, et pour les bœufs et pour l'homme. Presque tout se cultive à bras, ils se servent d'une planche attelée aux deux bouts par une corde, ils en font usage pour amonceler la terre, dont ils forment de petites chaussées destinées à retenir les eaux comme dans les terreins préparés pour le riz; ils ouvrent alors la terre ou avec leurs charrues, ou avec des pics; le semeur suit le laboureur, et jette sur ses pas la semaille que l'autre, en revenant, couvre avec ses pieds: malgré des procédés aussi défectueux ils obtiennent des récoltes magnifiques. Le froment rend 10 pour un dans les mauvais cantons, 25 et 30 dans les terres ordinaires, et 50 pour un dans les bons terreins; dans certains cantons, sur-tout dans les montagnes, le millet produit 150 pour un, chose qu'on se refuse à croire.

Plusieurs arts leur sont donc inconnus, les autres y sont dans l'enfance.

Il n'en est pas de même de la littérature et des sciences, on sait combien leurs poésies sont fameuses ; quant aux sciences, ils sont géomètres et astronomes autant qu'on peut l'être, sans instrumens ou avec des instrumens imparfaits. Leur génie se prête aux combinaisons des nombres, ils sont bons arithméticiens et jouent très-bien aux échecs. Ce jeu en attira beaucoup chez moi : l'un d'eux extrêmement habile nous battait tous, et pour cette raison fut nommé *sap mat*, nous ne le connaissions pas sous d'autre nom ; ses amis s'y habituèrent, et le lui donnèrent aussi, il lui est resté. *Sap* est un mot maure, c'est un titre de distinction équivalant à monsieur : on dit *bibi sap* pour exprimer le respect envers une femme.

Le bétail à corne est si rare en Arabie, que l'on en tue fort peu, et sou-

vent on en manque à Moka, alors on le remplace par du chameau que l'on vend à la boucherie en guise de bœuf. Cette viande est bonne et succulente, elle est moins forte, moins noire que celle du bœuf, et ressemble assez à celle du veau. La soupe de chameau est fort bonne, et je m'y étais si bien habitué, que je ne trouvais plus à redire lorsque mon maître-d'hôtel ne pouvait pas s'en procurer d'autre.

Le poisson fait le fond de la cuisine dans les lieux voisins de la mer; il est en général très-bon, très-abondant, et de même espèce que le nôtre. On n'y connaît point les poissons de passage, non plus que les oiseaux. Je n'y ai vu ni cigognes, ni hirondelles; les cailles y sont sédentaires. Cependant Niebhur a vu des cigognes à Mossul. On y trouve le *samargog*, ou mange-sauterelle. Je n'ai pas vu cet oiseau, mais sur la description qu'on m'en a faite, ce pourrait être l'espèce de

Productions.

merle connu à l'Ile de France sous le nom de *martin*.

Le bazard aux fruits est peut-être le plus extraordinaire de l'univers : la nature a tout fait pour ce pays, et quand on considère les avantages sans nombre qu'elle y a accumulés, la force, l'intelligence et le courage de ses habitans, on a peine à comprendre comment ils ne sont pas devenus le premier peuple de la terre, à moins de l'expliquer, en disant que trop heureux chez eux pour rien desirer, ils n'ont point cherché à conquérir d'autres pays, dans lesquels rien ne pouvait les attirer, et qui n'auraient pu leur procurer la moitié de ce que leur patrie met sous leurs mains. L'Arabie produit tout. J'ai vu le bazard rempli de pommes et d'oranges, de prunes et de citrons, d'abricots et d'ananas, de pêches et de bananes, de brettes et d'artichaux, de raisins et de mangues, en un mot, de tous les fruits et de

tous les légumes d'Europe et d'Asie ; mais les chaleurs sont si excessives, que ceux des arbres annuels mûrissent trop vîte, ont peu de jus, et passent en une quinzaine. Les arbres verts au contraire réussissent mieux : aussi tous les fruits d'Asie y sont meilleurs que les nôtres.

La religion défendant les liqueurs fermentées, on n'y fait point de vin, on n'en extrait pas même des dattiers, qui pourraient en donner comme les cocotiers, mais on sèche une grande quantité de raisins, avec lesquels on fait une boisson locale assez agréable. J'ai été forcé d'en faire usage faute d'autre vin. On la fait en mettant trente livres de raisins secs dans une barrique d'eau ; on les laisse fermenter pendant trois jours, au bout desquels on soutire cette liqueur, que l'on met en bouteilles ; elle a alors beaucoup de ressemblance avec le vin de Champagne. Les Arabes en usent

en dépit de l'Alcoran, chacun pouvant en faire chez soi sans publicité. Plusieurs d'entre eux m'en ont fait boire mystérieusement : d'ailleurs, leur passion pour l'eau-de-vie ne respecte point le précepte; la fréquentation des étrangers les rend à Moka moins scrupuleux observateurs de leur religion : ils cèdent à leur penchant, et sans même dire *Mahomet ferme les yeux*, ils en boivent avec délices lorsqu'ils sont sûrs de n'être point vus de leurs compatriotes. Peut-être même est-ce plus à leur goût pour les liqueurs fortes, qu'à tout autre motif, que j'ai dû la connaissance de la plupart des plus distingués de la cavalerie, qui venaient me voir, dans l'espoir de se régaler en cachette. Les Juifs fabriquent un peu d'arack de riz, mais il est si mal distillé, qu'il faut être nègre ou matelot pour boire une telle liqueur. Les Arabes s'en abstiennent sans que la dévotion y soit pour quelque chose, ainsi le débit en est assez médiocre.

Le millet est le grain que l'on cultive de préférence en Yémen, on y fait un peu d'orge et moins encore de froment. Le premier vient très-fort, l'épi n'a guère moins de cinq pouces de longueur, gros d'à-peu-près un pouce de diamètre, et prodigieusement chargé de grains, puisqu'il rend jusqu'à cent cinquante pour un ; la tige, tout compris, a quelquefois de cinq à six pieds de haut. La paille se conserve très-précieusement pour l'usage des ânes et des chameaux. Les chevaux n'ont point de foin, et ne mangent à l'écurie que le bout le plus tendre de la tige du millet, sur laquelle on laisse l'épi et le grain, au moyen de quoi on ne leur donne que très-peu d'orge ou de fèves, en guise d'avoine.

Les Arabes ne font point de pain, ou du moins fort peu, ils consomment beaucoup de riz, comme les Indiens ; leur ragoût ordinaire est le pelau ou plau. Pour le faire on met une poule

dans une terrine de riz contenant à-peu-près trois livres, on y ajoute tout juste autant d'eau qu'il faut pour empêcher le riz de brûler, puis on laisse tout cuire ensemble pendant trente-six heures, en y ajoutant des épices en quantité, comme cardamum, girofle et muscade ; le jus seul de la volaille humecte le riz et le rend délicieux. L'odeur suave d'un bon pelau doit se sentir dans toute la maison, quand on le découvre sur le feu.

L'intérieur du pays est tellement hérissé de rosiers, que l'on y fait une quantité d'eau et d'huile de rose, qui s'exporte par toute la terre. Les Arabes ont un goût particulier pour ce parfum, et en font un grand usage. L'huile de rose sur-tout est extrêmement forte, une seule goutte dans une malle entière, conserve une odeur que rien ne peut dissiper. Une boîte dans laquelle on en aura enfermé un flacon, en conservera le parfum jus-

qu'au dernier morceau ; enfin, la sueur ne parvient qu'au bout de trois jours à en enlever l'odeur des mains, lorsqu'on en a touché par mégarde ou autrement.

On fait beaucoup de sel sur le bord de la mer ; les Arabes ne pratiquent point de compartimens dans une plaine submergée, comme nous faisons en Europe. On fait tout uniment des trous d'à-peu-près quatre et quelquefois cinq pieds en diamètre sur deux pieds de profondeur ; on les remplit d'eau de mer, jusqu'à ce que le terrein soit assez abreuvé pour ne plus l'absorber. Il se forme alors une croûte rouge à la surface, qui se précipite et dépose un sel rouge d'abord, lorsqu'on égoutte l'eau pareillement rouge ; on expose le résidu au soleil, qui le rend d'une blancheur admirable ; le sel de Moka est le plus beau que j'aie jamais vu.

Les amateurs en coquillage trouveraient facilement à se satisfaire sur les

bords de la côte d'Arabie, les coquilles n'y ont point encore été recherchées, aussi les y trouve-t-on en abondance. Les plus communes sont l'olive, la pélerine, et bernard l'hermite ; il y en a de parfaitement conservées tant pour les formes que pour le poli.

Café. L'objet de la principale culture de l'Yémen est le café : cet arbre est trop connu pour en donner la description. On sait qu'il est originaire d'Arabie, et quoiqu'il ait merveilleusement réussi dans les Antilles, à Cayenne et à l'Ile de Bourbon, il a néanmoins conservé dans sa patrie une supériorité, qui lui donne la préférence dans tous les marchés de l'Europe. Le fruit est ordinairement petit et rond, dégagé de toute pellicule ; il est verd et fort en odeur. Il y en a une seconde espèce qui croît dans les environs d'*Ouden :* il est noir, rempli de petits points brillans, à-peu-près comme le girofle, le goût en est très-fort, très-onctueux,

et l'infusion en est très-huileuse. Ce café ne serait pas supportable seul, son odeur est trop violente, et son goût trop âcre ; mais en le mêlant avec l'autre, il lui donne un grand prix : la dose ordinaire est d'un sixième. C'est ainsi que l'assortit l'agent de la Compagnie.

Commerce.

Tous ces cafés s'apportent à Betelfakih, petit ville située à vingt-cinq lieues dans le nord-ouest de Moka, où se tient le marché général. Les Français y ont une loge, et leurs poids étalonnés en France. Le marché se tient ordinairement dans le commencement du mois de mai, afin que les vaisseaux qui chargent à Moka, puissent partir au commencement de juin, époque du reversement de la mousson. Les cafés destinés pour l'embarquement, s'apportent à dos de chameau ; il est rare que cette exportation se monte à quatre mille balles, si l'on excepte les années auxquelles les Compagnies

anglaises et françaises ont fait des expéditions. Ces occasions n'étant pas communes, on ne doit évaluer l'exportation générale que sur le pied de trois mille cinq cents à quatre mille balles tout au plus. La balle pese trois cents treize livres, dont treize pour l'emballage : elle coûte, marché commun, quarante-deux piastres d'Espagne, en y comprenant les frais de douane à Bethelfakih et à Moka, et ceux de transport ; ce qui revient à-peu-près à quatorze sous et demi de France, la livre. Sur ce pied, Moka pourrait donc offrir un débouché de douze cents milliers tout au plus, représentant une somme de cent soixante huit mille piastres. L'Arabie ayant recours aux pays étrangers pour beaucoup d'articles qui lui sont nécessaires, aurait une balance de commerce bien à son désavantage, si les recettes étaient restreintes à cette modique somme ; mais les exportations par Moka, sont

regardées par le gouvernement comme si peu importantes, qu'à peine fixent-elles son attention. Les Persans accourent au marché de Bethelfakih, et y forment la caravane de Bassora. Les cafés qui se répandent dans la Natolie, dans la Turquie d'Europe et dans une partie de la Russie, prennent leur route par Smirne et se rejoignent à la caravane de ce nom ; et enfin ceux qui sont destinés pour la côte de Barbarie, et pour l'Afrique en général, se réunissent à la caravane du Kaire. Ce sont principalement ces trois caravanes qui font fleurir le marché de Bethelfakih : toutes les affaires s'y font au comptant, ce qui verse dans l'Yémen une somme annuelle qui fait face, et au delà, à ses déboursés, pour les objets de consommation qui lui manquent.

Indépendamment des cafés, l'Arabie fournit aux nations étrangères, beaucoup de dattes sèches, des fruits secs, comme poires, pommes, raisins,

figues, et pêches, de la casse, du Cardamum et de l'assa-fœtida ; tout cela produit de son sol, et dont la valeur peut être regardée comme très-peu de chose dans la balance de son commerce. Ses marchés fournissent encore de l'encens, du benjoin, de l'aloës et de la gomme.

Ces derniers articles ne sont pas tous de son cru ; le marché général en est bien chez elle, mais elle n'en produit elle-même qu'une petite quantité. L'aloës vient de Soccotora. Cette île fournit le meilleur connu.

Cette denrée n'a point de marché particulier, on en trouve également à Moka, à Mascatt, à Jedda, et dans toutes les autres villes d'Arabie.

L'Yémen retire la gomme principalement de l'Abyssinie; ce qu'il en produit lui-même, ne serait pas équivalent à la vingtième partie de ce que ses marchés fournissent. C'est donc très-improprement, que l'on dit café de Moka,

et gomme arabique. Le gommier d'Arabie est petit, maigre et rabougri, les larmes en sont petites et jaunâtres. Celui d'Abyssinie, au contraire, est grand, vigoureux, produit en abondance des larmes grosses comme un œuf de pigeon, et pareilles au cristal pour la transparence. Le marché de Moka et lieux circonvoisins, fourniraient à peine trois cents balles, par an, de cette denrée. Quant à l'encens et au benjoin, ces deux articles réunis ne forment pas une branche de commerce considérable. Les Arabes en consomment beaucoup, mais la plus grande partie leur est fournie par les Abyssins, et je crois évaluer juste, en estimant le profit qu'ils font sur ce qu'ils en vendent à l'étranger, égal à la somme qu'ils payent pour ce qu'ils en reçoivent d'Abyssinie. Ainsi, sur ce pied là, l'Etat n'y ferait aucun bénéfice.

L'argent que l'Yemen reçoit pour les productions que je viens de nom-

mer, lui sert à payer le riz qui lui vient de l'Inde, le sucre qu'on lui apporte de toutes parts, et sur-tout le sucre-candy de Bengale ; le fer et les canons que lui portent les Européens, les draps, l'or travaillé qu'il reçoit par les échelles du levant ; le poivre et les autres épiceries qui lui viennent de la côte Malabar, les marchandises de coton de toute espèce que lui envoie l'Inde ; les soieries de différentes sortes qu'il retire de Surate ; enfin les porcelaines et autres articles de Chine.

Quelle que soit l'étendue de ses besoins, la balance est encore en sa faveur, et la preuve, c'est que tout se faisant au comptant et le gouvernement n'ayant qu'une petite monnaie étamée, nommée komassi (dont j'ai déja parlé et qui n'est pas exportable à cause de son peu de valeur) ; cependant les monnaies étrangères, sur-tout celles d'Europe, telles que les sequins et les écus de Hongrie, y sont en très-

grande quantité, et servent à toutes les transactions de commerce, quelque considérables qu'elles soient. Les komassis ne s'emploient que dans les affaires de petit détail, pour que ces diverses monnaies restent en circulation dans l'Arabie : il faut donc que le produit de ses ventes, excède celui de ses achats, qui, dans le cas contraire, seraient nécessairement payés avec ce numéraire étranger. Ainsi, tout bien considéré, l'Arabie est un pays très-riche, puisque son produit excède ses besoins.

Les Arabes ont les mœurs douces, l'habitude de vivre seuls dans leurs sérails, par conséquent de communiquer peu ensemble ; la pluralité des femmes qui leur laisse la facilité de satisfaire le penchant que le climat leur inspire pour elles, la retenue, ou pour mieux dire, l'esclavage dans lequel vit le sexe, s'opposent au libertinage. L'abstinence des liqueurs fortes Mœurs.

dont leur loi leur fait un précepte auquel ils s'astreignent par-tout ailleurs que dans les lieux où le commerce introduisant le luxe, conduit au mépris des devoirs, l'ignorance de tous les jeux de hasard, et plus que tout cela le fanatisme de leur religion, et l'influence despotique de ses ministres; toutes ces causes réunies, contribuent à conserver chez eux la pureté des mœurs. Le mépris qu'ils ont pour les nations étrangères, fait qu'ils s'isolent chez eux sans communiquer avec aucune. L'Arabe ne connoît que sa famille ; fidèle observateur des lois prescrites par l'Alcoran, l'emploi de de tous les instans de sa journée est fixé par un précepte. La prière, les ablutions et les soins de sa famille, l'occupent uniformément tous les jours et l'entretiennent dans une régularité de conduite, qui maintient ses mœurs intactes. Les enfans élevés sous l'œil du père, et qu'aucun contact étranger

ne pervertit, adoptent la même régularité et ne s'en écartent jamais.

Le gouvernement est avare, mais les particuliers ne le sont pas: cette funeste passion qui par-tout ailleurs engendre tant de vices, n'a pu trouver accès en Arabie. La chaleur du climat ne prescrit point de grands besoins pour les vêtemens, leur sobriété ne leur en impose pas davantage pour leur nourriture. Paisiblement indolent au milieu de ses montagnes, l'Arabe ne desire rien; heureux de pouvoir jouir des biens que la nature a mis sous ses mains, il ne soupire point pour ceux qu'il ne connait pas, et que l'étranger ne veut point lui faire connaître dans sa solitude. Pour lui le bonheur est de n'avoir rien à faire. Dormir au frais, se plonger dans des piles de carreaux, humer l'air et fumer le houcca, se baigner souvent, autant par devoir que par inclination, jouir de la société de ses femmes, voilà le

comble de la félicité, au-delà de laquelle il ne connait rien. Si cet état lui suffit, il sait l'apprécier, et ne consent pas à le partager; de là cette jalousie qui fait le fond de son caractère.

Si quelque chose pouvait amener un relâchement dans leurs mœurs, ce serait leur manière de vivre avec leurs femmes : le climat brûlant qu'ils habitent, embrasant leurs sens, irrite sans cesse leurs desirs; ils s'y livrent avec d'autant moins de retenue, qu'ils ont sous la main tout ce qu'il faut pour les satisfaire. Des bains fréquens furent peut-être prescrits pour les calmer; mais loin de produire cet effet, rien n'est plus propre à les enflammer davantage que l'abus qu'ils en font. Les endroits destinés à cet usage, sont ordinairement des carrés de vingt-cinq ou trente pieds sur tous les sens; leur profondeur est à-peu-près de trois pieds et demi, on y descend par de petits escaliers, situés aux quatre

coins. Le fond en est sablé ou battu, et s'entretient toujours très-uni. Là le chef de famille et ses femmes se baignent tous ensemble. Je tire le rideau sur ce que ce tableau peut avoir d'obscène ou pour le moins de lascif; mais on concevra facilement que la vue de tant de nudités voilées seulement par une eau transparente, ne peut que redoubler l'effervescence que le climat fait naître.

Peut-être sous ce point de vue, les mœurs seraient un peu libres ; mais le législateur qui vraisemblablement soumis aux mêmes besoins, conçut l'impossibilité de réfréner ses desirs, et le danger d'en faire un précepte, ne mit sur cet article aucune restriction. A la rigueur, l'Arabe voluptueux peut donc s'abandonner dans l'intérieur de son sérail, à tout l'empire de ses sens, sans que pour cela ses mœurs soient dépravées, puisqu'en agissant ainsi, il ne viole aucune loi, et ne se soustrait à aucun devoir.

On ne voit point les femmes en Arabie, même quand elles voyagent, quoique les voitures leur soient inconnues. Pour les soustraire aux regards, on place sur un chameau, un bât sur lequel sont assujétis quatre montans que l'on enveloppe d'une étoffe quelconque, mais souvent rouge; le tout est surmonté d'une couverture en guise d'impériale : la femme se place dans cette espèce de niche et fait ainsi le trajet qu'elle se propose, sans jeter un coup-d'œil sur le pays qu'elle parcourt. Il irait souvent de sa vie, de soulever un coin du voile qui la cache, cela dépendrait du caractère de son mari ou de son maître.

Graces à la réclusion des femmes, le libertinage ne peut s'introduire même dans les villes où le luxe relâche les mœurs. A Moka, on ne trouve aucune femme publique, c'est à quoi les matelots européens trouvent souvent à redire. Une seule marchande de paniers

passait pour n'être pas cruelle, mais les lois du pays sont terribles contre ceux qui sont pris en flagrant délit : si le gouvernement le savait, on serait contraint de prendre le turban, ou l'on périrait. Si dans des momens pareils, une femme voulait trahir son amant, il suffirait qu'elle appelât et se fît voir d'un seul témoin, l'Européen saisi ne pourrait sauver sa vie qu'en embrassant le mahométisme. A cette trahison, si elle joignait la perfidie de jurer qu'on a crié *Alla*, le crime serait atroce, et le refus du turban conduirait sans autre examen, au supplice du pal.

Ces lois sont si bien connues, que les Européens se tiennent sur leurs gardes ; les Arabes, de leur côté, n'ont aucun besoin de rechercher de pareilles femmes : toutes ces circonstances réunies préservent les mœurs de cette nation. On peut la regarder comme neuve, c'est-à-dire qu'elle a encore une religion et des mœurs. Quand je dis une

religion, je n'entends pas un culte; tous les peuples en ont un, mais l'un est bien différent de l'autre. J'appelle avoir une religion, être fermement persuadé de la vérité de tout ce qu'elle enseigne; strictement observer tout ce qu'elle prescrit; enfin être convaincu qu'elle est divine, qu'elle ne peut errer; et se sacrifier, s'il le faut, pour elle: sur ce pied là, nous n'avons plus de religion en Europe.

Avoir un culte consiste à se conformer à quelques pratiques extérieures dont on se dispense, souvent sous des prétextes légers, même par ton, et dont on s'acquitte avec une légèreté soumise au luxe et à la mode. Depuis long-tems nous n'avons plus que des cultes dans la partie du monde que nous habitons.

L'Arabie est, plus que tout autre pays, éloignée d'une révolution, parce qu'elle n'a point de régénération à desirer, tant qu'elle conservera sa re-

ligion et ses mœurs. Le plus grand malheur pour une nation, est de les perdre; et si nous consultons les annales du monde, nous y verrons qu'aucun peuple, après les avoir vu anéanties, n'a pu se régénérer, sans un siècle de barbarie qui remet les choses dans le cahos auquel succèdent lentement des tems plus éclairés. Les arts et les sciences se reproduisent, et conduisent les peuples au plus haut degré de civilisation, au-delà duquel ils se dépravent encore. Les sciences d'abord cultivées dans l'Inde, se réfugièrent en Egypte, de là en Grèce, d'où elles passèrent en Italie qui les perdit à son tour, lorsque la France s'en enrichissait: ne semblent-elles pas aujourd'hui prendre leur cours par le nord à peine civilisé, quand le midi florissait. Elles retourneront peut-être de là dans leur première patrie. L'histoire nous apprend que les tems de barbarie qui succédèrent aux siècles de lumières dans les

pays que nous venons de nommer, contraignirent seuls les arts et les sciences à faire le tour du monde ; et lorsque l'on veut examiner les causes de leur décadence, on est forcé de convenir, que les catastrophes qui sapent les Etats, ne sont amenées que par l'anéantissement de la religion et des mœurs.

Plus heureuse, la nation arabe loin de craindre une révolution, voit tous les jours s'approcher le siècle où elle occupera à son tour la première place parmi les peuples de la terre. Son attachement pour sa religion subsiste dans toute sa force, ses mœurs sont intactes, elles ne connaît ni débauche ni jeu, ni luxe, ni avarice, et c'est peut-être le seul peuple de la terre qui pratique la vertu pour elle-même.

Caractère. Une telle rigidité de mœurs influe nécessairement sur le caractère de la nation : aussi rien n'est-il plus franc, plus loyal, plus sincère qu'un Arabe.

Les tribus Nomades elles-mêmes, ne manquent jamais à leur parole. L'Arabe ne donne point de billets, ne connaît point les contrats ; nulle sûreté, nulle garantie ne le cautionnent quand il a prononcé. Deux marchands concluent un marché sans se parler, ils se touchent la main sur laquelle un troisième étend un tapis : l'attouchement décide du prix dont on convient, et rien au monde ne peut faire rompre un tel engagement. Si le marché se fait entre plusieurs, tous s'asseyent en rond ; le vendeur fait son prix en pressant la main de son voisin de droite, un certain nombre de fois ; celui qui donne un prix moindre, diminue ce nombre ou l'augmente, s'il veut payer plus cher. Le voisin de gauche, rend au marchand le prix dont on lui donne l'attouchement ; celui qui le lui a donné, se fait connaître, les deux parties se prennent la main, un troisième les leur sépare

d'un petit coup, et le marché est conclu si solidement, que rien ne peut le rompre. J'ai vu ces affaires se terminer en ma présence. Il est d'usage qu'un vaisseau ne peut rien vendre, sans l'avis des marchands en général, auxquels il doit la préférence; il est obligé de leur céder au moins une portion de sa cargaison, (s'il ne la leur vend toute) auparavant d'en disposer partiellement. En conséquence ils s'assemblent en corps, et viennent traiter à la muette, la main sous un tapis; le marché se conclut sans dispute, sans aigreur, sans proférer une parole, et l'engagement est irrévocable.

Tant de bonne-foi et de loyauté doivent bien confondre les Européens, qui se disent si supérieurs aux autres nations, et qui ne peuvent terminer la plus légère affaire, sans se retrancher contre la fraude, derrière une multitude de formes prescrites par la

défiance et quelquefois insuffisantes pour mettre le créancier à l'abri de la mauvaise foi du débiteur.

Caractère. L'Arabe est violent et vindicatif. Rien ne peut éteindre chez lui le desir de la vengeance ; il se sacrifiera s'il peut entraîner son ennemi dans sa chute ; mais cette soif de vengeance ne le portera jamais à l'attaquer insidieusement. Il est brave et se montre à découvert. La grande violence de ses emportemens le rend susceptible du plus grand enthousiasme : aussi a-t-on vu tout ce qu'ils ont fait pour leur religion. Ils sont amis solides, généreux et capables du plus parfait dévouement. L'hospitalité est pour eux un devoir inviolable ; quels que soient les crimes dont est chargé celui qui demande un asile, il devient sacré pour son hôte, qui le protège tant qu'il est dans sa maison : s'il était même son ennemi, il différerait sa vengeance jusqu'à ce qu'il se fût éloigné de chez lui.

Les Arabes sont fiers, glorieux, ils font rarement des prévenances. Ils méprisent d'ailleurs souverainement tout ce qui n'est pas de leur nation. Les renégats qu'ils obtiennent ne jouissent jamais chez eux d'une très-grande considération, de quelqu'utilité qu'ils puissent être. Non-seulement ils méprisent les étrangers, mais même ils les haïssent: le peuple leur fait souvent essuyer de mauvais traitemens ; mais dans ce pays, comme par-tout, la classe supérieure se distingue par la décence et la dignité des manières ; en général l'élite de la nation est extrêmement grave. Le caractère dominant de tout ce peuple est la jalousie. Tout Arabe est capable d'immoler sa femme sur le plus léger soupçon : sa fureur ne s'arrêterait pas là, il ne serait épouvanté par aucun voyage, et suivrait le séducteur jusqu'au bout du monde pour le poignarder. Ce sentiment les rend extrêmement alertes sur ce qui concerne

leurs sérails, dont tout le monde indistinctement est exclu. Leurs enfans même n'y sont plus admis, dès qu'ils atteignent l'âge de puberté.

L'imam de l'Yémen fait sa résidence à Senan, ville situeé à quarante lieues dans le nord-nord-est de Moka. Sa cour n'est pas aussi brillante qu'elle pourrait l'être s'il voulait fixer les Saïds autour de lui : mais soit qu'il les redoute, soit que leur présence lui soit importune, il les écarte, et ne s'environne que de nègres passivement soumis à ses volontés. On voit à Senan fort peu d'Arabes de grandes familles, cette ville est au surplus de fort peu supérieure à Moka ; ce sont, comme par-tout, de mauvaises murailles de briques flanquées de grosses tours sans fossés ; dans tout le royaume, on ne trouverait pas un retranchement.

Le trône de l'Yémen a souvent été ensanglanté. Ces catastrophes ont amené une espèce de constitution,

qui a limité un peu le pouvoir de l'imam ; mais quoique ce souverain ne soit pas absolument despote, cependant il le devient par la manière dont il compose son conseil, sans lequel il ne peut rien faire : il élude ainsi l'esprit de la loi, et dispose souverainement de la vie de ses sujets. Celui qui est aujourd'hui sur le trône, n'a point encore souillé son règne par de grandes exécutions. On ne lui reproche point de mort arbitraire. Il permet assez volontiers aux Européens de venir le voir : on n'y va jamais sans présens. Du moment qu'on arrive à sa cour, il défraie le voyageur et paye toutes les dépenses de son retour. Parmi les présens qu'on lui destine, il faut se donner bien de garde qu'il y ait rien en sculpture ou en broderie qui ressemble à des figures humaines ou à des bêtes. La loi leur défend si positivement les images, qu'il n'accepterait rien : on peut lui porter du velours

verd ou rouge, des linons brodés en or, des bijoux, un poignard à monture en pierres, des pendules, des montres et des armes. En retour il donne ordinairement un superbe cheval, que l'on choisit dans ses écuries. L'armée de ce prince, comparée à la grandeur de ses Etats, est très-forte pour l'état de paix. Il peut avoir deux mille hommes de cavalerie composée de la fleur de la nation, il y joint à-peu-près six à sept mille hommes de mauvaise infanterie dont j'ai rendu compte: en cas de guerre, il peut élever ses forces à plus de vingt mille hommes, tout compris. Il a de plus un corps d'à-peu-près six cents canonniers de toutes nations, pour manœuvrer au moins six cents pièces de canons de tous calibres, dont vingt tout au plus sont montés sur des affûts marins en mauvais ordre et que l'on traîne à bras. Les autres ne peuvent servir faute d'être montés. Je parle des pièces de campagnes, car celles des places sont posées sur deux

pièces de bois qui leur servent d'affût. Infanterie, artillerie, tout cela est si mauvais, que trois mille hommes de bonnes troupes européennes, et dix pièces d'artillerie volante, feraient la conquête de l'Yémen dans trois mois.

Inspection du pays.

L'Arabie est sans contredit un des points du globe les plus anciennement habités. Ses montagnes granitiques très-élevées attestent son antiquité. Au premier coup-d'œil sur la carte, elle paraît avoir été une île dans les premiers âges du monde, lorsque l'isthme de Suez n'existait pas encore, et que le golfe Persique communiquait à la mer Caspienne. Depuis ce tems son sol s'augmente tous les jours, et le détroit de Babelmandeb sera vraisemblablement un second point de contact entre l'Afrique et l'Asie, dans un certain nombre de siècles. On ne trouve déja plus que sept brasses d'eau entre l'île *Mehun* ou *Perim* (1); c'est le

(1) L'île Perim ou Mehun est située à une

passage ordinaire des vaisseaux. La sonde, il est vrai, amène quatre-vingts brasses au milieu du grand détroit ; mais cette profondeur n'est point égale, elle n'existe qu'au milieu : dans plusieurs endroits, les écueils et les hauts fonds ne permettraient pas à de grands bâtimens d'y passer. La mer Rouge est plus profonde que le petit détroit, on trouve presque par-tout trente et quarante brasses d'eau entre les îles et les rochers dont elle est semée. Ainsi, quoique plusieurs endroits soient réputés sans fond, ce qui provient des sondes défectueuses qu'on y a essayées, je suis persuadé qu'elle formera un grand lac, une seconde mer Caspienne, quand le tems aura fermé le détroit. En général cette mer est mal sondée : j'ai eu fond par soixante-dix et quatre-vingts brasses par-tout, en louvoyant

---

petite lieue au large du cap Babelmandeb, et forme le détroit de ce nom.

entre Moka et la côte d'Afrique. M. de Rosily, commandant la frégate du roi la Méduse, est le seul qui eût pu nous donner des sondes exactes, si moins pressé de se rendre à sa destination, il avait eu le tems de donner tous ses soins à cette opération. Il a souvent été contraint de sonder en cinglant, parce que le vent et les marées sont si violents dans ces parages, que chaque coup de plomb lui eût fait perdre ce qu'il avait gagné depuis six heures, s'il avait voulu sonder en travers. Cette manœuvre ne lui permettant pas de filer une longue ligne, il a été forcé d'en employer une très-courte; aussi le plus souvent n'a-t-il filé que cinquante brasses, qui n'ont pas été suffisantes pour atteindre le fond. Il n'en est pas ainsi de ses observations, faites avec toute l'exactitude et la justesse dont ses talens sont susceptibles; aussi sont-elles parfaites. Cet excellent officier général vient de publier une carte

de toute la mer Rouge depuis le détroit jusqu'à l'isthme de Suez. Ses observations astronomiques ont été secondées du chronomètre, réglé sur le méridien de Mahé ; et d'après tous les soins qu'il y a donnés, d'après son zèle et son instruction, on peut avoir la plus grande confiance dans la justesse des positions qu'il a déterminées. Cette carte manquait absolument à la navigation ; celle des voyageurs précédens ne portait point ce degré de précision, ce caractère qui déterminent la confiance des navigateurs, il fallait celle d'un marin, et d'un marin tel que M. de Rosily. Le public et le gouvernement lui doivent à cet égard un juste tribut de reconnaissance.

La mer se retire visiblement de la plaine où Moka est bâti. Depuis le bord de la côte jusqu'aux montagnes, à commencer au détroit, en remontant la mer Rouge, la base sur laquelle reposent les montagnes de l'Arabie, s'af-

franchit tous les jours du joug de l'Océan, elle n'est point encore couverte de terre végétale. La mer semble l'avoir quittée depuis hier. Dans plusieurs endroits on dirait être sur une grève abandonnée par le reflux ; on y craint presque le retour du flux. Il n'en est pas de même en-dehors du détroit et du côté d'Aden, la vague baigne le pied des montagnes, et la base qui les supporte est encore dans l'abîme. La sonde n'indique point de profondeur à une très-petite distance, excepté vers le cap Saint-Antoine, où le fond commence à s'élever graduellement jusqu'au détroit.

L'esprit s'égarerait dans le calcul des siècles qui s'écouleront auparavant que l'Océan ait quitté la côte d'Arabie vis-à-vis d'Aden. Mais quant à la mer Rouge, elle est si peu profonde, les îles et les écueils dont elle est hérissée sont si visiblement des sommets de collines qu'elle abandonne lentement ; sa

retraite graduée est si évidente, qu'on ne peut se refuser à assigner d'avance dans l'imagination, une époque quelconque à laquelle tout ce vaste golfe sera converti en une vallée. Il serait même possible que ce moment fût accéléré par quelqu'explosion volcanique. L'énorme masse qui constitue les montagnes d'Arabie, ne repose point sur des fondemens solides. Un incendie interne a creusé sous leurs racines, des cavernes qui passent sous le lit de la mer Rouge, et communiquent à l'Afrique. La petite île de Gebelthor brûle et fume encore.

Zeïla et Moka, deux villes sur les côtes opposées, sont bâties sur des veines sous-marines correspondantes. Les pyrites renfermées dans leur sein, brûlent et ont allumé les matières inflammables qui les avoisinent : lorsqu'une ville ressent une commotion, l'autre l'éprouve au même instant. Plusieurs fois pendant mon séjour en Arabie, la terre a trem-

blé, et même assez violemment. Une petite ville située dans les montagnes à six lieues dans l'est de Moka, a été complètement culbutée par un de ces tremblemens. Moka s'en ressentit; mais quoique les secousses ne fussent pas très-fortes, cependant elles le furent assez pour me faire craindre la chute de ma maison. Je sortis aussitôt, la terre était déja raffermie, mon bateau mouillé au bord de la mer, sentit l'oscillation, et pour un instant il s'y éleva deux ou trois lames, quoique le calme fût profond. Le thermomètre de Farenheit était alors à 100 deg., les baromètres à 27 deg. Si l'on peut juger par ses effets, de la profondeur de l'abîme qui se creuse sous les fondemens de l'Arabie, on doit la supposer énormément vaste; car quel incendie ne faut-il pas pour opérer une explosion capable de mettre en mouvement des masses aussi considérables ? Les tremblemens de terre sont fréquens dans les

montagnes, mais sur-tout dans la partie qui environne Aden. L'embrâsement interne paraît être général, car il n'a point encore déterminé son foyer ; il est à présumer que le feu se faisant enfin un passage, ouvrira un volcan, qui laissant une libre issue aux explosions, mettra en sûreté le reste du pays menacé de s'engloutir dans quelques-unes de ces cavernes, dont les voûtes comprimant l'incendie, peuvent céder à l'effort des commotions qu'elles augmentent par leur résistance. Au surplus, ce pays a de tout tems été soumis à l'action d'un feu intérieur qui paraît lui avoir fait éprouver de grandes révolutions. Il nous manque tout un archipel qui fut jadis si fameux, que nous connaissons jusqu'au nom des villes de la plus grande de ses îles. Je veux parler de l'archipel de Panchaye.

Recherches sur l'île Panchaye.

Diodore (1) dit qu'il était au midi

(1) Diod. bibliot. hist. liv. 5 et liv. 6, conservé par Eusebe.

Prepar. Evang. liv. 2.

de l'Arabie heureuse. Sur l'île Panchaye on voyait un temple de jupiter, dont cet auteur nous donne une description magnifique ; de plus, quatre villes, savoir : Hiracie, Dalis, Océanis et Panara ; cette dernière est si authentique, qu'on sait qu'elle était habitée par des Indiens, des Scythes, enfin jusqu'à des Crétois ; tout cela a disparu Même en supposant que Socotora fût une des îles de cet archipel, on demandera toujours que sont devenues les autres. Elles ne peuvent être réunies au continent par la retraite de l'Océan. Deux raisons s'y opposent : la première, c'est que l'on retrouverait quelques vestiges de ce célèbre temple de deux arpens de longueur, dont parle *Evhmere*, et qui était bâti en pierres de taille, du poli et de la blancheur du marbre ; on verrait quelque chose de ce fleuve navigable si près de sa source ; on rencontrerait quelques traces des quatre villes dont

Diodore nous fait connaitre les noms. On voit bien sur la côte d'Afrique, la ville de Zeïla, au fond du golfe de ce nom ; mais ni son nom, ni sa position, ne peuvent indiquer qu'elle soit une de celles que renfermait l'île Panchaye. Mais dans tous les cas l'objection subsiste pour les trois autres ; de pareils monumens ne peuvent disparaitre entièrement, sans laisser quelques ruines qui attestent leur existence précédente. Le temple de Jupiter était sur une colline, dit Evhemere. En supposant que les villes eussent été enfouies sous les sables de l'Afrique, le temple et la colline que leur élévation préservait d'un pareil accident, devraient encore subsister.

La seconde raison se puise dans l'hydrostatique ; l'isthme de Suez était sans contredit sorti du sein de l'Océan, avant que l'île Panchaye eut disparu, puisque Evhemere l'a visitée, et que cet auteur était contemporain du se-

cond successeur d'Alexandre. Quelque petite que fût la profondeur du détroit qui la séparait du continent, il est évident que les plaines qui en faisaient le fond, étaient de beaucoup inférieures au niveau de l'isthme de Suez, puisque ce dernier était à sec lorsque les autres étaient submergés. Or il est certain que cet isthme est la terre la plus basse et la plus noyée de ce climat. La côte d'Afrique, depuis le détroit de Babel-Mandeb jusqu'au cap Gardafuy, est composée de dunes de sable extrêmement hautes; la côte en tirant vers le sud, est pareillement assez élevée pour se voir facilement de cinq lieues; ce qui comporte une hauteur de beaucoup supérieure à celle de l'isthme, et par conséquent démontre une création antécédente. Si la réunion de l'île Panchaye au continent avait eu lieu, la conformation du pays ne permet pas de penser que c'eût été ailleurs que dans ces parages.

Cette supposition me conduit à une réflexion sur le texte: Diodore nous dit que cette île gissait au midi de l'Arabie heureuse, pourquoi n'a t-il pas assigné sa place au nord de l'Afrique qui l'aurait avoisinée? Il me semble qu'il était naturel de nommer le continent qui en était le plus proche. Si donc on s'en rapporte au sens que présente le texte de Diodore, nous devons penser que l'île était plus rapprochée de la côte d'Arabie que de celle de l'Afrique. Si c'est là le vrai sens en effet, si c'est la place que Diodore a voulu nous indiquer, toute idée de réunion au continent doit s'évanouir; la seule inspection des côtes en démontre jusqu'à l'évidence l'impossibilité physique. On n'y voit pas une plaine, ce ne sont que de hautes montagnes, dont le pied se plonge sous les flots à une profondeur incommensurable; dans quel endroit la jonction pourrait-elle donc s'être opérée?

Le système de la retraite des mers, brave le pyrronisme le plus outré; mais sous une plume conduite par une imagination ardente, il peut enfanter des paradoxes sans nombre. Dans le labyrinthe des questions qui peuvent en résulter, ne perdons jamais le fil de l'hydrostatique, c'est le seul moyen de nous garantir des erreurs auxquelles conduit toujours l'esprit systématique. Dès qu'il est prouvé qu'une des premières propriétés des fluides est de se mettre toujours en équilibre, on ne peut admettre que l'Océan se soit retiré d'un point du globe, tandis qu'il submergeait à l'autre extrémité une terre plus élevée, c'est-à-dire, plus éloignée du centre. Envain donc un philosophe, bien respectable d'ailleurs, nous dira que lorsque le Hannon primitif a fait le tour de l'Afrique, la moitié de ce vaste continent était sous les flots, et sur-tout le promontoire de Bonne-Espérance. Envain assurera-

t-il, qu'à cette époque, l'Amérique n'existait que par les pics de ses montagnes; de pareilles assertions sont plutôt faites pour éloigner du système, que pour y faire adhérer. Il faudrait d'abord prouver que Carthage, Ezion-gaber ou tout autre point dont est parti ce Hannon, fût plus élevé que les terres qu'on nous dit avoir été submergées alors; il faudrait démontrer que la Phénicie est plus élevée non-seulement que la montagne de la Table et celles du Tigre, mais encore, que tout le milieu de l'Afrique, que l'on ne connait pas, et qui paraît cependant très-élevé, autant qu'on en peut juger dans l'éloignement; il faudrait s'assurer, si les plaines de l'Amérique, à partir du pied des Andes et des Cordilières, jusqu'au bord de la mer, sont d'un niveau inférieur à celui de Carthage, où l'on fait arriver ce Hannon. Si l'on n'a ces preuves acquises, c'est vouloir lire dans le livre de la nature sans en

connaître l'alphabet. J'ai beau compulser tous les voyages autour de l'Afrique, et suivre pied à pied tous les auteurs qui en parlent, je trouve toujours l'isthme de Suez dans mon chemin; j'en inférerai ce que j'ai déja dit à l'article du cap de Bonne-Espérance, que puisque cet isthme existait, tous les pays qui sont plus élevés que lui devaient exister aussi.

En général, ne classons jamais les époques des déssèchemens des terres, qu'en raison de leurs hauteurs relatives au-dessus de la mer; et lorsque nous trouvons des vestiges du séjour de l'Océan sur quelque partie du globe, voulons nous savoir si les tems où ces pays cessèrent d'être soumis à ses flots, sont accessibles à notre chronologie, jetons les yeux sur ceux dont elle atteint l'histoire; leurs hauteurs comparées déterminevont l'antériorité de leurs naissances, en exceptant cependant les terres qui doivent leur ori-

gine à quelque explosion volcanique.

Je ne puis donc supposer que l'archipel Panchaye se soit réuni à la côte d'Asie, puisque la conformation du pays rejette une pareille conjecture. Je ne puis non plus admettre l'hypothèse qu'il se soit joint à l'Afrique, puisqu'on n'en voit aucune trace, et que toutes les terres de ces parages sont plus hautes que d'autres qui lui étaient contemporaines.

Mon opinion est que cet archipel a fait naufrage. Les rochers innombrables qui environnent Zeïla, et qui y obstruent la navigation, sont évidemment des vestiges d'une grande commotion; Zeïla lui-même n'est pas affermi, et s'ébranle souvent lorsque l'incendie souterrain s'irrite. Ainsi l'inspection du pays, les fréquens tremblemens de terre qui m'annoncent un embrasement intérieur toujours subsistant, le cratère encore fumant du Gebeltor, tout me porte à croire que l'ar-

chipel de Panchaye s'est englouti dans l'abîme que le feu creusa sous ses fondemens, et qu'il entraîna dans ce gouffre les pays adjacens, sur-tout celui que submerge aujourd'hui l'Océan, entre Socotora et le continent. Cet espace est semé de petites îles, qui ne sont visiblement que des sommités, que leur hauteur a préservées de l'invasion de l'eau. Socotora ou Zocotora formait, à mon avis, le promontoire le plus saillant de ce côté de l'Afrique, à l'époque où *Evhemere* et les Phéniciens naviguaient dans ces climats. Si elle eût été alors détachée du continent, elle aurait été trop fameuse pour qu'on n'en parlât pas; sa grandeur, sa hauteur, ses montagnes de granit comparées aux dunes de sable qui lui correspondent en Afrique, son aspect riant et verd, sa fertilité mise en parallele avec les sables brûlans dont elle est séparée par un médiocre détroit; tout aurait concouru à lui faire

obtenir un rang dans les rélations que les premiers navigateurs nous ont transmises.

De tout ce que je viens d'énoncer, on peut conclure qu'il existe sous tout ce parage, une immense caverne volcanique, dont l'embrasement survit à une multitude de siècles ; et que si le feu ne parvient pas à se frayer un soupirail par où s'exhaleront ses efforts, nous verrons peut-être avant peu dans cette partie du monde, quelque grand événement qui justifiera la hardiesse de nos conjectures, sur les vestiges des révolutions qui nous ont précédé.

Je reviens à mon voyage :

Départ de Moka.

J'avais fait une assez mauvaise spéculation, en venant à Moka ; les grains n'y étaient pas d'une défaite avantageuse ; le produit de ma cargaison fut bien insuffisant pour recharger mon vaisseau en café. Je me contentai d'en acheter deux cents balles à Bethelfakih. Je remplis de sel, le fond de mon

vaisseau, et pour compléter son chargement, j'achetai cent ânes de grande espèce et deux chameaux; l'eau et le fourrage nécessaires pour ce bétail, achevèrent de le remplir. Mais comme mes pièces à l'eau étaient en trop petite quantité, il me fallut fabriquer, avec les mauvais ouvriers du pays, des puits pour en tenir lieu. Ces réservoirs mal faits, coulèrent dans la traversée; et si les animaux que je portais n'avaient pas été tous de la plus grande sobriété, comme le sont ordinairement ceux de ce climat, la moitié serait morte de soif. J'observerai ici une particularité assez étonnante, c'est que du moment où les ânes sont embarqués, ils deviennent muets tout le tems qu'ils sont à bord du vaisseau.

Les préparatifs de mon départ étant faits de bonne heure, et les premières brises de la mousson du nord s'étant fait ressentir dès les derniers jours de mai, je me hâtai de partir

le premier de juin. J'eus lieu de me repentir de cette précipitation ; c'est un avis que je dois à ceux qui viendront après moi. Il est prudent de laisser la mousson se bien déterminer avant de sortir du port, sans quoi l'on s'expose aux mêmes inconvéniens que j'ai éprouvés.

J'avais appareillé vers les six heures du soir, il en était deux du matin lorsque j'arrivai au détroit ; l'obscurité m'empêchant de le franchir pendant la nuit, je mouillai dans les environs. A la pointe du jour le vent changea, et me retint trois jours à l'ancre ; le quatrième j'appareillai de nouveau, mais au bout de vingt-quatre heures je fus obligé de repasser le détroit et de rentrer dans la mer Rouge, où je fus forcé de rester encore deux jours à l'ancre, au bout desquels je repartis encore, mais je n'en fus guères plus avancé. J'employai vingt-cinq jours à lutter contre les courants, et à me défen-

dre de la côte d'Afrique, que j'eus ainsi, malgré moi, le loisir d'examiner jusqu'au cap de Gardafuy. Lorsque je me trouvais porté trop près de terre par les calmes et les courans, si dans la fraîcheur de la nuit, une légère brise folle s'échappait de terre et parvenait jusqu'au vaisseau, la chaleur qu'elle apportait était telle, qu'il fallait fermer les yeux, encore avait-elle eu le tems de se rafraîchir en parcourant un espace de trois lieues sur la mer.

Tempête. Le vingt-sixième jour, je fus assailli d'une des plus violentes tempêtes que j'aie jamais essuyées; le second jour j'étais en vue de Socotora, et si j'avais été contraint de lutter contre la mer et le vent, c'était fait de moi ainsi que de tous ceux qui m'accompagnaient. Mais heureusement le vent souffla du sud-ouest et me porta en route, ce qui diminua d'autant l'effort de la tourmente. Mon vaisseau se ressouvint alors de son échouage dans le Gange,

car je ne puis attribuer à autre chose l'accident qui lui arriva.

Un des écarts de la quille s'ouvrit, et me fit contracter subitement une voie d'eau, qui, pendant la violence du coup de vent, fut telle, que quatre pompes jouant sans cesse, et le reste de l'équipage puisant avec des seaux par les écoutilles, ne pouvaient suffire à jeter l'eau aussi vîte qu'elle entrait ; elle nous gagnait sensiblement au point, qu'au moment où le vent commença à s'abattre, il y avait cinq pieds et demi d'eau dans la calle ; position d'autant plus horrible, qu'elle me faisait savourer lentement les approches de la mort, que tous mes efforts ne pouvaient écarter. J'avais préparé des armes dont je comptais faire usage pour prévenir les derniers momens d'une aussi cruelle agonie, et d'une lutte individuelle contre les flots. Pour augmenter l'horreur d'une situation pareille, deux de mes pompes

crevèrent à-la-fois, et dans le même moment les apparaux de la troisième manquèrent. J'étais dépourvu de tout ce qui m'était nécessaire pour la rétablir, et si cet accident m'était arrivé vingt-quatre heures plutôt, il est vraisemblable que rien n'aurait pu me sauver. Heureusement le coup de vent perdait alors de sa force, et le vaisseau fatigant moins, ne donnait plus que trente-deux pouces à l'heure; une pareille voie d'eau ne pouvait s'étaler avec moins de deux pompes; il était donc instant d'en réparer une. J'entre ici dans quelques détails pour l'instruction des marins entre les mains desquels cet ouvrage pourra tomber. Les pompes foulent et aspirent par le moyen d'un clapet, posé sur un corps mobile nommé *heuse*, percé d'un trou que ce clapet bouche hermétiquement, et d'un autre posé sur un corps immobile nommé *chopinette*. La heuse en refoulant presse la co-

lonne d'eau sur le clapet de la chopinette et le tient fermé ; cette pression soulève celui de la heuse, et donne passage à l'eau. Lors de l'aspiration, la colonne d'eau supérieure à la heuse, en referme le clapet ; celui de la chopinette au contraire, s'ouvre et laisse passer l'eau aspirée. On voit que tout le mécanisme de la pompe consiste dans le jeu des clapets. On croirait, d'après cela, que sans eux, l'on ne pourrait pomper. C'est cependant le cas où je me trouvais, et sans en avoir, je parvins à faire jouer parfaitement mes pompes : tout se réduisait à trouver un moyen de suppléer à leur défaut, et d'imaginer quelque chose qui produisît le même effet ; c'est-à-dire qui pût boucher hermétiquement la heuse et la chopinette, par l'effet du jeu de la pompe. Pour cet effet, je rougis deux boulets du calibre de quatre ; je les fis appliquer brûlans sur le trou des

situde et d'affaiblissement ; j'y reçus tous les secours dont le pays était susceptible ; j'y déchargeai ma cargaison qu'une pareille traversée avait fait souffrir. J'avais perdu un chameau et dix ânes, les autres se rétablirent promptement ; je les fis partir sur un autre vaisseau pour l'Ile de France, et je fis réparer le mien dans la rivière de Coringui. L'entrée de cette rivière était difficile pour un aussi gros vaisseau : heureusement la barre était d'une vase molle, au travers de laquelle je me frayai un chemin à coups de cabestan.

A l'époque où j'arrivai dans cette rivière, le pays était ravagé par la plus horrible famine ; les malheureux périssaient avec une rapidité effrayante qui ne permettait pas de les inhumer. Les routes et les champs étaient jonchés de cadavres, qui avaient fait de cette province, la patrie des jackals et des oiseaux de proie : spectacle ré- Famine.

voltant, et auquel le gouvernement ne pouvait remédier.

La conduite du peuple pendant la durée de ce fléau destructeur, porte une empreinte de résignation et de fermeté étonnante, qui prouve jusqu'à quel point le mépris de la mort peut s'allier avec la douceur des mœurs. Les magasins des gens riches régorgeaient de grains ; les misérables le savaient, et se laissaient périr sans chercher à s'en rendre maîtres. La manière dont ils attendaient et recevaient la mort, m'a paru assez particulière pour la transmettre ici. Quoiqu'un pareil tableau répugne à mes crayons, je l'esquisserai néanmoins pour tracer un portrait fidèle du caractère des peuples de l'Inde.

Dès qu'un individu, homme ou femme, avait acquis la conviction que tous ses efforts étaient vains pour prolonger ses jours, il se faisait porter à la porte d'un homme opulent,

aux yeux duquel il voulait expirer ; comme pour lui reprocher de ne pas lui faire part d'un superflu qui aurait pu conserver sa vie. Là, couché par terre, il se faisait donner par ses amis un pot d'eau, qui suffisait pour le soutenir pendant deux ou trois jours, durant lesquels, la tête paquée de sa pagne, il attendait le fatal moment avec patience, se débattant à ses derniers instans contre les bêtes qui cherchaient à le dévorer vivant, sans qu'aucune exhortation de la part de ceux qui voulaient le secourir, pût le déterminer à accepter des moyens qu'il regardait comme inutiles pour préserver une vie dont il avait fait le sacrifice. Ceux qu'un reste de vigueur trompait sur la durée de leur existence, et que la mort surprenait, tombaient sans choix de lieu, partout où elle tranchait leurs jours. Il était rare que je n'eusse pas tous les jours à ma porte, le spectacle dégoûtant

de trois ou quatre cadavres d'hommes expirés dans la nuit. La constance des Indiens se soutint jusqu'au bout ; ils voyaient la mort s'approcher, l'attendaient et la subissaient sans murmure, sans proférer une plainte, sans mouvemens séditieux, sans violence envers ceux que leurs richesses mettaient à l'abri d'un pareil sort ; implorant Brama, sans qu'un seul sentiment de malveillance vînt empoisonner leur dernière heure.

Ecartons ces tristes images.

La rade de Coringui est le lieu de l'hivernage ; c'est là que viennent se mettre à l'abri, les vaisseaux qui sont contraints de passer la mauvaise saison sur la côte de l'Inde. Le pis-aller qui puisse leur arriver, est d'échouer sur les vases, où ils ne courent pas le risque le plus léger. Ce parage est néanmoins fertile en naufrages, parce que la pointe de sable qui défend la baie du côté du sud, se projette

fort au large avec des battures dangereuses. Lors de mon séjour en cet endroit, un vaisseau rencontra la terre inopinément la nuit, et s'y perdit. J'envoyai tous mes bateaux et tout mon équipage à son secours ; on en retira plusieurs objets, entr'autres, du riz en sac ; l'eau y avait pénétré, le grain était gonflé et crevé, cependant telle était la disette, que dans cet état il se vendait six roupies le sac, c'est-à-dire 15 fr. pour 150 livres pesant. La reconnaissance du supercargue, M. Dineur, se manifesta par l'offre qu'il me fit d'un superbe canot que je refusai, mais que j'achetai ; il voulut bien y mettre un prix très-modéré, mais il n'avait pas besoin de chercher à s'acquitter envers moi ; dans pareil cas, tous les marins sont frères, et se doivent mutuellement les secours qui sont en leur pouvoir. Détails nautiques.

Je ne trouvai dans Coringui aucuns des objets nécessaires à ma carène ; je

ne pus y abattre en quille, il fallut me décider à échouer mon vaisseau, et à le mettre sur les chantiers. C'est ici que brille dans tout son jour l'industrie des Indiens : graces à leur patience, à leur persévérance, ils exécutent sans appareil, sans poulies, sans cordes, sans cabestan, sans le secours d'aucune force mécanique, ce qui, chez nous, demande la complication des moyens les plus puissans. Le travail ne leur coûte rien, ou du moins si peu, qu'à peine doit-on faire attention à la dépense qu'il occasionne. Le salaire d'un ouvrier est un dabou par jour, ce qui fait quatre-vingts hommes pour une roupie de cinquante sous ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, année commune, cette somme légère suffit à l'Indien et à l'entretien de toute sa famille.

La manière dont on élève un vaisseau est simple et très-ingénieuse ; les

détails où je vais entrer, seront peut-être insipides pour bien des personnes, mais celles qui aiment à juger des progrès de l'esprit humain vers les arts et les sciences, ne me sauront pas mauvais gré de m'appésantir sur des particularités qui peuvent conduire au parallèle entre des peuples encore neufs, et ceux que le luxe et les arts ont portés au haut de l'échelle de la civilisation.

On commence par choisir dans la prairie, la place où l'on veut mettre le vaisseau ; cela fait, on y creuse un bassin que l'on nomme *goudi ;* quand il est assez profond pour recevoir le navire, on y admet l'eau de la rivière, en rompant la petite digue que l'on a ménagée à l'entrée. Mais comme ce pays n'est point tout à fait desséché, et que l'eau séjourne encore au-dessous de sa superficie, on n'a pas plutôt creusé deux ou trois pieds, que la tranchée est inondée : alors, sans pompe, sans ma-

chine quelconque, sans autre chose qu'un panier, ils parviennent à l'égoutter aussi parfaitement qu'avec tous les secours de l'hydraulique. Cette manière de jeter l'eau n'est pas seulement restreinte aux opérations maritimes, ils l'emploient aussi pour arroser leurs champs, lorsqu'ils n'ont pas les moyens d'établir une picote.

Le panier dont on fait usage est plat; il est contenu par quatre anses auxquelles aboutissent quatre cordes : deux hommes prennent les extrémités de ces cordes; savoir, deux de chaque côté : le panier, quoique plat, a une espèce de fond d'un côté. Nommons cet endroit le derrière, le devant au contraire est dans la forme d'une pelle, ou pour mieux me faire comprendre, ce panier n'est qu'une pelle un peu creuse. Deux cordes sont assujéties à deux anses placées sur les deux angles du devant, et deux autres à la partie de derrière. Plus la profondeur est grande,

plus ceux qui font jouer ce panier s'écartent de l'objet au-dessus duquel ils font passer l'eau. Leur distance de cet objet doit être égale à la profondeur, puisque le panier décrit un arc dont les cordes sont les rayons, et les hommes le centre.

Pour l'intelligence du jeu de ce panier, qui devient chez eux une machine d'autant plus digne d'attention, qu'elle remplace la pompe, figurons-nous l'homme de droite ; il tient dans sa main gauche la corde du devant, et de la droite celle du derrière du panier ; (celui de vis-à-vis les tient avec les mains opposées.) Il commence par le balancer : enfin, toujours en alongeant ses cordes, il lui fait raser l'eau, puis d'un léger coup de la main gauche, il fait plonger d'une ligne le devant du panier, qui se remplit. En achevant de tracer l'arc, il arrive à la hauteur où on veut l'élever ; alors, d'un léger coup de la main droite

il en fait basculer le derrière, et toute l'eau se verse. Le panier décrit le même arc à reculons, se remplit de nouveau en revenant, et se vide de la même manière. Il est facile de concevoir que cela va très-vite, et que, pour peu que le panier soit grand, c'est un exercice très-fatigant. J'ai estimé qu'un pareil moyen équivalait à une pompe dont la heuse serait percée d'un trou de quatre pouces de diamètre, mise en mouvement par une bringuebale et huit hommes.

Avec le secours de ce panier, ils tiennent leur bassin parfaitement à sec, jusqu'à ce qu'il ait atteint la profondeur nécessaire, pour que l'eau y entrant à marée haute, puisse y faire flotter le vaisseau. Cela fait, ils l'ouvrent à marée basse, en faisant sauter la petite digue qui en barre l'entrée. Le bâtiment y entre alors sans difficulté au gros de l'eau, et il n'y est pas plutôt entré, qu'ils en bouchent

l'issue, et rétablissent la digue qu'ils avaient fait sauter, renfermant ainsi leur vaisseau qui flotte dans ce bassin creusé au milieu d'un champ.

Un ingénieur d'Europe croirait n'avoir rien fait, et regarderait le reste de l'opération comme le plus difficile. Les Indiens au contraire, ont fait la partie là plus pénible de leur manœuvre, le reste ne leur semble rien. Leur panier vient encore jouer un grand rôle, et avec le secours d'une couple de ces instrumens, ils remplissent le bassin jusqu'aux bords, dans une journée tout au plus. Le vaisseau s'élève à mesure que l'eau augmente ; enfin, lorsque le *goudi* est bien plein, ils apportent des terres étrangères, et bâtissent une digue tout autour du vaisseau ; à mesure qu'ils élèvent cette chaussée, ils continuent à faire jouer leurs paniers. Ils exhausseraient ainsi leur bâtiment jusqu'aux nues, s'ils voulaient rapporter des terres à l'infini ; mais ils

ne l'élèvent pas ordinairement au-dessus de dix pieds. Lorsqu'il a atteint la hauteur requise, on remplit le *goudi* de terre, l'eau surmonte la digue et s'écoule. Le vaisseau finit par porter sur une terre molle, qui se prête à toutes ses formes ; quand l'eau est entièrement écoulée, on perce de plusieurs trous la digue par le pied, pour bien égoutter les terres sur lesquelles porte le vaisseau qu'ils abandonnent ensuite pendant six semaines ou deux mois, jusqu'à ce qu'ils jugent le terrein bien raffermi : ils creusent alors autour de lui, placent des acors, des chantiers, et finissent par enlever toute la terre qu'ils avaient apportée, après quoi le vaisseau reste exhaussé et à même de recevoir dans son dessous toutes les réparations dont il peut avoir besoin. Une pareille manière d'opérer est d'autant plus ingénieuse, qu'elle n'admet ni efforts, ni accidens, et n'a d'inconvénient que sa

lenteur ; désavantage bien léger dans un pays où les vaisseaux soumis aux moussons ne font qu'un voyage par an.

Je fus contraint d'employer cette méthode pour faire mon radoub, qui m'occupa jusqu'en janvier ; je revins alors à Pondichéry, d'où je me rendis à l'Ile de France, où je terminai ce voyage.

Retour à l'Ile de France.

INDEX

DES MATIÈRES

Contenues dans le voyage dans l'Inde, au Bengale et dans la mer Rouge.

Nota. Les chiffres *romains* indiquent les tomes; et les chiffres *arabes* indiquent les pages.

A.

Ascension, (île de l') I. 7.
Arrivée sur la côte de Malabar, I. 28. II. 286.
Arrivée à Pondichéry, I. 32.
Anglais (les) ont détruit Pondichéry, I. 36. — Ont détruit Yanaon, I. *ibid.*
Ambassade de Tipou en France, I. 42. — Infructueuse, I. 43.
Arec, I. 59.
Arack, I. 88.
Architecture de l'Inde, I. 178. — Des Arabes, II. 227.
Arrosement des terres, I. 187.
Auberges, I. 238.

Aventure malheureuse d'un noir mangé par les tigres, I. 255.
Administration de la marine de la Compagnie anglaise, II. 41-42.
Affrétement des vaisseaux de la Compagnie, II. 42.
Armement du vaisseau les Amis-Réunis dont l'auteur prend le commandement, II. 101.
Assassinat du capitaine Nun par des Arabes pélerins, II. 129.
Aden, II. 138.
Arabes. Leur café, II. 143. — Leur salut, II. 145. — Leur couleur et race, II. 163. — Leur mollesse, II. 170. — Leur caractère, II. 171. — Leurs mœurs et sérail, II. 172. — Leurs costumes, II. 174.
Anecdote dans un sérail, II. 172 et suiv.
Arabes. Leurs querelles avec les Européens, II. 212-213. — Leur nourriture, II. 236.
Arts des Arabes, II. 227.
Arabes. Aiment leur religion, II. 252. — Leur caractère, II. 254.
Anes d'Arabie, II. 225.
Artillerie des Arabes, II. 261.

B.

Banes de sable. Système sur leur formation autour des îles en général, I. 5.

Bourbon, (île de) I. 7. — Son volcan, I. 7.
Barachouas des Seychelles, I. 13.
Baie de Trinquemalay, I. 79.
Barre sur toute la côte de Coromandel, I. 90. — Au Gange, I. 267.
Brames, I. 138. — Opinion (sur les) II. 19-21 et suiv.
Balliadères, I. 149.
Bezoars, I. 164.
Bétel, I. 171.
Bussy, (marquis de) I. 214. — Sa mort, I. 216.
Brasses au Bengale, I. 248. — Leurs dangers pour les vaisseaux, I. 248.
Bains dans le Gange, II. 59-62. — Des Arabes, II. 248 et suiv.
Balance du commerce en faveur de l'Arabie, II. 224.
Bandel, petite ville, II. 99.
Banians, II. 182. — Leur caractère, II. 184 et suiv.
Bateaux et navigation de la mer Rouge, II. 132.
Bazaras, II. 17.
Bazard, de Moka, II. 166.
Bédouins, II. 164.
Bernagore, II. 83.
Bétail en Arabie, II. 231.
Bethelfakih, (marché des cafés) II. 241.

Bois de dattiers près de Moka, II. 217-219.
Bois qui s'enflamme au frottement, II. 219.

C.

Corail (bancs de) forment les continens, I. 12.
Concessions aux Sechelles, I. 19.
Culture des Sechelles, I. 19.—Du café, II. 278. — De l'Inde, I. 186.—De l'indigo, I. 191.
Coco de mer, I. 20.
Cocotier de Ceylan, I. 88. — A Pondichéry, I. 192.
Couleuvres, I. 27-163-165.—Enchanteurs,(des) I. 163-166.
Conjons, (toiles de) I. 55.
Commerce de l'Inde, I. 57. II. 18-239. — De Calcuta, II. 28. — A Madras, I. 238-242.
Chelingues, I. 92.
Catimaron, I. 94.
Côte de l'Inde, est basse, I. 96.
Conjectures sur l'ancienneté de la côte actuelle de l'Inde, I. 96-102. — Sur un continent futur au sud de l'Asie, I. 104. — Sur les races d'hommes, I. 123. — Géologiques sur le Bengale, II. 75 et suiv.—Géologiques sur l'Arabie et la mer Rouge, II. 263.
Chandernagore, I. 60. II. 87.—Son état actuel, II. 88.—Sa révolution, II. 88-89 et suiv.

Colombo, I. 68.
Coq primitif de Sonnerat, I. 86.
Coringui, et sa rivière, I. 217. — Submergé par une tempête, I. 102. — L'auteur y répare son vaisseau, II. 287.
Chauderies, I. 142 et suiv.
Coutumes religieuses, I. 147.
Char, (fête du) I. 155.
Charpentiers, I. 173.
Cardeurs de coton, I. 177.
Coton, I. 191. — Plantation (de) I. 232.
Cordonniers, I. 180.
Calou, I. 193.
Cadjery, I. 253.
Calcuta, I. 264 — Sa position, I. 266. — Ville de, II. 1 et suiv. — Paroisses et églises, II. 5. — Ville Noire, II. 5-6. — Sa police, II. 7.
Corbeaux, II. 8.
Cuisine, II. 9.
Chevaux, II. 14. — (Courses de) II. 61. — Arabes, leur harnois, II. 159.
Chantiers des constructions à Calcuta, II. 17.
Compagnie anglaise, II. 40. — Son gouvernement, II. 40. — Sa marine, II. 40-41. — Son administration, II. 41. — Affrétement de ses vaisseaux, II. 42.
Chasse au tigre, II. 48.
Chinsura, II. 98.

Coup de vent, II. 108.
Cochin, II. 111. — Description de la ville et du gouvernement, usages et coutumes, port et productions, II. 112 et suiv.
Café. Les Arabes en boivent, et comment, II. 143.
Caravanserai à Moka, II. 149.
Cavalerie arabe, II. 157.
Costume des Arabes, II. 174.
Chiens à Moka, II. 183.
Courtiers français à Moka, II. 187.
Cimetières des Arabes, II. 189.
Chameau, II. 221. — Détails sur cet animal, II. 222 et suiv.
Charrue, II. 229.
Coquillages, II. 237.
Caractère des Arabes, II. 254 et suiv. 257 et suiv.
Constitution de l'Yémen, II. 259.
Carte de la mer Rouge, II. 264.

D.

Départ de l'Ile de France, I. 1.—Des Séchelles. I. 24. — Pour le Bengale, I. 247. — De Pondichéry, I. 222. — De Calcuta, I. 102. — Du Bengale, II. 105. — De Cochin, II. 122. —De Moka, II. 279.
Détails nautiques, I. 27.

Dupleix Nabab, II. 34. — Sa politique et ses talens, I. 219.
Description de Pondichéry, I. 46-47.
Dobachi, I. 111-119.
Domestiques, I. 111.
Danse, II. 148-153. (Des couleuvres) I. 167.
Dévotion pour le Gange, II. 61-62.
Douanes à Moka, II. 153.
Division du tems en Arabie, II. 179.
Désertion parmi les matelots de l'auteur, II. 191. —Funeste aventure qui en fut la conséquence, II. 194 et suiv.
Discussion hydrostatique, II. 271.
Dernier coup de pinceau sur le caractère des Indiens, II. 288.

E.

Epiceries naturalisées sur les Séchelles, I. 14. — Dérobées aux Moluques, I. 14.—Leur culture et leur destruction aux Séchelles, I. 15 et suiv.—Les canelliers échappés à la destruction générale, II. 18.
Evacuation de Pondichéry, I. 45.
Etat des Français en Asie à l'arrivée de l'auteur, I. 52.
Eaux thermales de Trinquemalay, I. 85.—à Moka, II. 215.

Eléphans, I. 195.
Edifices publics à Madras, I. 227.
Eventails, II. 11.
Equipages et voitures à Calcuta, II. 13.
Expédition infructueuse pour sauver une veuve du bûcher, II. 70 et suiv.
Echouage à Fulta, II. 103.
Exercices militaires des Arabes, II. 155.
Equipement des chevaux arabes, II. 158.
Esclaves abyssins, II. 163.
Environs de Moka, II. 217 et suiv.

F.

Fortifications de Pondichéry, I. 47. — de Trinquemalay, I. 63-64. — De Moka, II. 135.
Fêtes religieuses, I. 155. — Du feu, I. 159. — de madame Dourga, II. 64. — De Jamsay, II. 66.
Faquirs, I. 156. — Leurs souffrances, I. 158.
Forgerons, I. 174.
Fruits dans l'Inde, I. 194. — A pain, I. 195. — En Arabie, II. 232.
Fautes des Français, I. 219.
Fort St.-Georges, I. 223. — Ses édifices, I. 227. — William's à Calcuta, I. 283.
Filature de coton, I. 234. — Transportée à Malthe par M. Suffren, I. 235.

Fulta, I. 259.
Friponneries des officiers de port à Calcuta, I. 273.
Forces du roi sur les établissemens de la Compagnie, II. 43.
Femmes en Arabie ; danger pour un chrétien de les voir, II. 250.
Forces militaires de l'Yémen, II. 261.
Famine, II. 287.

G.

Goudelours et fort Saint-David pris par les Français, I. 35.
Godwarin, I. 216.
Géographie, I. 243.
Gange (fleuve.) I. 249-253-258.
Gouvernement de la Compagnie anglaise, II. 40 et 45.
Garati, II. 85.
Gazelles, II. 226.

H.

Helene, (Sainte-) île de I. 7.
Hyder-Aly, I. 38. — Meurt, I. 39.
Houcca, I. 116. II. 12. — Houcca berdar, I. 117.
Hospitalité, I. 142.
Huile de coco, I. 171-185.

I.

Ile de France. Les Français y concentrent leurs forces, I. 38.—Sauvée par la guerre du Nysam, I 208.
Iles Clives, I. 256.
Infanterie arabe, II. 161.
Importations et exportations en Arabie, II. 240 et suiv.
Imam de l'Yémen, en est le souverain, II. 259.—Réside à Senan, II. 259.
Inspection géologique du pays, II. 262 et suiv.
Incendie souterrain, II. 267.

J.

Jagrenat, I. 156.
Jongleurs, I. 160.—Leurs tours de subtilité et de force, I. 161.—Avalent un sabre, I. 162.
Jamsey, I. 66.
Juifs établis à Moka, I. 180-181.

K.

Karical, I. 53.— Ses productions, I. 53.—Sa description, I. 88.

L.

Lascars. Matelots, I. 2.
Lac. Vaut cent mille, I. 53.

Loge française au Bengale, I. 60. — Européenne à Moka, II. 151.
Livres, I. 121.
Littérature arabe, I. 230.
Langue, I. 121.
Légumes, I. 195.
Liqueur fermentée, II. 233.

M.

Montagnes. Conjectures sur leurs formes, I. 10-11. — Sur leur ancienneté, 104. — D'Arabie, sont granitiques, II. 267.
Matelot noyé, I. 24. II. 108-109.
Mer phosphorique, I. 29. — Rouge, II. 123.
Madras pris par la Bourdonnaye, I. 33-36-222. — Ses environs, I. 225. — La ville Noire, I. 227. — Population, I. 229. — Plantation de coton, I. 232.
Mazulipatnam, I. 53-212.
Manufactures de Pondichéry, I. 54. — D'Yanaon, I. 55. — Au Bengale, II. 55.
Monnaie, I. 56-57. — A Moka, II. 202.
Mahé, I. 58.
Manar, (golfe de) pêcherie de perles, I. 69.
Malais, I. 71. — Leur fureur, I. 72.
Monument de Datcharom, I. 99. — De Calcutta *Blackhole*, II. 4.

Masser, I. 115.
Machines, I. 173-182.
Métiers, I. 173.
Moulins, I. 185.
Moines, I. 229.
Missions, I. 230.—En Abyssinie, II. 203 et suiv.
Mouchoirs, I. 235.
Marine des Indiens, I. 241.—De la Compagnie anglaise, II. 40-41. — Royale dans l'Inde, II. 73.
Moluques, (interlopes aux) I. 242.
Marates, (République) I. 245.
Mayapour, I. 262.
Mouches, II. 10-11.
Mariages au Bengale, II. 33.
Madame Dourga, (divinité.) II. 56-63.—Sa fête, II. 64.
Moussons, II. 121.
Moka. Arrivée et rade, II. 124. (Vents,) II. 125.—Leurs saisons, II. 127.—Situation de la ville, II. 133.—Observations astronomiques, II. 134.—Ses fortifications, II. 135.—Maison du gouverneur, II. 148.—Mosquées, II. 153.—Rues, II. 166.—Son bazar, II. 166.—Maisons, II. 168.
Mollesse des Arabes, II. 170.
Mœurs et sérail des Arabes, II. 172.
Moza, (le muza) des anciens, II. 220.

Mulets, II. 225.
Maisons de Moka, II. 228.
Mecaniques des Arabes, II. 228.
Mœurs des Arabes, II. 245.
Manière de conclure un marché, II. 256.

N.

Nely, I. 89.
Nabab de Carnate, I. 239.
Navigation des Indiens, I. 240.—Des Arabes, II. 228.
Nourriture des Arabes, II. 236.

O.

Opium. Les Malais en mangent beaucoup, I. 71.
Ostembourg, (fort d') I. 75.
Orfèvres, I. 174.
Oiseaux, II. 49-50.
Observations astronomiques à Moka, II 134.

P.

Politique des Français dans l'Inde, I. 33.
Pondichéry. Son état à l'arrivée de l'auteur, I. 32.—Il succombe, I. 35.—Le chevalier de Fresne en relève les fortifications, I. 44.—Son évacuation, I. 45.—Sa description, I. 46-107.

— Ses fortifications, I. 47.—Dernier siége par les Anglais, I. 51-205.—Ses manufactures, I. 54.

Pagode, (monnaie.) I. 57.—Temples, I. 139.

Perles, (pêches des) I. 69.

Palliacate, I. 169. — Ses mouchoirs, I. 235 et suiv.

Port de Trinquemalay, I. 81.

Portugais. Leur race, I. 136.

Prêtres, I. 158.

Parure des Indiens, I. 170.

Peintres, I. 170.

Projets sur l'Ile de France, I. 208.

Possessions des Français, I. 212.

Population de Madras, I. 229.

Plantation de M. Popham à Madras, I. 232.

Provinces, I. 244.

Pilotes du Gange, I. 247-250.

Pusillanimité des Bengalis envers les tigres, I. 257.

Port du Diamant, I. 258. — De Calcuta, I. 267 et suiv.—Désastres que les marées y occasionnent, I. 269.

Portrait de Louis XV à Calcuta, I. 288.

Police de Calcuta, II. 7.

Productions, II. 50 et suiv. 231.

Préparatifs de l'auteur pour un voyage au Ma-

labar, II. 99. — Pour l'Egypte, II. 206. — Ce dernier voyage manque, II. 209.
Phalus à la côte du Malabar, II. 110.

Q.

Quadrupèdes du Bengale, I. 46.
Querelle de l'auteur avec le gouvernement arabe, II. 197. — Cette querelle s'ajuste, II. 200 et suiv.

R.

Revenus du gouvernement français dans l'Inde, I. 53.
Roupies, I. 53-57.
Races d'hommes sur le globe, (conjectures sur les) I. 123. — Portugaise dans l'Inde, I. 136.
Riz, I. 187.
Révolution française à Pondichéry, I. 199.
Rivière d'Ougly, I. 249-250.
Réflexion politique sur l'état des Anglais en Asie, II. 36 et suiv.
Réfraction. Ses effets à la mer, II. 107.
Réception d'un capitaine à Moka, II. 142.
Rues de Moka, II. 166.
Ramadan, II. 187.
Roues. Ne sont pas connues en Arabie, II. 228.
Récoltes, II. 229-235.

Rosiers, (essence de roses.) II. 230-237.
Rosily, (amiral de) Sa campagne et sa carte de la mer Rouge, II. 264-265.
Recherches sur l'île Panchaye, I. 269 et suiv.

S.

Séchelles. (îles des) Arrivée aux, I. 2. — Description, I. 3. — Banc des, I. 4. — Dissertation sur la formation du banc, I. 4. — Ses montagnes de granit, I. 5. — Archipel des, I. 8. — Leurs bois, I. 12. — Importance de leur possession, I. 13. — Leur culture, I. 19. — Leurs productions, I. 21.
Sucre de Ceylan, I. 88.
Sel, I. 89.
Serviteurs de toute espèce, I. 113.
Sagesse, (la) divinité sous l'emblême d'une vache, I. 141.
Sculpteurs, I. 176.
Stuc, I. 180.
Souliers. Sont détestables, I. 182.
Sol de la plaine de l'Inde, I. 188.
Siége de Pondichéry, I. 205.
Splendeur de la Compagnie anglaise, I. 210.
Singes, II. 49.
Sucreries au Bengale, II. 52-60.
Superstition des Indiens envers madame Dourga, II. 57.

Situation militaire de Calcuta, II. 82-83.
Sirampour, II. 83.
Saisons à Moka, II. 127.
Salut des Arabes, II. 145.
Saïd. II. 177.—Leurs distinctions et costumes, II. 178 et suiv.
Sol d'Arabie, II. 214.
Sel d'Arabie, II. 237.
Senan, capitale de l'Yémen. Sa description, II. 259.
Sercars, II. 30.
Samargog, ou mange-sauterelles, II. 231.

T.

Tortues. Leur abondance aux Séchelles, I. 20. — Question sur les tortues, I. 22.
Tipou-Saïb, I. 38.—Sultan, abandonné par la France à la paix, I. 41.— Sultan, I. 201 et suiv.
Traité de paix en 1783, entre la France et l'Angleterre, I. 39-219-220. — Défectueux en ce qui regarde l'Inde, I. 40.—Ses conséquences funestes, I. 41.
Trinquemalay. Le comte de Conway manque de s'en emparer, I. 44.— Sa description, I. 61 et suiv.— Ses fortifications, I. 63-64.—Avantages de sa situation, I. 65.—Les Hollandais

l'ont négligé, I. 66 et suiv.— La ville (de) I. 70. —Le tabac y est cultivé, I. 72. —Son port, I. 78.—Ses inconvéniens, I. 81 et suiv.— Sa baie, I. 79. — Son carenage, I. 83.— L'aiguade y est mauvaise, I. 84.
Tisserands dans l'Inde, I. 177.
Tigres. Remplissent les bois de Sundry, I. 254.
Tempête qui a submergé Coringui, I. 192.— L'auteur en éprouve une qui fait ouvrir son vaisseau en sortant de la mer Rouge, II. 282.
Tremblemens de terre, II. 268.
Traité des Français avec le gouvernement arabe, II. 210.
Tombeaux européens à Moka, II. 141.
Toiles et mousselines de diverses espèces, II. 55.

U.

Usages à l'arrivée à Pondichéry, I. 110 — A Cochin, II. 112 et suiv. — Au départ de Moka, II. 150.

V.

Vache, emblême de la sagesse, I. 141.
Vérole et gonorrhée, I. 198.
Vieux fort, I. 226.
Ville Noire à Madras, I. 227. — A Calcuta, II. 5-6.

Voitures, I. 229.
Vaisseaux indiens nommés *parias*, I. 240-241.
— De compagnie. Leur affrétement, II. 42.
— Celui de l'auteur s'entr'ouvre, II. 283.
Volcans, II. 267.
Vents et moussons à Moka, II. 127.
Veuves qui se brûlent, II. 68. — Expédition pour en sauver une, II. 70.

Y.

Yanaon, I. 55-214-216. — Sa capitulation, I. 206.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

645564

ERRATA.

TOME I.

Page 152, *ligne* 16, nus pieds, *lisez* nu-pieds.

178, *ligne* 14, sans avoir entré, *lisez* sans être entré.

234, *ligne* 7, il le rend tel, *lisez* il le rend encore plus court.

254, *ligne* 7, des bateaux qui naviguait, *lisez* qui naviguaient.

148, *ligne* 13,
151, *ligne* 21,
154, *ligne* 24,
} Bayadères, *lisez* Balliadères.

104, *ligne* 3, formaient alors, *effacez* alors.

TOME II.

Page 174, *ligne* 22, sur le derrière un et deux pendants quelquefois, *lisez* un et quelquefois deux pendants.